JEAN-PIERRE
BOUDINE

LE PARADOXE DE FERMI

LUNES D'ENCRE
DENOËL

JEAN-PIERRE
BOUDINE
LE PARADOXE DE FERMI
LUNES D'ENCRE
DENOËL

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis…

François VILLON

JEAN-PIERRE BOUDINE

LE PARADOXE DE FERMI

ROMAN

POSTFACE DE JEAN-MARC LÉVY-LEBLOND

DENOËL
LUNES D'ENCRE

1. Au hasard

Je suis resté longtemps le crayon en l'air. Ou posé. Je ne savais pas si j'allais réellement écrire, sur ce cahier, avec ce crayon. Pendant plusieurs heures, je me suis dit que j'avais mieux à faire qu'écrire. J'ai couru à droite et à gauche. Or, les nécessités de ma survie consistent en une série de tâches triviales et monotones. Écrire me paraît finalement un moyen de me ressouvenir de mon humanité.

Je ne sais pas si je serai lu. Je ne sais même pas s'il y a, s'il y aura jamais, des gens pour me lire.

Un jour, sans doute, des hommes passeront par là. Si je suis encore vivant, il se peut qu'ils cherchent à me tuer. S'ils y parviennent, ou si je suis déjà mort, ce cahier sera la dernière chose à attirer leur attention.

Probablement : ils le détruiront.

Peut-être aussi que personne ne viendra ici avant de nombreuses, très nombreuses années. Le cahier pourrira, il sera souillé et rongé par les insectes, les souris et les limaces.

Mais au moment où j'écris, je pense au contraire que je serai lu. Sans doute est-il impossible d'écrire autrement. Je tâcherai de protéger mon cahier des bêtes et de l'humidité. Il me faut penser que je serai lu, par quelqu'un qui voudra savoir ce qui m'est arrivé.

C'est le printemps. Aujourd'hui, il fait presque chaud. Il est midi. Je suis seul. Je suis monté non loin des premiers névés, qui commencent à fondre, et si c'est nécessaire je monterai encore durant l'été. C'est le bon moyen de survivre, de se cacher. Mais à l'automne il faudra descendre, même si j'ai pu isoler mon abri et stocker assez de nourriture, par exemple en faisant sécher le cadavre d'un bouquetin. C'est peu probable. Sans doute devrai-je descendre et je rencontrerai, un jour ou l'autre, une bande qui me réglera mon compte.

Cela peut arriver avant, n'importe quand. J'ai beaucoup lutté, et j'ai beaucoup perdu. Je ne pense pas vivre encore très longtemps, mais avec de la

chance et de la volonté, je vivrai assez pour mettre sur ces cahiers, avec ces crayons, tout ce dont je me souviens, et qui est arrivé depuis quelques années.

Ainsi, me voilà en train d'écrire, sur ce cahier, avec ce crayon.

Il est d'usage de faire précéder son histoire d'une pensée choisie.

Dans mon cas, il me semble que ce n'est pas possible.

Aucune pensée ne tient le coup.

Ou peut-être ces vers de François Villon :

Frères humains, qui après nous vivez,

N'ayez les cœurs contre nous endurcis…

Mais ces mots sont aujourd'hui dépourvus de sens. Du moins, tout ce qui s'est passé est allé contre le sens de tels mots, et à dire vrai contre le sens de tous les mots. Il n'y a pas de frères humains sur cette planète, et je ne peux imaginer, venant de qui que ce soit, aucune sorte de pardon.

D'ailleurs, sommes-nous coupables ?

J'écris, pourtant, donc j'espère, c'est-à-dire que j'attens… Quoi ?

Me revient en mémoire le proverbe : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

Auparavant, je le comprenais ainsi : tant qu'on est vivant, on doit croire à la possibilité de remonter la pente. Quelque chose comme ça. Aujourd'hui, je trouve que ce proverbe est vrai, mais autrement. Quand le cœur bat, on espère, et c'est tout. La raison n'y est pour rien, c'est quelque chose d'automatique. Je n'ai aucune raison d'espérer que la vie redevienne, d'une manière ou d'une autre, vivable, c'est-à-dire portée par des désirs, des projets. Remonter la pente ! Certes, je le fais. Je n'ai même plus que ça à faire, descendre et remonter les pentes…

Je me rends compte en écrivant que je me contredis, car ce cahier, ce récit, c'est bel et bien un projet.

Dans dix ans, dans cent ans, dans quelques siècles, imaginons qu'un homme trouve ce cahier, miraculeusement préservé… Pourquoi pas ? Il saura, bien sûr, qu'une catastrophe a eu lieu à une certaine époque, plus ou moins reculée. Imaginons qu'il sache lire et comprenne la langue dans laquelle j'écris. Ce qu'il verra dans ce cahier confirmera ou infirmera ce que lui et les siens sauront de ces événements. Je peux lui dire d'avance qu'il y trouvera des réflexions de mauvais augure. Mon message n'est pas une demande d'indulgence et de compréhension, comme celui de François Villon. Ce message sera pour son lecteur une sombre prédiction : « Homme qui viens et tentes de vivre après

nous, ce qui nous est arrivé, sans doute, se reproduira pour toi et pour les tiens ! Ce qui fait le talent des hommes est aussi ce qui fait leur perte. Comme le dit l'oracle antique : il eût mieux valu pour toi ne pas naître. »

Je vais raconter et témoigner. J'ai vu, vécu et subi des choses tristes, douloureuses, extraordinaires, mais ce n'est qu'une infime partie de ce qui s'est passé. Le reste, je l'ignore. Avant toutes ces catastrophes, je savais (ou croyais savoir) à peu près tout ce qui se passait dans le monde, le monde entier. Maintenant je ne sais plus rien. Mon propre monde est tout entier recroquevillé dans cette petite vallée. Depuis longtemps, personne ne sait ce que valent les nouvelles. Il y a encore quelques mois, j'avais des informations, au moins des échos, des rumeurs, on disait ceci ou cela. Maintenant, plus rien, puisque je suis seul, en fuite, et que j'évite le contact avec mes semblables (au fait, les humains sont-ils mes semblables ?). Tout ce que j'affirme sur l'état du monde est relatif à ma propre situation. Ailleurs, à quelque distance, le tableau pourrait être différent.

Je vais essayer de me concentrer sur un récit, de raconter dans l'ordre.

Ce ne sera pas facile ! Il y a un mot que je pourrais répéter continuellement, c'est : chaos. Mais on ne raconte pas le chaos, et je ne sais comment dire le surgissement du chaos dans une vie relativement ordonnée. Les événements que j'ai vécus, qui se sont abattus sur moi, le tourbillon au sein duquel j'ai cherché à sauver ce à quoi je tenais, et souvent simplement ma peau, je vais tenter de les ordonner. Durant ma vie ordinaire dans cette vallée, en chassant et en réalisant les tâches nécessaires à ma survie, le soir en cherchant le sommeil et même la nuit, je réfléchis, je rumine, j'arrange les faits pour les rendre compréhensibles.

2. Présentations

Je m'appelle Robert Poinsot. J'ai quarante-deux ans. Je survis seul, installé depuis quelques semaines dans une vallée des Alpes, dominée, au sud-est, par une montagne assez élevée, dont le sommet est plutôt arrondi.

J'étais un universitaire, spécialiste de la dynamique des populations animales appliquée à la lutte contre certaines parasitoses. J'avais fait des études de biologie moléculaire et de génétique, mais finalement, l'étude des animaux et des végétaux m'intéressait plus que celle des cellules, gènes, molécules. J'ai

étudié le comportement animal, surtout celui des insectes sociaux, mais à l'époque, mon travail ne progressait pas tellement. Mon idée était ambitieuse. Je voulais aboutir à une meilleure compréhension de l'organisation de certains insectes sociaux comme les termites. Je voulais comprendre dans le détail l'articulation entre l'individu et la collectivité dans ces unités que sont les termitières. D'une manière plus générale, toute une discipline s'intéressait à ce qu'il peut y avoir de spontanément collectif dans les comportements d'êtres vivants, depuis des animaux anatomiquement très simples, unicellulaires, jusqu'à des organismes multicellulaires, puis, par exemple, les chenilles processionnaires, et au-delà les insectes sociaux. On a décrit et modélisé cela admirablement, mais je pensais qu'il manquait l'essentiel, comme si un être examinant notre cerveau en décrivait l'anatomie et le fonctionnement chimique sans rien savoir de la conscience.

Ma question était quelque chose comme : quel est le genre d'être de cet être collectif qu'est la termitière, et quel est le genre d'être du termite individuel ?

Cela m'a amené, pour des raisons qui seraient trop compliquées à justifier ici, vers les mathématiques. J'avais dans ce domaine une bonne formation de base, que j'ai développée. Je m'intéressais à un très jeune courant qui reconstruisait la théorie des ensembles à l'envers. Le simple, le réel, c'était l'ensemble, et on parvenait au terme d'un travail compliqué à la notion d'élément.

Finalement, ma thèse et mes travaux de recherche ont porté sur la dynamique des populations, un sujet tout à fait différent. Cela arrive assez souvent. On commence dans une voie, et puis on bifurque. Comment se fait-il que certaines maladies africaines, reliées à des parasites et à des insectes, mais influencées par les populations d'autres animaux à sang chaud, en dehors des êtres humains, disparaissent durant des décennies, puis réapparaissent ? Voilà le genre de questions qu'avec des modèles mathématiques et de gros ordinateurs, j'essayais de résoudre. C'était un domaine de recherche actif depuis déjà vingt ou trente ans, mais dans lequel il restait beaucoup à faire en termes de compréhension fine et d'efficacité. L'utilité sociale de ce type de travail constituait pour moi une motivation importante, et des organismes internationaux finançaient ces programmes de recherche. J'avais donc abandonné l'idée d'expliquer les termitières, sujet finalement trop difficile, qui d'une part exigeait des mathématiques (au croisement de la logique, de la

philosophie et de l'informatique) encore dans les limbes et, d'autre part, n'intéressait pas les bailleurs de fonds.

Je me fais maintenant la réflexion que pour comprendre les humains il aurait pu se révéler utile d'étudier les termitières. Mais ceci est une autre histoire. Et qui s'en soucie ? Ce sont des thèmes que personne ne traitera jamais.

Que dire d'autre à mon sujet ? Ma formation scientifique donnera certainement à mon récit des caractéristiques particulières. Nous cultivions la fureur de comprendre et d'expliquer. Nous produisions des théories… Estimer aujourd'hui que tout ceci est dérisoire ne suffit pas à m'en exempter.

Je suis un homme, célibataire. Mon âge actuel, dans la civilisation, était considéré comme celui de la fin de la jeunesse, ou le début de la maturité. Ma santé était, jusqu'à une date récente, très robuste. J'ai toujours aimé la montagne, et, en dehors de mon métier de chercheur, j'étais accompagnateur de grandes randonnées. Il m'est d'ailleurs arrivé d'associer les deux, en randonnant jusqu'au sommet du Kilimandjaro au terme d'un séjour de recherche en Tanzanie. En Europe, j'avais un contrat avec un organisateur de loisirs et, plusieurs fois par an, je promenais des amateurs essoufflés entre Chamonix et Zermatt, ou bien dans les alentours du mont Rose. J'expliquais durant les haltes la géologie des lieux, ainsi que la flore et la faune. À cette fin j'ai acquis et développé des compétences. C'est bien pour cela que je suis ici aujourd'hui.

3. Mon installation

J'ai mal au dos. Écrire de cette manière me fatigue beaucoup. Surtout, j'ai perdu l'habitude de m'exprimer. Cela doit faire dix mois que je n'ai pas même parlé. Bien sûr, j'ai aussi perdu l'habitude d'écrire. D'ailleurs j'avais rarement écrit à la main, j'utilisais un clavier comme tout le monde. Si cette catastrophe s'était produite cinquante ans plus tard, personne n'aurait plus su écrire avec un crayon.

Les qualités d'un crayon ! Elles sont évidentes. Cela ne se casse pas facilement, enfin, si on le casse ce n'est pas grave, il fonctionne sans autre apport d'énergie qu'une main. Le graphite est une chose commune. Bien que concrètement je ne croie pas pouvoir m'en procurer ici…

Où se trouvent les mines de graphite, quand il ne s'agit pas des mines de crayon ? On ne nous apprend pas ces choses à l'école.

J'ai trouvé ces crayons dans les ruines d'une petite boutique de village, avec les cahiers. J'ai également pris des feutres, mais je ne sais pas si l'encre de ces derniers s'efface plus vite ou moins vite, que le crayon. J'utiliserai les deux et je jugerai avec le temps.

Cela me fatigue d'écrire, assis sur une pierre et le cahier sur les genoux, mais en même temps, cette chose dépourvue de sens donne un sens à mes journées.

Par ici il y a de l'eau saine. Elle est bien petite, ce n'est pas un ruisseau, juste un filet. Il y a des marmottes et je sais les piéger. C'est une jolie vallée d'altitude. Je connais un endroit très caché, au fond d'une grotte, d'où je peux faire, la nuit, un petit feu. La fumée s'élève par une fissure, si bien que je ne suis pas enfumé. C'est parce que la grotte présente un fond coudé que je peux faire un feu qui n'est pas visible de l'extérieur, j'ai vérifié. On ne voit pas la lueur, et on ne voit pas non plus la fumée, parce que c'est la nuit. J'ai peur des rôdeurs. Cela fait longtemps que je n'ai plus vu personne, à part, de loin, des isolés comme moi. Ma peur diminue un peu.

Les nuits sont noires, généralement. Et s'il y a quelques nuits claires, je pense que les gens, même ceux des bandes, ne se promènent pas la nuit.

Avec des pierres, j'ai presque isolé cette « cuisine », pour qu'on ne puisse vraiment rien voir du dehors. Je fais du feu comme à l'âge de pierre, avec un petit arc, un petit axe, un bois fixe bien sec, des aiguilles de pin, des mousses desséchées, une pierre concave pour appuyer sur l'axe et renforcer le contact avec la partie fixe. J'avais un briquet mais pas d'essence. Depuis des mois je n'ai plus vu d'allumettes.

Faire un feu ! C'est le titre d'un récit de Jack London qui se passe dans le nord de l'Alaska, un jour de très grand froid. Son héros meurt, parce que son feu ne prend pas. Faire un feu. Quel sentiment de triomphe ont ressenti les premiers hommes qui en ont été capables ! Je le sais, car chaque fois que je fais jaillir une flamme, je ressens le lointain écho de cette fierté. De la vie préhistorique, c'est une des rares choses que j'avais vraiment comprises, comment faire le feu. Cela m'a été utile !

Confectionner des pièges pour les lapins, que j'utilise pour attraper des marmottes, ça, j'ai eu la chance de l'apprendre avec un cousin, à la campagne.

Donc j'ai tout ce qu'il faut. Je trouve aussi des baies, des légumes sauvages et des petites racines riches en protéines, qui ne me rendent pas malade. À part le

fait que je suis seul, et que je vois bien que je ne pourrai pas durer, tout va bien. Je fais le nécessaire, et maintenant j'écris.

Je vais raconter mes souvenirs, ce qui s'est passé, pour ce que j'en ai vu, su et compris…

4. Que s'est-il passé ?

Une crise, comment disent-ils ? *systémique*. En quelques semaines, l'économie mondiale s'est effondrée, et en quelques années, toute la civilisation. Du moins, pour ce que j'en sais. Un tel effondrement, par étapes, isole les gens. Le monde s'est graduellement rétréci. Nous n'avons plus su ce qui se passait à une certaine distance de nos vies.

Mon récit sera, je pense, fidèle pour ce qui concerne le début des événements, mais partiel pour la suite et hypothétique pour la fin. Peut-être qu'ailleurs, il y a encore, localement, aujourd'hui, quelque chose de préservé. Je l'ignore.

Préserver des choses de la civilisation, cela a été mon obsession, et celle de mes amis ou compagnons, successifs, nombreux et malheureux, durant ces années, spécialement quand j'étais sur les rivages et les îles de la mer Baltique.

Y a-t-il encore quelque part des braises rougeoyantes de civilisation ? C'est probable. Est-ce qu'elles finiront par disparaître ? Je ne le sais, et ne le saurai pas.

Pour moi, c'est fini. Depuis plusieurs mois je suis seul et fugitif.

Y aura-t-il un renouveau ? Je ne le crois pas, mais je ne suis pas bien placé pour le savoir. À mon avis, ces braises s'éteindront comme les autres foyers d'humanité.

Mais je reviens à mon point de départ : il y a eu encore une crise économique. Un moment clé. Comment l'avons-nous vécu ? Après 2007, quand le système bancaire a vacillé, on savait qu'il pouvait y avoir un événement encore plus grave. Les gens étaient vaguement inquiets, mais l'inquiétude faisait partie de notre vie depuis longtemps. Cet événement, nous l'avons pris comme un ennui de plus.

En réalité, ce n'était rien d'autre que la fin d'une civilisation universelle, ou à peu près.

Une telle fin n'avait été envisagée, dans le milieu du vingtième siècle, que comme la conséquence d'un embrasement, d'une grande guerre thermonucléaire entre les deux camps, le russe et l'américain, ou bien le communiste et le capitaliste, un cataclysme épouvantable, un empoisonnement de l'atmosphère, etc. Ce qui s'est passé a été moins spectaculaire. Presque ridicule… Une crise économique ! Boursière ! Encore ! Il y avait eu la « grande crise » économique vers 1930, puis la récession à partir de 2007, mais tout le monde espérait qu'il n'y aurait pas de nouvelle catastrophe.

Passer d'une crise économique à la fin de la civilisation, personne n'a jamais envisagé sérieusement que ce soit une possibilité.

5. Cette crise

Quelles étaient ses causes ? Il faudrait pouvoir en décrire les prémisses historiques, morales, sociales et économiques… Dans cet exercice inévitablement artificiel, un spécialiste, je veux dire un homme politique, un économiste, un sociologue, un philosophe, serait-il meilleur (plus complet, plus sérieux) que moi ? Je ne sais pas. Je vais être obligé d'en rester à ce que tout citoyen « bien informé », comme on dit, a pu observer.

Je me souviens d'une combinaison de facteurs, dans un contexte général de déclin, de récession. La rivalité entre l'Europe et les États-Unis, d'une part, entre ces derniers et la Chine, d'autre part. La dette pharaonique des États-Unis, oui, il me semble que c'est venu de là. Enfin, comme un fait parmi d'autres, mais sans doute plus décisif. La fin du règne du dollar, suivie par une banqueroute. Mais aussi des faits plus contingents.

Il y a eu une faillite financière pratiquement générale du continent africain, je m'en souviens très bien, causée au départ par une banqueroute de l'Afrique du Sud, la puissance financière et économique régionale la moins négligeable.

Toute cette région avait été complètement déstabilisée par l'énorme mortalité due au sida dans les vingt dernières années du siècle passé, et l'incroyable désordre qui a résulté de cette longue agonie. Je devrais peut-être, et pas seulement pour l'aspect économique, faire remonter à cette épidémie le début de la catastrophe, mais il faudrait alors évoquer beaucoup d'autres faits. Les guerres d'Amérique centrale, avec les génocides d'Indiens, en 2017, les massacres qui ont suivi la révolte des paysans chinois en 2018, d'autres encore,

en Inde, qui ne sont pas restés dans ma mémoire, malgré leurs innombrables victimes.

J'étais très jeune au début du siècle, sensible aussi bien aux souffrances qu'aux injustices, et les événements africains m'ont particulièrement bouleversé.

Des millions d'orphelins ont fui dans la brousse, chassés par le chaos et la violence. Beaucoup ont péri, capturés, battus, vendus par des pillards, mangés par les bêtes et les parasites. Une toute petite partie a été secourue, et cela a suffi pour assurer notre bonne conscience. Des famines ont touché des zones énormes du continent. Des guerres horribles ont resurgi. Les instances internationales se sont contentées de préserver des mines d'or, d'autres sources de matières premières, le pétrole, l'uranium. Beaucoup d'autres épidémies se sont déclarées. Le choléra, la tuberculose, des pestes, des fièvres. Les élites ont fui. Les productions se sont arrêtées. Dans les pays « avancés », beaucoup de bavardage et de compassion. Des livres ! Des shows ! Des disques ! En réalité, voilà : ils devaient mourir, par millions. Tout le monde était d'accord, au fond. Non ? Si ! Tout le monde était d'accord.

On se demandait : comment la planète pourra-t-elle nourrir des populations qui croissent rapidement comme les Africains, les Chinois, les Guatémaltèques ? Eh bien, on avait la réponse, la solution finale démographique. Ce n'était là qu'une tragédie parmi d'autres. C'est étrange. J'ai toujours été athée, mais je connais la Bible, que mes parents m'ont fait lire. Aujourd'hui je repense à ce Dieu qui détruit Sodome et Gomorrhe, parce qu'il n'y a pas un seul juste pour racheter le tout. Pas un seul juste… Dans notre histoire, s'il y a eu des justes, on ne les a pas beaucoup entendus.

Il n'y a pas de Dieu et cette absence de Dieu nous a dit : « Vous vivez comme ça ? Eh bien, vivez comme ça ! » Voilà tout.

Et c'est ce qui s'est passé.

6. Écrire

Tailler ces crayons n'est pas une mince affaire, et en me relisant je vois bien que je ne suis pas un écrivain. C'est même une catastrophe : je n'ai pas encore raconté quoi que ce soit de concret. Je veux raconter des événements et je ne fais qu'étaler des sentiments. Pourtant, écrire est bien l'une des choses qui me

tentaient quand j'étais enfant. Et dans ma carrière, je n'étais pas de ceux qui rechignaient le plus devant le « devoir de communication »… qui permet d'obtenir des crédits.

Écrire un article, un rapport, ne me posait pas trop de problèmes. Il est vrai qu'il ne s'agissait que de tenir un rôle, de se livrer à un exercice convenu. C'est une tout autre affaire que l'entreprise où je me suis lancé ici. J'ai devant moi près de cent crayons à papier, quarante petits cahiers de cent pages, et la tâche de raconter de manière véridique des événements aussi dramatiques qu'absurdes… auxquels je n'ai pas compris grand-chose.

Je manque de recul, comme on dit ! Je ne sais rien, ni de la situation d'aujourd'hui ni même, en grande partie, de ce qui s'est réellement passé, y compris sous mes yeux. Pour savoir il faut rassembler, recouper, peser, critiquer, débattre… C'est ce que j'ai appris, la méthodologie scientifique, n'est-ce pas ?

Du temps de la civilisation, on savait beaucoup de choses, et en même temps, il était d'usage d'admettre que l'essentiel nous restait caché, volontairement, par les « hauts politiques ». J'en doute aujourd'hui. Nous avions notre scénario au sujet du cours du monde, plus qu'à moitié écrit par des journalistes et des commentateurs, il est vrai, tandis que les responsables politiques avaient un scénario un peu différent, écrit par des spécialistes et des conseillers. Le second était-il plus réaliste que le premier ? Ce n'est pas certain ! Les « hauts politiques » n'ont pas mieux vu venir la catastrophe que l'homme de la rue.

Ce qui me manque également, c'est la stabilité mentale. Comment serais-je « détaché », ainsi qu'il convient pour atteindre l'objectivité ?

J'ai failli plusieurs fois devenir fou, comme d'autres. Il faut croire que je n'étais pas doué pour la folie, mais plutôt pour la souffrance, la souffrance de voir, de savoir, de survivre. Mais la montagne, quand on est capable d'y survivre, est un milieu relativement apaisant, du moins tant qu'il n'y a pas de mauvais temps.

Et ici, je cultive, aujourd'hui, cette envie d'écrire qui me tient.

Parfois je rature et je corrige une expression fautive.

Cela me fait sourire et même rire tout seul. C'est nerveux.

7. La dette

Est-ce que c'est cette ruine de l'Afrique qui a entraîné le Krach ? Je ne sais pas. Non, sans doute pas. Mais les événements qui doivent arriver surviennent pour des raisons accidentelles. Après tout, il y avait eu auparavant plusieurs crises économiques graves, en Asie, en Amérique centrale, et depuis une quinzaine d'années, tout l'Occident, Europe et USA, chancelait, de saison en saison. Le système était notoirement fragile. Je le savais, mais pour moi comme pour tout le monde, cela voulait dire quoi ? Que la récession se poursuivrait ? Que le chômage allait augmenter, avec la précarité ? Probablement. La précarité se généralisait, depuis un demi-siècle déjà. Cela semblait une loi. L'environnement naturel et l'environnement social se détérioraient. On espérait vaguement qu'un jour, les hommes politiques prendraient des mesures… Sinon… Sinon quoi ? Des manifestations ? Des protestations ? Des révolutions ? Pour quoi faire au juste ?

N'avait-on pas déjà tout essayé ? On pensait avoir du temps devant soi, ne serait-ce qu'un demi-siècle…

Je pense aux vers d'un poète :

Chaque jour vers l'enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Nous vivions ainsi. Nous ne savions pas que nous étions comme un corps dont les os se dévitalisent graduellement. Vienne un choc…

Nous disions : « Cela ne pourra pas durer ainsi indéfiniment ! »

Il est venu un temps où ça n'a pas pu durer un jour de plus.

Je me répète : l'effondrement complet du système monétaire, suivi d'une ruine économique profonde, durable, comme en 1929, cela, personne ne l'envisageait. L'effondrement d'une banque, de graves difficultés du secteur bancaire, avec des conséquences désagréables, oui. Mais l'État donnait sa garantie, et puis voilà.

Je suis incapable de dire si ce qui s'est passé a été comparable à la crise de 1929 ou à celle de 2007, pire, ou moins grave en soi. Je n'ai d'ailleurs aucune idée des causes de ces crises. Je ne me souviens plus des théories. La théorie marxiste ? keynésienne ? friedmanienne ? Comment comparer ? De quel point de vue ? Non, je ne sais pas. J'essaie seulement de me souvenir des faits et des commentaires.

Il y a eu une combinaison de facteurs.

Le problème de la dette, des dettes. Les pays « en développement » (pour beaucoup, ces pays n'étaient nullement en développement, ils s'appauvrissaient

d'année en année) devaient des sommes énormes aux pays riches. Ces sommes étaient en réalité irrécouvrables. Il paraît que l'on voit ce genre de notes dans les bilans avec la mention « créances douteuses ». L'industriel hésite à mettre ces sommes au chapitre des pertes pures et simples, pour ne pas se voir retirer le crédit des banques ! C'est une chose assez commune, je crois. Et les dettes du tiers-monde (comme on disait, à une époque plus ancienne) étaient certainement plus que douteuses, à tout point de vue ! Douteuses quant à leur justification — après tout, ces pays étaient endettés auprès de ceux qui les avaient allégrement pillés — et douteuses quant à la possibilité de les recouvrer ! Même pas douteuses ! Aucune chance, en réalité. Tout le monde le savait, bien sûr. Mais l'admettre comptablement aurait rendu les bilans de beaucoup d'institutions financières très importantes gravement déficitaires. À partir de 2007, les gens ont commencé à parler des dettes des pays autrefois réputés riches, les pays d'Europe. La dette de la Grèce, celle de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, de la France. Comme si quelque chose de l'ordre d'une dégradation, d'un pourrissement, remontait du sud vers le nord par capillarité.

8. Un jour

Un jour, tout cela a éclaté. Quel jour ? Un vendredi de février 2022. Comment et pourquoi ? Je ne me souviens pas du détail des faits. Un conflit lié à des questions de concurrence entre de très grosses entreprises américaines et chinoises a éclaté. S'agissait-il de transport aérien, de traitement de l'eau, de réseaux d'information, de tout à la fois ? Les Chinois ont mis les Américains en difficulté. Façon de parler. Bien sûr, les majorités n'étaient ni claires ni vraiment campées d'un côté ou de l'autre du Pacifique, mais enfin, les choses ont été présentées ainsi : Chine *versus* Amérique…

Le gouvernement américain a pris des mesures discriminatoires, c'est-à-dire favorisant les productions américaines. Alors, un groupe chinois, un groupe industriel regroupant des entreprises de presse, de radio, de télévision, et puis des banques et des hommes politiques, a consciemment, selon toute apparence (cela lui a été reproché par la suite), « joué avec la confiance des marchés » en soulevant la question du bilan de certaines banques américaines très impliquées dans la question de la dette « du Sud ». Au départ, c'était une simple allusion,

mais cela a suffi, parce que les autres ont répondu, se sont indignés, et que des spécialistes ont « approfondi la question ».

Non, je m'embrouille dans la chronologie. Il y a bien eu, au commencement, une polémique à propos de la dette des pays du Sud. Elle avait été à plusieurs reprises « généreusement allégée » par les pays riches, moyennant certaines contreparties. Mais techniquement, c'était compliqué. En résumé : plus elle était allégée, plus elle restait lourde. À ce moment-là, je ne sais plus qui, un président d'Afrique du Sud, a déclaré solennellement : « Jamais nous ne paierons ces sommes ; nous nions vous les devoir ; vous n'aurez plus un centime ni du principal ni des intérêts. » Ce ne sont pas les termes exacts, c'était plus violent, plus cinglant en tout cas. Il n'a pas dit : « Voleurs, allez vous faire foutre ! » mais c'était l'idée. Le président du Mexique a déclaré aussi quelque chose de ce genre. Mais lui a été renversé dans la semaine par le chef de la police, qui est revenu en arrière, je veux dire, qui a accepté la fiction de la dette.

À la suite de ces événements, entre grèves et émeutes, le Mexique est devenu difficile à gouverner.

Pour l'Afrique, par contre, ni le groupe des pays riches, ni les Américains, ni les Anglais n'ont rien pu faire.

De toute façon, ces gens crevaient… Normalement, les gouvernements acceptaient de reconnaître la dette, car c'était le seul moyen d'obtenir de nouveaux crédits et ainsi de garder la tête (seulement la tête, c'est-à-dire les élites) hors de l'eau.

Or, d'année en année, les crédits étaient plus maigres, les conditions politiques et sociales plus dures et les besoins des populations plus grands. D'ailleurs, les grandes institutions américaines et européennes rechignaient de plus en plus à autoriser de tels crédits, de tels transferts de moyens (pourtant toujours accompagnés de nouveaux pillages).

Faire cette déclaration était suicidaire de la part du gouvernement sud-africain, et sans doute, de peu d'effet. Le sens que cela devait avoir, pour eux, c'était simplement de cracher à la figure de leurs étrangleurs. Toujours est-il qu'ils l'ont faite.

Après cela, les dirigeants occidentaux ont fait d'autres déclarations, comme : « Laissez, ils ont perdu la tête, mais c'est nous qui décidons, ils paieront. » Et c'est à ce moment-là que le groupe d'intérêt européen dont j'ai déjà parlé, pour riposter à des mesures qu'il jugeait anticoncurrentielles, a fait dire par

quelqu'un : « Vous savez parfaitement que, déclaration ou pas, ils ne paieront jamais parce que ce n'est pas possible. »

Je crois que c'est bien le résumé de ce qui s'est passé. Quelqu'un a dit : « Le roi est nu ! » Il y a eu des répliques et des démentis qui valaient confirmation, du genre : « Ce ne sont pas des choses à dire ! » Presque en même temps, de grandes grèves et manifestations ont secoué toute l'Europe du Sud, et même l'Allemagne. Cela achevait de fermer l'horizon. Au bout de quelques jours de ce remue-ménage, le 17 février 2022, précisément, les Bourses se sont effondrées. Dans le passé, il était arrivé de nombreuses fois que « les valeurs chutent ». C'étaient des crises ordinaires. Ensuite, les choses redémarraient, les riches rescapés étaient devenus plus riches, les pauvres, plus pauvres.

Mais cette fois-ci, cela ressemblait à s'y méprendre au phénomène gravitationnel bien connu des trous noirs. Un trou noir se forme dans l'espace lorsque les forces de gravitation qui commandent l'effondrement dépassent toute force de résistance, dans la matière, dans les atomes, qui pourrait, à un certain moment, s'y opposer et stopper la chute. De même dans le cas de ce Krach, et pour une raison similaire : la taille des masses financières en jeu. Tous les mécanismes de sécurité ont cédé.

Les jours suivants, des faillites se sont succédé en chaîne. Une série de très grandes banques, des groupes, dans tous les secteurs d'activité, et dans tous les pays, aux USA, au Japon, et finalement très vite aussi en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas, en Allemagne, en France, ont déposé leur bilan. L'image d'un château de cartes était reprise partout. Pour la Chine, c'était moins visible, on ne savait pas. Le gouvernement tâchait de maîtriser la situation. Mais il n'y parvenait pas, je crois. Il y a eu un genre de panique, mais mêlée (en tout cas pour les gens comme moi) d'incrédulité : un truc aussi bête ne peut quand même pas aller trop loin…

Ce sentiment dominait.

Nous nous disions : après tout, il ne s'est rien passé ! Pas de guerre, pas de tremblement de terre, pas d'invasion de sauterelles, pas de catastrophe particulière.

Au dix-neuvième siècle, en Irlande, un parasite de la pomme de terre a déclenché une horrible famine. Ce genre de choses peut se comprendre. Mais là, rien. L'épidémie du sida touchait l'Afrique, mais presque plus l'Europe ni les USA. On aurait dit plutôt une épidémie de bêtise. Mais c'était sérieux.

9. Mon eau

Hier, j'ai arrêté d'écrire. J'avais trop mal au dos, au bras et aux doigts, et trop soif. J'ai relu : tout de même, j'ai réussi à rapporter quelques événements, même si c'est confus. Mais la réalité l'était davantage.

Il pleut. Paradoxalement, quand il pleut, je crains pour la qualité de mon eau. L'eau de la vallée me paraît saine, mais je ne peux jamais être tout à fait certain qu'elle n'a pas été contaminée. Dans mes différents campements de montagne, quelquefois j'ai une eau qui vient d'un glacier, d'autres fois, la source est alimentée par une nappe profonde. Dans tous les cas, le risque de pollution n'est pas nul, s'il est faible. Ce que je crains le plus, ce sont les aérosols qui peuvent être portés par les vents sur des centaines et même des milliers de kilomètres, se déposer sur les herbes et se répandre dans ma rivière par les eaux de ruissellement, quand il pleut. Dans ce cas, l'eau devient mauvaise à mesure qu'elle traverse les prairies, et c'est à la source qu'il faut puiser. La pollution la plus difficile à détecter est celle qui résulterait de retombées radioactives. Les pollutions chimiques sont plus grossières, plus visibles. Il arrive que l'eau change de couleur, ce qui n'est pas forcément grave, ou pue, tout simplement, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui.

J'ai passé la journée à examiner ce point : mon eau est-elle encore saine ?

Le moyen de le savoir consiste à parcourir les environs du filet d'eau et à regarder s'il y a des animaux malades.

La végétation ne semble pas souffrir, en tout cas pas à mes yeux. Il faudrait être spécialiste pour distinguer si c'est un coup de soleil qui sèche une plante ou bien un aérosol corrosif. Mais en ce qui concerne les animaux l'examen est moins difficile. Ici il y a des lièvres, des marmottes, des renards, des rapaces, des moineaux de montagne, que l'on appelle des traquets, et d'autres petits passereaux, ainsi que des genres de perdrix, les lagopèdes. Et puis bien sûr, des sortes de souris, des taupes, des insectes, des crapauds, etc. En temps normal on ne trouve pratiquement jamais d'animal malade ou mort : ils ont le temps de se cacher pour mourir. Si on en trouve, c'est probablement que l'eau, ou la prairie, est empoisonnée. J'ai donc fait ma tournée d'inspection, sous un soleil lourd, et je n'ai rien constaté d'inquiétant.

Je n'ai pas encore écrit au sujet de ma situation géographique. Je crois que je suis quelque part à l'est de l'arc alpin, à moins de cinquante kilomètres de la plaine hongroise. En 2022, je vivais à Paris. Quand j'ai commencé à fuir ou du

moins à me déplacer (nous étions un groupe et quelquefois nous parvenions à rester quelque part des semaines et même des mois), je suis d'abord allé vers le nord, jusqu'au sud de la Norvège. Puis je suis redescendu par le sud de la Suède et par l'Allemagne. Je suis resté plusieurs années dans les îles de la mer Baltique. Finalement, la Bourgogne, la Savoie et la Haute-Provence. Tout cela m'a pris à peu près six ans, mais je n'étais pas seul, à cette époque-là.

En Savoie, mes derniers amis ont été tués ou ont disparu. Nous avons été dispersés, je raconterai comment. Je suis allé vers le sud par le côté est de la vallée du Rhône. Ensuite, j'ai commencé par remonter le cours de la Durance et celui du Verdon, cherchant à m'éloigner des axes de communication, en direction de l'arrière-pays cannois et niçois. Je suis arrivé dans le Mercantour et, de là, je me suis déplacé plus lentement vers l'est, en suivant toujours des chemins dans des montagnes assez hautes, au-dessus de deux mille mètres, donc, plutôt nord-est, et puis est. Il m'est arrivé dans cette dernière période de faire route avec des montagnards, professionnels ou semi-professionnels comme moi. Mais c'était chacun pour soi, ces gens ne sont guère portés à la coopération. Les temps non plus ne s'y prêtent pas. Il faut pour cela de la confiance et même de l'humour, sentiments disparus.

Comme eux, j'ai choisi la montagne parce que c'est un milieu sélectif. Seul ou en groupe, quand on ne connaît pas la montagne, on ne peut pas y survivre trois semaines. Au-dessus de deux mille, deux mille cinq cents mètres, elle est toujours dangereuse, il faut en connaître les pièges, et surtout, elle exige une qualité d'attention permanente que n'ont pas les citadins ici. En ville, ils sont sur leurs gardes. Pour eux, au contraire, la montagne est belle, paisible, amicale. Ils se détendent, sont heureux, et c'est alors qu'elle les tue, enfin, de temps à autre.

Plus au sud, il y avait l'Italie, la vallée du Pô, puis la côte croate et le Monténégro, mais la proximité de la Méditerranée aurait aggravé, sans doute, le risque de mauvaises rencontres. Plus au nord-est, j'aurais perdu la sécurité que donne l'altitude.

Il est désormais presque impossible de se déplacer en montagne autrement qu'à pied. Non seulement l'essence est très rare, ce qui limite les véhicules à moteur, mais les routes sont très abîmées. En montagne, si les routes ne sont pas entretenues plusieurs fois par an, l'eau, la glace, la neige, les orages, le soleil, la boue et les pierres en viennent à bout en l'espace de quelques saisons. Je suis plutôt bien isolé.

À l'est, c'est l'enfer. Au sud, aussi. Du nord et de l'ouest, j'ai été chassé. L'enfer partout, et ici, ce n'est pas le paradis.

10. Après le 17 février

Les activités monétaires ont été partiellement suspendues durant plusieurs mois. Dès le jour du Krach, tout le monde savait qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux. Mais personne, à ma connaissance, n'a pensé que ce serait très grave pour lui, personnellement. En tout cas pas dans l'immédiat. Or, après le week-end, le lundi, à la fin de la matinée, les distributeurs de billets étaient fermés ! Ce fut une commotion, comme si une main furieuse nous avait saisis au collet et jetés dehors, hors de la sphère des relations et des usages habituels, normaux : salaires, dépenses, garanties…

Les gens oscillaient entre stupeur et hystérie. Il était étrange de les voir, dans les rues de Paris, le téléphone portable collé à l'oreille, éjaculant leur protestation incrédule dans l'oreille d'un correspondant qui, de son côté, ne pouvait sans doute pas mieux dire… Bzz, Bzz, faisaient les téléphones. On se serait cru au voisinage d'une ruche enfumée.

Durant quelques jours encore, il fut possible de retirer de l'argent liquide au guichet des banques. Les employés, hôtesses et stewards de l'avion en flammes ne parvenaient guère à prendre la mine rassurante qu'il aurait fallu.

À la fin du mois de février, ma paye n'est pas arrivée. Je ne me souviens pas comment j'ai interprété ce fait. Il pouvait y avoir plusieurs explications : cafouillage informatique (toujours invoqué dans les situations administratives peu claires), problème de trésorerie de l'instance payante, licenciement.

Comme tous les fonctionnaires, j'avais vu ma sécurité d'emploi réduite à néant avec la « modernisation du statut » de 2017, qui avait entraîné une grève de presque une année et des dizaines de milliers de licenciements dans tous les corps. J'étais un rescapé, après avoir été (selon les rédacteurs des textes portant sur la « modernisation ») un privilégié. Il est vrai que mon emploi était partiellement financé par des organismes internationaux qui, peut-être par précaution, ou alibi, paraissaient encore accorder une certaine importance au travail de recherche de mon équipe. Je n'ignorais pas que cela pouvait cesser d'un jour à l'autre. Mais ce n'était pas le cas.

Renseignement pris, je n'étais pas remercié. On ne savait pas pourquoi je n'étais pas payé. Sans doute un dysfonctionnement momentané. Je suis quand même allé travailler, du moins je suis allé à mon bureau, dans un établissement du CNRS à la porte des Lilas.

Presque tous mes collègues étaient là également. Tout fonctionnait encore à peu près, les ordinateurs, le courrier électronique… On était submergés d'informations incroyables, en provenance du monde entier. Le suicide de l'homme le plus riche du monde… L'incendie du bunker du sultan… La libération des lions et des tigres du parc de Thoiry dans la région parisienne, sans doute le projet d'un fou… La mise à sac des îles Caïmans par une bande de pirates… La tentative de putsch d'un chef de groupe nazi au siège du gouvernement gallois à Cardiff…

Des déclarations et encore des déclarations… C'était comme un vertige.

La rhétorique des hommes politiques se réduisait à l'emploi compulsif, répétitif, obsessionnel de quelques locutions comme : « dès maintenant » ; « empêcher absolument » ; « jamais plus » ; « avec la dernière fermeté » et autres niaiseries.

Les chercheurs, qui d'ordinaire sont cloîtrés dans leur bureau, rivés à leur ordinateur, quand ils ne bavardent pas, cette fois se parlaient vraiment. Personne n'était d'humeur à se concentrer sur l'interprétation d'une statistique concernant les porcs contaminés par telle mouche dans telle ferme du Cameroun. Ni même sur les rivalités ouvertes au sein de la dernière « commission de spécialistes ».

Nous cherchions à savoir de quoi demain serait fait, en ce qui nous concernait. Moi, je devais partir en mission quelques semaines plus tard, au Brésil, pour une expérience de plusieurs mois dans l'État du Minas Gerais.

Qu'en était-il ? La mission était-elle maintenue ? Annulée ?

Je téléphonais dans les structures, mais les collègues me répondaient au hasard : « Tu penses bien que tout est annulé… », pour l'un, « Bien sûr que tu y vas ! Je n'ai entendu parler d'aucune annulation ! », pour un autre. Etc.

Là comme ailleurs, il n'y avait aucune impulsion dirigeante. Les comités ne se réunissaient pas, ou bien ne traitaient pas l'ordre du jour, faute des informations nécessaires. Donc rien ne redescendait, et personne ne savait où il en était. Quelques-uns d'entre nous choisirent, au début, de ne rien modifier à leurs activités habituelles. Mais c'était difficile, car chacun avait plusieurs correspondants, collaborateurs, dans le monde, et une personne sur deux

n'était pas à son poste, pour des raisons diverses pouvant aller d'une panne de machine jusqu'à la disparition du collègue. Même pour une recherche bibliographique, les rouages se grippaient sans cesse. Vous cherchiez une référence sur le Net. Vous la trouviez. S'il fallait que quelqu'un aille photocopier le texte et l'envoyer, cela risquait d'être impossible. Si la référence était téléchargeable, on pouvait l'imprimer, à condition qu'il y ait du papier — et de l'encre — dans l'imprimante. Sinon, qui allait courir dans Paris pour en trouver ?

Au bout de deux ou trois jours, excédés, plusieurs chercheurs ne vinrent plus, ils téléphonèrent (car la communication électronique ne convenait pas bien pour de fortes charges émotives) pour « avoir des nouvelles ». Comme il n'y avait jamais de nouvelles (en tout cas de nouvelles sûres), ils ne téléphonèrent bientôt plus.

J'ai fait comme les autres, je suis resté chez moi, d'abord un jour, puis un jour sur deux, puis presque tout le temps. Je n'ai gardé de contacts qu'avec un collègue, Pierre Le Barbier. Petit homme à grosse tête, avec de grands yeux et le teint pâle, il suggérait le travail de laboratoire comme je pouvais évoquer le terrain, c'est-à-dire la montagne ou la brousse. Il travaillait sur les mêmes sujets que moi, et nous étions étroitement associés. Nos compétences étaient voisines, au point de comporter le même mot. J'étais spécialiste de dynamique des populations et lui expert en statistique dynamique. L'un comme l'autre, nous travaillions sur de gros ordinateurs. Seul le rapport au temps nous différenciait légèrement. J'étais un peu en avance, chargé de prédire, tandis que lui interprétait le passé récent en mouvement jusqu'au présent…

J'utilisais son travail pour corriger mes paramètres, il s'inspirait de ma compréhension des faits pour définir les siens. En dehors du travail nous n'avions pas vraiment de goûts communs, mais c'était un collègue que je fréquentais.

11. Les premiers mois

Il y a eu des rémissions : les distributeurs de cash ont été rouverts. Des salaires qui ne sont pas arrivés à la date prévue ont quand même été versés plus tard (mon salaire de février est arrivé fin mars), etc. Au contraire, de nombreux commerçants et des institutions n'acceptaient plus le paiement par chèque. Du

mieux, donc, et du pire, mais ces hauts et bas s'inscrivaient dans une tendance d'évidente aggravation.

Les opérations bancaires courantes sont devenues plus difficiles. On ne pouvait retirer qu'une partie de ses avoirs, et sous conditions. À une vitesse effarante, tout s'arrêtait, l'argent (une grande partie de l'argent) disparaissait et la pratique du troc, échange de biens ou de services, prenait sa place.

Tout allait incroyablement vite. En quelques semaines, tous mes repères, tous les repères, ont disparu.

Je n'étais pas marié, et je n'avais pas d'enfant, heureusement. Le calvaire de ceux qui avaient des enfants a été pire, comme on peut facilement l'imaginer. Le simple fait de regarder en face un enfant de sept ans, quand il devient clair que l'avenir se meurt à toute vitesse, est une torture.

J'avais quelques amis, et des amies, dont une avec qui j'avais des relations intimes assez régulières. J'ai téléphoné à tous, et eux aussi ont beaucoup téléphoné.

Parmi mes amis proches, plusieurs étaient fonctionnaires comme moi. Pour amortir l'effet des retards de paye et des difficultés d'approvisionnement, tant en argent qu'en biens de consommation courante, nous avons spontanément mis les ressources en commun. Nous pensions tous que cette situation extravagante ne pouvait pas durer plus de quelques semaines. Effondrement boursier, qu'est-ce que cela veut dire ? On s'en fiche. Qu'il n'y ait plus de crédit, on s'en fiche, il y a des biens, il y a des productions. Nous disions : « Il va bien falloir qu'ils arrêtent leurs conneries… » Nous écoutions la radio, dans l'espoir de nouvelles encourageantes, voire dans l'attente (qui me semble aujourd'hui bien naïve) de décisions constructives de nos dirigeants ! Des nouvelles, il y en avait tant et plus, mais elles étaient mauvaises, étonnantes, baroques. On n'y croyait pas. On voyait les rapports et les institutions se disloquer dans les nations, et entre elles. Beaucoup de folie. Le chaos.

12. La musique et le reste

C'est idiot, j'ai presque envie de pleurer quand je pense à la radio. Nous avons eu la radio longtemps après avoir perdu l'usage des télévisions, car les radios fonctionnent avec des piles, et les piles s'usent lentement. Des piles électriques, il était difficile mais possible de s'en procurer. Avec la radio, nous

avions des informations, et aussi de la musique, au début. J'aimais énormément la musique, avant tout cela, avant cette catastrophe. Je jouais du violoncelle, en amateur. La recherche, la musique, la montagne, c'était le trio de mes passions. Assez proches, au fond. Beaucoup d'efforts, et la quête d'un genre de vérité. En montagne, il faut payer comptant. Une bêtise égale un danger. La musique, c'est le travail du moine : chaque jour, polir le geste, s'interroger sur la forme et sur la pensée. Une faute, une erreur dans l'interprétation, et le charme peut être complètement détruit. L'attention de l'auditeur s'envole. La recherche… il existe toutes sortes de genres. Dans mon cas, il s'agissait d'accumulation de données, de grignotage, d'avancées minuscules, de suivi, de patience et, rarement, d'éclaircies. Là aussi, les fautes (vous avez mal vu, vous n'avez pas tout vu, vous n'avez pas compris ce que vous avez vu… les « faits ») coûtent cher. Vous pouvez vous embarquer sur des illusions jusqu'à ce qu'un travail de plusieurs mois se révèle inutile, bon à jeter.

J'ai toujours eu assez peu de relations humaines, sinon, justement, par le biais de ces activités-là. Je fréquentais surtout des chercheurs, des montagnards et des musiciens. Je mets l'amour à part, avec le projet d'une famille, qui se serait probablement concrétisé sans le Krach. Cela doit faire maintenant plus de deux ans que je n'ai pas entendu de musique. C'est bien pire que de devoir renoncer, par exemple, au café ou à la cigarette (je n'étais pas un grand fumeur). Ce sevrage-là n'a pas de grandes conséquences physiologiques (je crois pourtant que cela m'a rendu plus irritable et plus angoissé), mais c'est une mutilation.

Durant un temps, je me chantais intérieurement des œuvres instrumentales ou orchestrales, des sonates pour piano et violoncelle de Beethoven, des concertos de Dvořák, celui de Dutilleux, des œuvres de Fauré… Et puis graduellement, je n'en ai plus été capable à volonté. J'oubliais les notes. Mais de temps à autre, encore maintenant, j'ai dans l'esprit une mélodie, ou des bribes de mélodie, du *Stabat Mater* de Vivaldi, ou du *Chant de la Terre* de Mahler, surtout la fin : « *Ewig… Ewig…* » Partout, toujours, les horizons bleuissent… toujours… toujours…

Avant, comme je l'ai écrit, j'aimais la montagne, la « vie au grand air ». Maintenant je hais tout cela. Je mesure ma chute à ce que je n'ai plus rien d'autre. Je regardais la montagne, le soleil levant, ou couchant, et je trouvais ça beau. Mais il faut savoir ce qu'on va manger, ce qu'on va boire, où et comment

on va dormir, pour voir la beauté du monde. Il faut avoir quelqu'un à aimer, à qui penser, à qui parler.

Autrement, on ne voit rien, parce qu'on a peur presque tout le temps. Et j'ai des souvenirs de ce qui s'est passé durant ces années. Il y avait une vieille chanson comme ça : « Je verrai toujours de la merde, même dans le bleu de la mer… » J'ai perdu tout ce que j'aimais et il m'arrive de me dire que j'appelle la mort.

Mais je l'appelle comme le personnage de La Fontaine. Quand elle est proche, je bande mes forces pour y échapper. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Tu parles ! La vie renonce difficilement. Pourtant, j'en ai vu renoncer, et même beaucoup, mais pas moi, pas encore.

13. L'Amérique

La radio nous parlait de l'Amérique du Nord, en mars 2022. Tandis qu'en Europe nous vivions dans l'attente et la stupéfaction l'arrêt brutal du fonctionnement de la société, la situation est immédiatement devenue violente en Amérique du Nord. Si ma mémoire est fidèle, ce sont les retraités qui sont, parmi les premiers, devenus enragés à la suite du Krach. La faillite de nombreux organismes liés aux fonds de pension jetait dans la misère absolue, ou relative, mais du jour au lendemain, des millions de sexagénaires aisés. Ce sont eux qui ont donné le signal de la violence, avec toute la force symbolique et morale que porte l'âge. Les papis et les mamies ont pris les fusils… Ils ont foncé dans les vitrines avec leurs grosses voitures… Quel spectacle ! Quel choc ! Las d'exiger (auprès de quelles autorités ?), ils se sont servis. Et avec eux, derrière eux, bien entendu, d'innombrables jeunes, noirs, blancs et hispanos, les *homeless* et tous les damnés de la terre américaine.

Les pillages se sont multipliés, tandis qu'en face, des milices se rassemblaient, des quartiers, des villages se protégeaient, s'entouraient de barbelés, de systèmes divers, comme au Moyen Âge, plus l'électricité, bien sûr.

Partout surgissaient des groupes animés de fureur meurtrière contre les Noirs, les Juifs, l'État fédéral et d'autres choses encore. Les Noirs, les Hispanos aussi formaient des milices.

Un gouvernement fédéral plus ou moins militarisé a été formé. Ses membres siégeaient dans quelques bunkers extraordinairement protégés de toute forme

d'offensive, munis d'inépuisables ressources en énergie, en vivres et en eau, puissamment armés, y compris d'armes atomiques. Mais comment agir, et contre qui ? Cet aréopage civil et militaire pouvait, grâce à son réseau de satellites espions, avoir connaissance du moindre mouvement de population sur toute la planète. Las, ces données restaient énigmatiques pour le cerveau de Big Brother. Avant le Krach, elles étaient traitées par de puissants logiciels géopolitiques, capables d'en extraire une signification et de produire des suggestions de réaction. Tout à coup, les données politiques de la planète étaient devenues tellement mobiles que les concepts de base implémentés dans ces logiciels se révélaient inopérants. Quant aux cerveaux humains, dans un tel cas ils manifestent leur tendance foncière aux divergences… Le gouvernement ne décidait à peu près rien.

Loin des bunkers, militaires, miliciens et policiers marchaient quelquefois ensemble, sous des bannières variées, dans certains cas des drapeaux nazis ! Ailleurs ils s'affrontaient. Toute la croûte du « politiquement correct » avait été arrachée par les événements, et dessous, on pouvait voir suinter en abondance le pus fasciste, raciste et antisémite. Quantité de gens se massacraient entre eux. Des groupes de paysans attaquaient des syndicalistes, des syndicalistes attaquaient des écologistes, des écologistes attaquaient des marchands d'armes, toutes sortes de mafias et de trafiquants surgissaient de tous les trous, ces gens se mitraillaient vaillamment. Et je ne parle pas des discours !

Je me souviens de réunions internationales qui avaient lieu, périodiquement, pour se préoccuper de la multiplication des armes individuelles dans le monde. Aux dernières nouvelles, un milliard d'armes, allant du simple revolver jusqu'au bazooka, voire au lance-missiles antiaérien portable, en passant par d'innombrables fusils à répétition. Et combien de balles, combien d'obus, combien de grenades, de mines, combien de munitions ? En dehors des pays hantés par d'inextinguibles guérillas, les États-Unis concentraient la majorité des détenteurs d'armes. Il fallait bien que cela soit utilisé un jour. Enfin, tout cet arsenal avait trouvé son sens : viser, tirer, mutiler, tuer.

14. Politiques

Comme souvent, les Européens espéraient être épargnés par la « folie américaine ». S'ils parvenaient, disaient les commentateurs, à tenir à distance

l'anarchie durant seulement quelques mois, le système économique pourrait être restauré et avec lui les fonctions vitales de la société. C'était peut-être vrai. Mais possible ?

Cela dépendait, pour une part, de la « maturité de la population », d'autre part, de l'efficacité des autorités politiques. Conditions difficiles à réunir.

Les premiers jours, on a pu croire que certaines choses allaient « dans le bon sens ». Ainsi, quand la crise a éclaté, il a été beaucoup question de grands travaux dans les forêts ou sur le littoral, de reconstructions dans les villages abandonnés du centre, d'aménagements fluviaux, etc. Mais cela n'a jamais été mis en place. Pourquoi ? Je ne l'ai pas compris. Sans doute une question de timing. Les responsables ont perdu quelques semaines en polémiques, les uns disant aux autres que cette proposition était ridicule, socialiste, archaïque, les seconds avançant avec bon sens que ces entreprises, en occupant les gens au sein de vastes collectivités, pouvaient retarder le chaos et contenir l'activité des voyous.

Quand un certain consensus s'est dessiné sur cet aspect des choses, il était déjà difficile de se procurer les matériaux, de joindre les gens, de les convaincre, etc. Le bon moment d'agir était passé.

D'un autre côté, pour pallier les conséquences du Krach sur les échanges, les populations, spontanément, ont pratiqué le troc des biens et des services, qui existait dans des régions déshéritées (en Amérique du Sud principalement), à l'écart des réseaux de l'économie officielle, depuis la fin du siècle précédent.

Par ailleurs, les gouvernements ont tenté de mettre en place un certain nombre de régulations : fixation autoritaire du prix du pain et des produits de première nécessité, droit aux soins gratuits pour les enfants, transports collectifs gratuits dans certains cas et sur certains trajets, etc.

Toute transaction d'envergure paraissait exiger une monnaie, et il était naturel de forcer le cours de l'euro, moribond depuis vingt ans mais toujours en usage dans les principaux pays européens. Or cela impliquait des engagements solidaires d'envergure à l'échelle des différentes autorités communautaires, nationales et régionales de l'Europe, que les gouvernements ne purent obtenir.

Pour simplifier : les Allemands ne voulaient pas garantir quoi que ce soit aux Italiens, ni aux Français. Les Italiens du Nord ne voulaient pas d'un système au sein duquel ils jugeaient que le Sud serait à leur charge. D'ailleurs les Bavarois n'étaient pas solidaires des Allemands de l'Est. Les Catalans refusaient de payer

pour les Andalous, etc. En chantier depuis soixante-quinze ans, l'Europe n'était pas faite. Elle se défaisait, se fragmentait, au contraire. Qu'est-ce qui aurait pu équilibrer ces forces centrifuges ?

Les hommes politiques ? Ils avaient peu d'autorité, ayant peut-être eux-mêmes sapé la confiance que, spontanément, les gens font aux dirigeants.

Ils gouvernaient peu. Pour eux, il appartenait au marché de régler la vie sociale, et seulement à lui. Le rôle de l'État devait précisément être limité à empêcher que telle ou telle partie du corps social, nation, région, corporation, cherche à se protéger des effets du marché.

Depuis longtemps, les problèmes sociaux étaient présentés comme des fatalités climatiques.

Quant aux dérèglements climatiques — que l'on savait pertinemment être au fond causés par de mauvais usages (et des abus) sociaux —, ils étaient traités par la compassion (jamais en panne) envers les victimes… Et quelques discours périodiques dans de grandes enceintes solennelles.

Donc les politiques avaient peu de crédit. Même la corruption n'émouvait guère le menu peuple. Avec les années elle s'était généralisée, jusque dans les pays du Nord.

Lorsque, en 2017, la Grande-Bretagne restaura un système électoral lié au mérite (c'est-à-dire que le droit de vote a été retiré aux personnes ayant subi une condamnation même légère, par exemple à la suite d'un paiement par chèque ou par carte insuffisamment provisionné), il n'y a pas eu de grandes protestations, et sous des formes variées les mêmes restrictions ont été graduellement introduites dans d'autres pays.

À l'heure décisive, les dirigeants politiques étaient absents.

Un demi-siècle plus tôt, le général de Gaulle avait, lisait-on dans les livres, sauvé la France, pour la seconde fois, de je ne sais plus quel danger. On lui prêtait ces mots pompeux : « Moi ou le chaos ! » Eh bien, en 2022, il n'y a eu que le chaos. Pas de sauveur en vue.

À l'exception, évidemment, du vieux Bruce Willis, infatigable Sauveur du Monde sur les écrans de cinéma…

On a assisté, plus tard, à des initiatives plus musclées, appuyées sur la police et l'armée. Mais les solutions de force dépendent de facteurs technologiques et matériels qui, à ce moment-là, faisaient déjà défaut.

15. Mirages

Je dois évoquer le sentiment d'irréalité qui régnait alors dans les esprits. Je n'avais jamais rien ressenti de comparable.

Nous ne pouvions pas vraiment croire, je l'ai déjà écrit, à la gravité d'une simple crise financière. Mais très étrangement, sous nos yeux, la crise financière entraînait avec elle une crise de la production. Les usines fermaient, les gens étaient à la rue. Ils stockaient du sucre, du sel et de l'huile. En moins d'une semaine il est devenu difficile de se procurer de l'essence. Bien sûr, cela avait l'avantage de réduire la circulation en ville. Au début, nous étions plutôt contents de mieux respirer.

Beaucoup de gens se mettaient en grève, si bien qu'on ne savait pas s'ils cessaient le travail à cause de la grève ou parce qu'il n'y avait plus de travail et qu'ils étaient licenciés. Ils réclamaient quoi ? Leur salaire. La sécurité de l'emploi ! Absurde ? Non, désespéré.

Ceux qui avaient quelque chose à vendre d'important, un meuble de prix, de l'or, un bijou, une voiture, regardaient avec suspicion les chèques et les cartes bancaires.

Le prix des choses était bouleversé. Une femme que je connaissais, veuve d'un avocat collectionneur, ruinée, s'était trouvée heureuse d'échanger une aquarelle de Raoul Dufy contre un mouton entier. Je crois qu'elle a été incapable de le découper.

Plus tard, même avec des billets, on avait du mal à faire des transactions.

Devant ces spectacles tellement étranges et inattendus me revenaient en mémoire des sentences lues à l'adolescence qui exprimaient je ne sais plus quelle mystique hindoue : « Ô Brahmâ, tout n'est que rêve d'un rêve. »

Or ce que je raconte, c'est aussi ceci : des dettes dont nul n'a jamais pu penser qu'elles seraient payées (les dettes des pays pauvres, et celle des pays riches) tout à coup sont venues au premier plan et ont mangé les richesses et les biens ! L'illusion (le paiement de ces dettes) surgissant dans le domaine des choses effectives et dissipant (en se dissipant) les choses qu'on croyait bien réelles.

Un simple défaut de fluide monétaire, ajouté à une profonde carence politique, détruit les biens.

Lorsqu'ils ne sont plus amenés sur le marché, les poissons pourrissent, mais aussi la farine, le lait, et, même moins vite, les autres biens. Soyons plus exacts :

sans argent, on aurait tout de même pu remettre en mouvement les biens et les productions. Comme le disait à peu près Gracchus Babeuf : « Ce sont les bras, et non l'or, qui peuvent mouvoir les charrues et les manufactures… » Quelque ressort essentiel nous a manqué. Lequel ? Je ne sais pas.

Je note ici une impression aussi vague que prégnante. Si les événements quittent le lit des habitudes, on entre petit à petit dans un autre monde, où le chaos prend une place démesurée. Un spectre dépourvu de conscience, de volonté, de but conduisait l'orchestre du monde.

Le chaos peut être cause d'angoisse, mais aussi d'heureuse irresponsabilité. J'habitais à cette époque un petit appartement loué dans le vingtième arrondissement de Paris, plus ou moins partagé avec des amis. On n'a plus payé le loyer, ni le gaz, ni l'électricité. On se disait : « Ils ne vont pas couper le gaz à tout le monde ! » Ils ne l'ont pas coupé, en effet. Les ouvriers chargés de la distribution du gaz réalisaient sans doute consciencieusement leur tâche, comme tous ceux qui avaient une tâche et pouvaient l'accomplir : c'était le bon moyen de ne pas devenir fou tout de suite.

On se procurait à manger, tout était très cher. Je me souviens qu'on riait beaucoup, on riait un peu jaune, mais on riait. C'étaient des vacances. Nous étions vraiment jeunes.

J'avais trente-cinq ans, j'en ai quarante-deux aujourd'hui, et je suis vieux. Nous étions en chute libre et ça nous faisait rigoler. Nous passions nos journées à résoudre les problèmes de bouffe et à bavasser, à écouter la radio et à regarder la télé.

16. Rester, partir

Au fond c'est presque pareil pour moi maintenant. Je passe mes journées à chercher à manger, et au lieu de bavarder, j'écris. Mais il y a bien longtemps que j'ai cessé de rire.

Une chose paraît curieuse. Avant cette civilisation, raffinée, technicienne, brillante, il y en a eu de plus grossières, des barbaries, comme après la chute de l'empire romain. Et avant cela — des cultures primitives. Et avant cela, si l'on peut dire, l'ancêtre de notre espèce était une espèce animale, qui vivait bien. Les animaux ne sont pas, en général, malheureux. Spécialement nos cousins les singes. Je les imagine vivant confortablement. On aurait pu penser qu'en

perdant la civilisation, nous serions retournés à un état antérieur. Cela ne s'est pas produit. La civilisation moderne nous mettait très au-dessus des animaux, mais elle avait complètement détruit les étages, disons, inférieurs, qui nous rattachaient à notre nature, ou à la nature. Le dynamisme (tellement admiré) de la civilisation moderne a balayé les modes de vie plus simples. Et lorsque la civilisation s'est effondrée, nous n'avons pu vivre ni comme des barbares saxons, ni comme des Indiens guaranis, ni comme des chimpanzés. Nous sommes devenus des riens, errants, furieux, cruels, peureux et haineux…

Moi je suis réfugié ici, pour combien de temps encore ?

Je sais où trouver des baies et quelques maigres plantes que je peux faire bouillir. Chaque jour je vais en cueillir. Quand j'aurai épuisé ces ressources il faudra que je change de vallée. D'autant plus que c'est pareil avec la plupart des animaux. Non pas que je les extermine, certes non, j'en attrape très peu. Au début, c'est facile. Dans une vallée où aucun être humain n'est venu depuis plusieurs années, les perdrix, les marmottes sont peu méfiantes : un homme n'est pas un prédateur pour elles. Les lièvres craignent les renards et les aigles, de même que les marmottes. Et je ne ressemble ni à un renard ni (encore moins) à un aigle. Cependant, très vite, ils apprennent. Au bout d'un mois il devient très difficile d'attraper un animal. J'en tue quelques-uns en leur lançant une pierre. J'ai de bons yeux et un bras convenable, je suis devenu habile. Seulement, le jet de pierre ne réussit qu'à une certaine distance. Et les animaux (tous) comprennent justement cette question de distance. Un lièvre sait qu'à dix mètres, je peux le toucher et qu'à quinze mètres, je vais le rater. Même chose avec les perdrix. J'ai eu un arc, mais je n'en ai pas en ce moment. Il n'y a pas de bon bois (fort et souple à la fois) par ici pour faire un arc de chasse. Le bois des sapins ne vaut rien. Il faudrait descendre jusqu'à la forêt de feuillus, qui abrite des loups et peut-être des ours. Quand on est un groupe, on peut s'y frotter, mais seul, rencontrer un ours, je dirais que c'est rencontrer sa mort. Les loups, je les entends de temps à autre. De gros chiens retournés à l'état sauvage se sont mêlés aux loups. Certains ont échoué… ils ont été tués et dévorés ; d'autres ont réussi. Je pense qu'ils sont plus agressifs et plus dangereux que les loups véritables, ils nous connaissent.

Si nous pouvions, nous aussi, nous mêler à nos ancêtres primitifs ! Nous serions sauvés.

Mais nous les avons déjà tous exterminés depuis longtemps !

Les ours, je crois en avoir vu des traces dans la forêt et sur le tronc des arbres. Leurs déjections ont une odeur très forte. Je savais qu'on trouvait quelques ours en Transylvanie, mais j'ignore comment ils sont venus jusqu'ici. Peut-être par le sud, par les montagnes serbes.

Avec des boyaux de lièvre, je peux faire de petites cordes, dont je me sers pour faire des collets pour les marmottes. Je pourrais faire la corde d'un arc, mais c'est le bois qui manque.

De toute façon, il est facile de faire un arc pour rire, mais un arc véritablement plus efficace qu'un jet de pierre doit être excellent, équilibré, assorti d'une collection de flèches bien conçues. Tout cela est très difficile à réaliser. J'ai aussi essayé la fronde, mais je ne suis pas assez habile, et quant à m'entraîner… je préfère écrire.

Voilà pourquoi je devrai d'ici quelque temps changer de vallée. Il faudra que je retrouve de l'eau et un endroit dissimulé pour le feu. Ce sera difficile.

Et je n'en ai pas envie. La haute montagne au sommet arrondi qui surplombe cette vallée au sud me fascine, j'ai peur de ne pas vouloir m'en éloigner. Dans les paysages en général découpés, violents, des Alpes, elle possède une allure particulière, et ne paraît pas aussi jeune. C'est une illusion d'optique, sans doute. Peu importe. Cette montagne me donne un sentiment de paix, d'éternité. Ce qu'il me faut.

Je peux aussi aller chasser ailleurs et revenir par ici mais il est important d'économiser mes forces.

On ne peut pas marcher pieds nus, en montagne, à cause des chardons et d'autres plantes piquantes. Une petite plaie risque de s'infecter et de rendre la vie difficile. Une grosse foulure peut signifier la mort. Chasser devient plus difficile (on peut encore poser des pièges), et avec seulement des plantes, on s'affaiblit. Plus on est faible, moins on peut se nourrir, se réchauffer, il n'y a pas de secours à attendre quand on est seul et qu'on se cache. Quelque chose comme ça m'est arrivé, à l'automne de l'an dernier. Je me suis tordu un genou. J'ai mangé des larves d'insectes, j'ai rampé, j'ai été au bord de la mort. C'était l'année dernière. Si cela se reproduisait maintenant, je ne pense pas que j'aurais l'énergie pour survivre.

Je fais très attention à mes pieds. Pour autant, mes « chaussures » ne sont pas idéales. Il me reste une paire de l'ancien temps, exténuée. Pour l'épargner, je me fabrique des genres de chaussons en entrelaçant de l'écorce avec des peaux de lièvres que je noue. C'est loin d'être solide. Il faudrait coudre et, bien sûr, je

pourrais essayer de me fabriquer une aiguille d'os et du fil, toujours avec des boyaux de lièvre. Je l'ai déjà fait mais j'ai perdu l'aiguille. Il est aussi arrivé qu'un renard me vole des peaux de lièvres. Je ne sais pas s'il les a mangées, ça m'étonnerait. Il voulait peut-être aménager son terrier !

J'ai décidé qu'écrire mon histoire serait une priorité. En un sens, c'est idiot : la priorité c'est ma survie. Mais en fait, non, car ma survie, de toute manière, est maintenant très limitée. On est au printemps, je ne me vois pas passer encore un hiver. Tandis qu'écrire mon histoire, je peux essayer, c'est une chose à tenter.

17. Effets de nombre

Dans mon appartement place Gambetta, nous étions trois ou quatre à écouter la radio et à regarder la télévision.

Qu'écoutions-nous (regardions-nous) ? Des in-for-ma-tions. Avant la catastrophe, j'évitais de regarder la télévision, dont les spectacles me semblaient laids et bêtes. J'étais intéressé (et irrité) par ce que je considérais comme un effet statistique pernicieux dans l'image du monde que donnaient les médias (autrement dit les informations). Vous appreniez, au petit déjeuner, qu'un malfrat avait laissé mourir dans une cave des enfants enlevés pour servir d'objets de plaisir à des bourgeois. Puis, on attirait votre attention sur le malheur de personnes atteintes d'une maladie rare : leurs muscles se rigidifiaient inexorablement et elles étaient, pour ainsi dire, changées en statues… Dans un pays d'Afrique, des dizaines de milliers de gens étaient découpés vifs à la machette. Ailleurs, on voyait sur une affiche un enfant squelettique porter un enfant plus maigre encore, et ainsi de suite.

Je disais à cette époque : la télévision fait venir tout le malheur du monde chez moi, le met sous mes yeux. Mais dans ma rue, dans mon université, par ici, la vie n'est pas si horrible. La télévision focalise mon attention sur toutes les horreurs et, même si ces choses sont vraies, le tableau est faux.

L'effet statistique pervers consistait en ceci : des faits très différents étaient mis au même niveau. Je raisonne ainsi : certains crimes, ou certaines maladies, ne signifient presque rien. Vingt personnes par an (en moyenne) meurent chaque année des suites d'une piqûre (ou morsure) d'insecte. Cela signifie, en gros, que dans notre pays les insectes ne présentent aucun danger. Trois mille

personnes meurent sur les routes, dans des accidents (sans parler des blessés, beaucoup plus nombreux). Cela signifie qu'il y a là un réel danger, auquel on doit penser, surtout si on circule à moto. Les crimes d'un *serial killer* sont impressionnants, mais ne signifient rien pour nos enfants. La foudre est bien plus dangereuse. Et elle n'est pas dangereuse. Une bouteille de désinfectant mal rangée, à portée d'un enfant, l'est. Les maladies rares ne sont pas un souci, sinon sur un plan métaphysique, s'il faut en attribuer l'existence à un Dieu bon. Par contre, quoique présentés sur le même plan, les massacres lointains sont significatifs, ils peuvent impliquer des responsables proches : politiques et marchands d'armes, de même que les famines. Le fouillis tue l'information.

Quoi qu'il en soit, avec le Krach, le phénomène s'est inversé : la télévision ne pouvait plus rendre compte ni des tragédies de par le monde, ni de l'insécurité réelle qui devenait notre lot quotidien. Avant, il était très rare que l'on soit personnellement victime ou témoin d'une agression. Et la télévision montrait tous les jours des actes de violence qui avaient lieu sur des théâtres plus ou moins proches. Mais soi-même, on n'était pas agressé. Maintenant, on était habitué à craindre une agression sans cesse, dans la rue et même chez soi. Et la télévision montrait tous les jours (encore) des actes de violence, mais cette fois elle était très en dessous de la réalité. Comme dans les pays à régime autoritaire, nous avions droit à des séquences « positives » : ici, des citoyens remettaient une chaîne de production en route, ailleurs des paysans s'organisaient, dans un quartier se mettait en place une milice « de paix », etc. Encore une fois, des faits vrais, un tableau faux. Ce qu'on voyait était plutôt optimiste. Comment faire ? Il faut bien laisser un espoir aux gens. On ne peut pas rendre compte du nombre. Le sujet est perdu avec le nombre, quand il s'agit de nos vies, de celles des hommes.

Les actes en question étaient d'ailleurs, relativement à ce que j'ai vu ensuite, bien bénins. Vous vous étiez procuré par exemple une volaille et vous la rapportiez chez vous en rasant les murs. Deux jeunes vous barraient la route, vous mettaient un couteau sous le nez et prenaient la poule. La solution consistait à sortir à deux et à disposer d'un bon couteau.

On ne voyait presque pas la police (avant, je trouvais qu'on la voyait trop). Plus tard, d'anciens policiers sont d'ailleurs devenus des racketteurs des plus efficaces. Je ne sais pas s'ils étaient payés (ni comment) et s'ils le faisaient pour manger ou pour nourrir leur famille, ou encore pour s'enrichir. Il y a toujours une catégorie de gens qui voient dans ces situations une opportunité.

18. Téhéran, Bagdad, Damas, Tripoli, 11 mars 2023

Le désordre est contagieux. Avec le Krach, tous les conflits de la planète s'aggravèrent immédiatement, spécialement les plus anciens, les plus envenimés, et au premier rang, le conflit du Moyen-Orient.

L'État hébreu représentait, d'un côté, l'aboutissement d'une quête mystique bimillénaire, et de l'autre l'équivalent d'un grand camp militaire occidental, ou américain, en terre arabe.

Au travers d'innombrables péripéties, les gouvernements israéliens successifs avaient atteint leurs buts stratégiques, c'est-à-dire la décomposition politique de leurs adversaires palestiniens, réduits chaque jour plus complètement à n'être qu'un peuple de mendiants, agités par des fanatiques, au sein duquel modérés et démocrates erraient, désarmés, sur une terre presque entièrement occupée.

Cependant la poursuite des colonisations juives en terre palestinienne, syrienne, jordanienne, libanaise avait eu un effet géométrique prévisible, celui d'augmenter énormément la longueur des frontières. La carte politique détaillée de la région aurait pu faire penser aux objets que les mathématiciens appellent fractals. La résistance sporadique acharnée des groupes palestiniens, jointe à certaines molles réticences occidentales, suffisait à retarder sans cesse la régularisation des frontières, c'est-à-dire l'effacement pur et simple de la notion de territoire palestinien.

Or Israël voulait évidemment assurer la sécurité de la moindre colonie. Une rapide lecture de Clausewitz aurait fait soupçonner aux stratèges de Tsahal à quel point cette gageure finirait par être difficile à tenir, d'autant plus que les grands États arabes de la région continuaient de compenser leur inaction stratégique par d'assez importantes livraisons d'armes à tous les groupes activistes.

Quand la terre tremble, ce sont les puissants qui trébuchent, pas ceux qui sont à terre. Israël était, militairement, puissant. La catastrophe économique de l'Occident a immédiatement rejailli sur un État dont la monnaie, l'agriculture et l'industrie dépendaient, plus que pour tout autre pays au monde, du marché mondial et des économies occidentales. Assiégé par la haine, manquant, par lui-même, de l'essentiel, de pétrole comme de ressources suffisantes en eau, le pays vivait sous perfusion américaine au moment où l'Amérique vint à s'absenter d'elle-même et du monde.

Dès l'été 2022, un indescriptible désordre s'en empara, que ses adversaires vaincus, humiliés, affamés et dispersés sentirent dans la seconde.

La violence s'est déchaînée contre l'État hébreu et ses innombrables îlots coloniaux. Indifférents en apparence aux lourdes pertes qu'ils subissaient, les assaillants arabes balayèrent quelques places, faisant de nombreuses victimes.

En septembre, l'armée israélienne a déferlé sur le Nord-Est, nettoyant la région en dispersant les groupes d'activistes les plus importants. Mais cette nouvelle fragmentation ne réglait rien. Toute la région a été envahie par des guérillas incessantes, et Jérusalem a été en partie détruite par une campagne d'attentats d'une exceptionnelle intensité.

Israël, à l'intérieur, voyait sa société se disloquer, et à l'extérieur ne pouvait plus compter sur le soutien politique économique et militaire des USA.

Ce rôle, souvent qualifié d'odieux, de « gendarme du monde », les États-Unis, pendant quelques mois, ne l'ont pas joué. Ils le jouaient d'ailleurs de plus en plus mal depuis plusieurs années. L'ancien président, dès le début de son second mandat (fin 2020), avait sombré dans l'alcoolisme, ce qui n'empêchait pas le gouvernement de gouverner, mais rendait la politique des États-Unis encore plus sensible aux pressions et contre-pressions des lobbies. Or, les groupes religieux les plus réactionnaires, qui dans la précédente période tiraient de leur interprétation de la Bible le devoir de soutenir sans faiblesse la politique israélienne, avaient commencé à développer, sur des bases théologiques à peine différentes, un antisémitisme moyenâgeux. Élu fin 2016, après deux mandats d'un président noir, puis réélu en 2020, le nouveau président se proclamait le rempart de la véritable Amérique, blanche, blonde, protestante et catholique.

Mettant en avant les énormes problèmes d'ordre intérieur de la confédération, la Maison-Blanche et le Congrès tendaient à interrompre ou à réduire le soutien multiforme à l'État juif, se heurtant aux stratèges du Pentagone et de la CIA qui soulignaient encore l'intérêt politique stratégique du soutien à l'État d'Israël. Ces désaccords n'eurent qu'un effet, mais décisif : du temps perdu.

Au Moyen-Orient la guerre s'est faite de plus en plus dure, de plus en plus meurtrière, et Israël, étant bien mieux armé, s'est maintenu pour l'essentiel dans ses places et ses frontières, au prix de dizaines de milliers de morts du côté arabe. Mais l'agitation, la guérilla ne cessaient pas.

En novembre, la Syrie et l'Irak, rivaux séculaires, ont conclu une alliance offensive à laquelle se sont jointes la Jordanie et la Libye, et, à la faveur de

révolutions de palais, différents petits États de la péninsule arabique. À cette coalition, même l'Iran, pourtant engagé depuis quelques années dans un cours pro-occidental (comme d'ailleurs l'Égypte et la Libye), a apporté un soutien inattendu. Malgré le travail du Mossad qui avait prévenu le gouvernement de cette offensive, la coalition arabe put atteindre Israël avec des missiles chargés de neurotoxiques, armes que l'on pensait disparues de cette région. En quelques heures, ces armes terribles ont semé à Haïfa, Tel-Aviv et Jérusalem la plus effrayante des morts.

La panique s'empara des populations juives. Pris à la gorge, menacé par une invasion imminente, l'État hébreu riposta en déchaînant le feu nucléaire sur les capitales de l'ennemi. Cela eut lieu le 19 décembre 2023.

Le monde entier fut plongé dans la stupeur, même si peu de gens devinaient à quel point cet acte pouvait sceller le destin de la civilisation.

Une secte de musulmans radicaux a renversé les princes d'Arabie Saoudite. Les nouveaux dirigeants ont décrété la guerre sainte, ce qui, militairement, n'a pas eu de grand effet immédiat sur l'aviation israélienne. Mais surtout, ils ont décrété le boycott absolu, l'arrêt des livraisons de pétrole à tous les États occidentaux, coupables, à leurs yeux, d'avoir armé Israël. L'Égypte, qui était restée neutre, a également basculé dans le radicalisme fanatique, ainsi que le Maroc, je crois.

Revenant, un peu tard, sur le devant de la scène, les USA ont menacé, exigé le rétablissement des livraisons de pétrole brut.

Devant le refus des Arabes, ils ont dépêché le plus vaste corps expéditionnaire de l'histoire dans la péninsule, et rétabli des gouvernements disposés à coopérer avec l'Occident.

Cependant, là où de fragiles autorités tentaient, avec l'appui massif des Américains, de reprendre la production et l'exportation du pétrole, d'innombrables groupes d'activistes ont enflammé les puits, détruit les terminaux, coupé les oléoducs, attaqué et coulé les pétroliers en mer, entraînant des catastrophes écologiques majeures.

En fin de compte, le boycott et l'arrêt des livraisons de pétrole ont été réels, durables, et leurs effets, incalculables.

Je n'ai d'ailleurs jamais su ce qu'il en était advenu (a-t-on pu éteindre ces puits, ou bien est-ce qu'ils brûlent toujours ?), puisque, comme je l'écrirai plus loin, les sources d'information se sont taries elles aussi.

La question du pétrole est devenue l'un des principaux facteurs d'instabilité. Les pétroles américain, vénézuélien, africain, nordique parvenaient difficilement en Europe du fait de l'insécurité croissante des transports maritimes. Le pétrole russe et asiatique, aux mains des mafias, était également mal acheminé, les oléoducs étant la cible favorite des peuples insoumis.

Bref, en très peu de temps, la pénurie d'essence, qui au début ne résultait que de réactions psychologiques de prudence, est devenue objective, et profonde.

C'est cela qui a rendu impossibles les remises en ordre par la force, les grands coups d'État, les dictatures. On a entendu parler de tentatives, surtout à l'automne 2023, mais elles ont tourné court. L'armée, la dictature, ça marche à l'essence. Une armée à pied ne peut pas s'opposer à des meutes de voyous bien armés. Il faut des autos blindées, des tanks, des camions, des avions, des hélicoptères. De la logistique. Tout ceci consomme de l'essence. Les réserves d'essence ne dépassaient pas de quoi tenir plus de quelques mois, je crois, et elles n'étaient pas faciles à défendre. Les anciennes armées étaient à cheval… Plus de chevaux, plus d'essence, guère d'armée, pas d'État fort.

Ce simple fait, la constatation de cette impasse, divisait les équipes de militaires tentés par le coup d'État. Beaucoup préféraient tenter des aventures plus limitées, au coin de la rue.

19. Effets de pluie

Il pleut, il est tombé des trombes d'eau. Ce n'est pas un orage, mais les nuages sont noirs. Je suis monté dans ma petite grotte et j'ai mis toutes mes affaires à l'abri. Ma grotte est un peu surélevée, à trois mètres environ de hauteur, à flanc de petite falaise. Elle est assez profonde, coudée, trois mètres face à la sortie et quatre mètres en biais. La fumée s'en va par une faille supérieure, mais quand il pleut, c'est partiellement inondé. Heureusement, il y a des parties surélevées un peu partout, et la partie basse est en pente. L'eau traverse l'ensemble dans un genre de petite rigole et ne s'accumule pratiquement pas. Je mets mes affaires sur une partie en hauteur dans la zone cachée, à cause du coude. C'est là aussi que je dors. Quand il pleut, je ne peux pas faire de feu, puisque le meilleur endroit pour le foyer est à peu près sous le trou. Il fait froid, même en cette saison. Ce que j'appelle « mes affaires », c'est

d'abord ce journal, les cahiers vierges et les crayons, des peaux de marmottes dont je fais un usage intensif et varié. J'ai des habits « civilisés », du moins, un maillot, une veste doublée, un caleçon, un pantalon, de vieilles chaussures et même un reste de chaussettes. Au début, on trouvait facilement des habits, plus facilement que de la nourriture, parce que ça ne pourrit pas aussi vite. Et même encore l'année dernière, quand je me déplaçais avec un petit groupe dans des zones plus ou moins habitées (hantées serait un mot plus juste, car nous rencontrions et nous étions nous-mêmes des sortes de fantômes), nous trouvions des habits… quand nous trouvions des cadavres.

Je soigne ces hardes de mon mieux, car je ne crois pas que je pourrai les renouveler. Je garde les peaux de lièvres, de marmottes, et même de souris. Je garde toutes les peaux, je les nettoie et les fais sécher. Ça sent quand même très mauvais, mais je m'en fiche, je n'ai pas de voisins pour s'en plaindre. Je les rassemble pour me faire un genre de couverture entre la roche et moi, posée sur un matelas d'herbes sèches et de brindilles, et j'essaie de m'en couvrir également. Et puis j'en fourre un certain nombre dans ma veste et dans mon pantalon, cela contribue à me réchauffer quand je ne bouge pas, par exemple quand j'écris, comme maintenant. Bien sûr, lorsque je chasse, quand je me déplace dans la vallée, je me couvre du minimum. L'important, à ce moment-là, ce sont les pieds.

Mes affaires… Quoi encore ? Il me reste un couteau, un couteau suisse ! Mais les lames sont abîmées, je les ai trop usées et affûtées.

J'utilise, pour couper, des pierres, que je brise, comme faisaient mes lointains cousins les australopithèques. Ils avaient une vie meilleure que la mienne, moins solitaire. Et ils avaient un avenir.

J'ai aussi des restes de viande, cuite et crue. J'en laisse sécher, et un peu pourrir, une partie. Je fais toujours attention à ne jamais manger tout ce que j'attrape. Parfois, j'en fume un peu. Car la pire chose, c'est la précarité. Dans la civilisation finissante, la précarité était devenue une terrible réalité. Mais ici, c'est tout à l'heure, ce soir, demain qui n'est pas assuré. Je ne suis pas sûr de pouvoir boire quand j'aurai soif, et je ne suis pas sûr de pouvoir manger quand j'aurai faim. S'il pleuvait trois jours d'affilée, bien sûr que j'aurais faim, je devrais finir mes réserves et j'aurais la peur au ventre, en plus de la faim. Ou bien si des loups, des chiens montaient jusqu'ici et que je n'ose plus sortir. Heureusement ils ne montent pas. Ils le pourraient, mais ils ont mieux à faire en bas.

La nuit est tombée, j'ai dormi par intermittence, en grelottant. Au matin, il pleuvait moins, le soleil perçait parfois.

Des heures sont passées durant lesquelles je n'ai pas pu écrire, tellement j'avais froid. La pluie a cessé. Un vent sec souffle. Je me suis séché. Il n'est pas encore midi, c'est une chance. Je vais chercher des escargots et des limaces avant que le soleil ne soit haut, puis je ramasserai des épinards sauvages.

20. Paris, fin 2022

Une chanson disait : « Les loups sont entrés dans Paris. » À la fin de l'automne 2022, si les loups ne sont pas entrés dans Paris, il y avait en revanche beaucoup de chiens errants. Et aussi de chats, mais c'était moins frappant : les chats sont toujours plus ou moins errants. Des centaines de milliers de Parisiens chérissaient ce genre de bestioles domestiques. Mais il était devenu sérieusement problématique de les nourrir, et souvent, ils les avaient fichus dehors. Les plus sensés les avaient accommodés.

Comme par ailleurs le ramassage des ordures n'était plus assuré que de manière irrégulière, on a vu se multiplier les rats. Les chiens et les rats trouvaient à manger dans les ordures, les chats tuaient les rats. Au bout de quelque temps, les gens qui cherchaient de la viande chassaient les chiens, les chats et les rats, mais tout d'abord, ils avaient réglé leur compte à beaucoup de pigeons.

Au lance-pierres, au revolver, presque par jeu, au début, on avait massacré des pigeons. Les enfants, à l'aube, tendaient des embuscades dans les jardins parisiens, sacrifiant du vieux pain comme appât. Ils rivalisaient d'industrie pour la fabrication de lance-pierres. Ça se vendait. Certains essayaient des colles, des glus. On se communiquait des recettes de pièges, et des recettes culinaires aussi. Après quelques semaines, beaucoup de pigeons ont été mangés, d'autres sont partis, et quelques-uns sont restés, mais leur comportement s'était modifié, et les approcher était devenu plus difficile. J'aurais cru les pigeons plus bêtes. Non. Tout animal peut comprendre assez vite ce qui est utile à sa survie. Sauf l'homme, apparemment.

En peu de mois, Paris avait beaucoup changé. Le stockage des uns, les grèves des autres, le désordre dans les pays producteurs, tout ceci rendait le pétrole chaque semaine plus rare. Faute d'essence, la plupart des gens n'utilisaient plus

les voitures. Celles-ci, à l'abandon, étaient rapidement dépecées, cassées, brûlées par les rôdeurs.

Le bruit de fond saoulant de la grande ville s'était tu.

La circulation automobile, qui avait été un tel souci, était devenue très réduite : quelques bus et un certain nombre de vélos, mais la plupart des gens allaient à pied. On n'osait plus descendre dans le métro, dont les rames n'étaient de toute façon plus ouvertes au public. Les services municipaux les utilisaient pour certains transports de marchandises. Les particuliers qui déménageaient, ou avaient besoin de transporter des charges pour une raison ou pour une autre, utilisaient d'étranges attelages bricolés avec des carcasses de voitures allégées, qu'ils tiraient eux-mêmes, quelquefois avec l'aide de chiens !

Des gens ingénieux avaient organisé un service de barges sur la Seine, depuis Boulogne jusqu'au quai de la Râpée et au-delà.

Beaucoup de personnes vivaient dans la rue, le jour, parce qu'elles n'avaient rien à faire, en particulier les enfants. La situation dans les écoles était tout à fait comparable à celle des laboratoires de mon lieu de travail : absentéisme galopant. J'ai su que certains professeurs étaient restés fidèles au poste, et de même, certains élèves. Un quart, peut-être.

Je me demande comment se passaient les classes. Dans un climat bien étrange, certainement : des élèves motivés avec des enseignants motivés ! Quel rêve ! Une véritable école, enfin. Mais trop tard.

Faisaient-ils des mathématiques ? De l'histoire ? De la philosophie ? Trop tard pour le *carpe diem*, trop tard pour la mémoire, et même pour le remords.

Les autres enfants jouaient dans les rues.

La violence montante les épargnait partiellement : on ne peut pas voler grand-chose à des enfants. Mais ils jouaient à imiter les adultes, c'est-à-dire à des jeux agressifs et violents. Certains étaient blessés, voire tués.

La nuit, par contre, sans qu'il ait fallu proclamer de couvre-feu, les rues étaient totalement vides. Les sans-logis avaient disparu, car d'innombrables bureaux, désertés, avaient été forcés et occupés.

J'appartenais à un petit groupe, nous étions réunis par affinité et voisinage dans le nord-est de Paris.

Pierre Le Barbier, chercheur comme moi, son épouse Caroline, médecin, mon amie Laurence Dubois, responsable de formation pour la Ville de Paris, et moi. Nous avions d'autres amis dans le sud de Paris, du côté d'Orsay, de Bures et de Gif-sur-Yvette, des scientifiques, mais la difficulté de se déplacer (et le

danger) a cassé ces liens, d'autant plus qu'ils avaient des enfants, la plupart du temps. Par contre j'avais de bonnes relations avec l'un de mes voisins, dessinateur industriel, et sa compagne, maquettiste. Le type s'appelait Clément et la fille Sarah. Leur nom de famille m'échappe. Ça n'a aucune importance. Ils venaient souvent chez nous, eux aussi. Petit à petit, nous sommes devenus un groupe. Je pense que la taille des groupes dépend de l'angoisse des gens. Nous aurions mal accepté d'être plus nombreux, car la confiance s'accordait difficilement. On peut être intensément attentif à l'attitude de cinq ou six personnes, et cela rassure. Au-delà, comme je l'ai constaté plus tard, il faut que le groupe soit structuré, c'est autre chose.

Au début, notre lien avec la société passait par Laurence. Le service de la mairie avec lequel elle était en relation a continué à fonctionner quelque temps après le CNRS et d'autres institutions. Des gens s'efforçaient là-bas de maintenir une organisation dans la ville : ravitaillement, subsistances, sécurité, moyens d'échange, ramassage et traitement des ordures. Nous avons d'abord participé à tout cela.

Mais inéluctablement, presque d'heure en heure, tout se désorganisait.

Par exemple, même si on ramassait les ordures, on ne pouvait pas les transporter jusqu'au centre de traitement, faute d'essence. On les brûlait sur des places et dans des jardins, sans trop se soucier des fumées, puantes, ni des résidus de combustion.

Les biens se raréfiaient. De la nourriture, des vêtements parvenaient jusqu'aux portes de Paris, mais en quantité insuffisante, et bon nombre de gens n'avaient plus de moyens de paiement. Résultat, tout s'évanouissait avant d'atteindre les quartiers les mieux nantis. Ceux qui voulaient vendre étaient volés, et les marchandises étaient le plus souvent distribuées par le système du troc. Tout marché était, si l'on veut, noir. Plus rien d'officiel. Il se constituait ici et là des milices de jeunes pour assurer ces transports de biens dans un cadre régulier, mais quoi ? L'autorité était presque inexistante. À Paris, toute mesure d'ordre s'évaporait en quelques semaines.

Paris était trop grand, trop lourd pour se réguler sans un réseau de communication en bon état. Trop grand, trop lourd pour vivre sans l'apport de toute la France.

Finalement, nous avons jugé qu'il devenait trop difficile de survivre à Paris, du fait de la saleté, de l'insécurité, du ravitaillement. Nous pressentions,

sachant ce qui s'était passé en Orient, que tout allait devenir encore plus difficile.

Beaucoup partaient, vers le sud ou vers l'ouest. Nous avons formé le projet de partir vers le nord, vers Beauvais, où ma mère avait une maison. Ce qu'elle me décrivait par téléphone semblait moins dur. En outre, elle souhaitait ma présence. Mon père, dont elle était séparée, vivait sa retraite à l'ouest du Canada, dans la forêt au nord de Vancouver et nous étions sans aucune nouvelle de lui.

Comment partir ? Il fallait faire une croix sur les voitures. Nous avions quatre vélos pour six. On a froidement décidé d'en voler deux à la Ville de Paris. Dans certains locaux que connaissait Laurence, il y en avait en grand nombre, et ils n'étaient même pas gardés. Cela a été une chance pour nous d'y penser, au moment où les gens n'avaient pas encore renoncé à se procurer de l'essence. Si nous avions attendu trois semaines, tous les vélos auraient disparu.

Nous avons fait notre barda, ficelé nos sacoches, et sommes partis de bon matin. C'était l'été, nous sommes partis à la mi-juillet 2023 si ma mémoire ne me trompe pas. Il faisait très chaud, jour et nuit. À ce moment, nous n'avions pas vraiment conscience de laisser derrière nous, pour toujours, ce qui avait fait notre vie. Nous pensions revenir après un court délai. Ce théâtre de folies finirait de lui-même. Sans regrets, nous avons laissé sur place nos livres, nos disques, des photos, des souvenirs, des lettres. Juste pour un temps. Le pensions-nous vraiment ? Nous n'étions pas joyeux. Physiquement, ce n'était pas rien pour nous que de faire une centaine de kilomètres à vélo, même en terrain presque plat. Nous avons traversé des banlieues sinistres, en évitant les voies les plus fréquentées. Notre direction approximative était nord-nord-ouest. Nous sommes passés par Montmagny et des petites routes. Nous croisions des gens à pied, avec qui nous échangions quelques mots. Pour eux comme pour nous, les temps de la première surprise et du premier scandale étaient passés. Ils demandaient où nous allions, d'où nous venions, si nous avions entendu dire quelque chose d'intéressant. On se donnait peu d'informations car tout le monde était très méfiant. Par exemple, s'ils avaient su que nous allions assez loin, ils auraient compris que nous portions avec nous tout ce que nous possédions d'utile et de valorisable. Ils auraient pu nous attaquer. Tout le monde avait un air vaguement sournois. Contrairement aux Parisiens, ils avaient encore leurs chiens, et c'était un élément de sécurité. D'ailleurs, sensibles à l'air du temps, tous les chiens regardaient le passant en relevant les

babines et en grondant. Finis, les gentils compagnons prêts à jouer… Autrement, nous n'aurions pas été hostiles à l'idée d'en voler un, mais ce n'était pas facile et l'occasion ne s'est pas présentée. On disait qu'on allait visiter des amis juste là, à Saint-Leu… à Gisors…

21. Poisons

La pluie était certainement polluante, car finalement j'ai vu des animaux morts dans la vallée. Un petit passereau et une musaraigne. Ce n'est pas beaucoup, mais assez pour me glacer le sang. Mon territoire, mon chez-moi, est souillé, empoisonné. Crever avec le mal au ventre !

Le ruisseau qui sort de terre dans un coin de ma vallée court plus bas et à moins d'une heure de marche s'étend un petit lac, dans lequel il m'est arrivé de trouver des grenouilles. J'y suis allé, sachant que ces animaux sont très sensibles à la pollution chimique en particulier. Et en effet, j'ai vu quelques grenouilles mortes. L'une flottait sur le lac et une autre pourrissait déjà dans l'herbe. Je suis resté là à réfléchir et j'ai goûté l'eau pour essayer d'identifier le polluant. L'eau est peut-être un peu acide, je ne sais pas, il n'y a pas d'odeur, pas de goût particulier. Serait-ce de la radioactivité ? La pollution peut être à la fois chimique et radioactive, puisque les composés qui résultent d'une pollution radioactive sont extrêmement toxiques. Les nuages étaient noirs, ou de couleur sombre. Les différentes saletés trimbalées dans l'atmosphère donnent parfois une teinte roussâtre ou jaunâtre aux nuages, et même à l'air, comme un genre de brouillard. Mais on ne peut rien en déduire, enfin, moi, j'en suis bien incapable. Ce n'est pas nouveau, la pollution de l'atmosphère est un fait au moins depuis le vingtième siècle.

Je ne sais pas quoi penser. D'un autre côté, il reste des grenouilles en bonne forme, et les insectes semblent tout à fait vivaces, mais cela ne veut rien dire. Pour finir, c'est une mauvaise nouvelle, et je ne sais rien de précis. Le polluant a été répandu partout, il est invisible. L'eau, au niveau de la source, n'est pas polluée par la pluie, mais elle l'est peut-être par ailleurs. Il est vrai que je n'ai jamais eu de problème avec cette eau, je pense qu'elle est saine. Pour ma cueillette de baies, de champignons et de racines, je vais attendre que le soleil les sèche. De cette façon, s'il y a une pellicule chimique, elle peut se

transformer en fine poussière et être emportée par le vent. Je rincerai ma cueillette à la source.

Demain, je descendrai plus bas. Dans un autre lac, on peut trouver des poissons, je verrai dans quel état ils sont.

Tout se tient, ici. Les oiseaux mangent des insectes, les marmottes mangent des plantes, ils accumulent les polluants et moi, encore davantage. Je sais que je suis à mille, mille cinq cents kilomètres au maximum des régions qui ont été désertifiées par des explosions nucléaires. C'est cela, l'Est. Le Nord, le Sud, l'Ouest, c'est autre chose, ou bien la même chose. C'est plus sale que le Déluge.

J'ai été malade plus d'une fois, mais pas gravement jusqu'ici.

Pour aujourd'hui, je vais jeûner, le temps de voir venir.

22. Beauvais

Quitter Paris a été facile, mais entrer dans Beauvais, non. Il nous a fallu discuter longtemps avec une milice qui gardait l'entrée. J'ai donné l'adresse de ma famille maternelle. Ils sont allés chercher ma mère, qui est venue avec un ami, tandis que d'autres voisins gardaient sa maison. Le filtrage était sévère, et quelques mois plus tard, la ville serait hermétiquement close, à la seule exception du flux contrôlé des subsistances.

La vie à Beauvais était organisée, réglée, tendue. Au lieu du bordel parisien, la caserne. Disons plutôt, la place forte. Beauvais en 2023 pouvait, sous de nombreux aspects, faire penser à une place forte du septième siècle.

Il fallait d'une part avoir des relations avec l'arrière-pays, pour faire venir de la nourriture et d'autres biens, d'autre part faire régner l'ordre à l'intérieur.

Nous vivions chez ma mère, à quatre par pièce. C'était pénible, mais relativement satisfaisant quand même : on se sentait plus en sécurité. Ma mère, qui plus jeune avait été assez difficile à vivre (toujours prête à commenter, conseiller, critiquer), était devenue silencieuse, et malgré tout positive, aidant les uns et les autres de son mieux. Elle était de ces gens qui sont d'autant plus humains et raisonnables que la situation est plus dure et plus absurde.

Pour une simple question de taille de la population, toute une série de problèmes qui ne pouvaient pas trouver de solution à Paris en avaient une à Beauvais. L'ordre, l'approvisionnement, la propreté, etc.

Un certain nombre de fermes fournissaient la ville, en échange d'une protection contre les pillards, chaque jour plus audacieux. Ce système fonctionnait difficilement, les paysans voulaient tenir la dragée haute aux villageois, et les faisaient payer, en biens divers, argent, or, meubles, fournitures, bijoux… Les miliciens de la ville n'étaient pas tendres non plus. Les paysans disaient parfois qu'ils n'avaient le choix qu'entre deux sortes de pillage, ce n'était pas vrai. En réalité, la ville de Beauvais traitait fort bien les paysans des environs, mais leurs relations, quoique équilibrées, étaient toujours au bord de la violence. Elle avait également des relations avec le Nord et l'Ouest, d'où provenait un peu de poisson.

Là encore, la protection des convois était la chose essentielle.

23. Les bandes

Avant le Krach, on appelait cela la « question de l'insécurité ».

Maintenant, nous suivions à la radio les nouvelles d'une guerre larvée d'un type spécial. Ce n'était pas, comme au quatrième siècle, les barbares contre l'empire ou, comme à l'aube du néolithique, pillards contre agriculteurs. Cette fois, il n'y avait pas un intérieur et un extérieur, un résident et un étranger. Tous les pays étaient logés à la même enseigne. Chaque population se décomposait. La civilisation universelle se scindait et cela débouchait sur des guérillas… civiles.

Le phénomène était amorcé depuis longtemps. On appelait aussi cela la « fracture sociale », la « société à deux vitesses ».

Partout en Europe, au début du vingt et unième siècle, entre vingt et soixante pour cent de la population vivait, avant le déclenchement de la crise du 17 février, sinon dans le dénuement pur et simple, du moins dans une grande précarité. Quand on se déplaçait en ville, surtout dans les grandes villes et en particulier dans les métros, on rencontrait de loin en loin (leur distance mutuelle diminuant avec le temps) des miséreux, souvent des femmes avec des enfants dans les bras, des nourrissons ou même de jeunes enfants de quatre à dix ans, endormis, drogués peut-être. On s'y habituait.

Au cœur de l'hiver ou au début du printemps, certains mouraient. On les trouvait au matin, après une nuit trop froide, le visage plus calme, plus sombre,

plus creux, finalement plus dignes, immobiles, froids. Des services municipaux venaient les prendre.

Une bonne partie du talent des différents gouvernements avait consisté, durant des années, à faire passer ces gens de l'espoir à la résignation et à la déchéance… sans révolte. Ils se battaient pour surnager, pour subvenir aux besoins de leur famille, couraient après les petits boulots et les aumônes sociales, et puis un jour, leur famille se brisait, ils abandonnaient la lutte et finissaient dans la rue, clochardisés et alcoolisés.

Mais ce passage était socialement dangereux et ce n'était pas une mince affaire pour le corps social que de se débarrasser des gens en trop sans remous, sans cris, sans casse.

La crise de février 2022 a, de fait, déchiré une frontière invisible. Tout à coup renforcés d'un énorme flot de « nouveaux marginaux », les exclus n'ont plus trouvé en face d'eux de quoi les contenir moralement. Car ce n'est pas d'abord la police qui tient les gens, c'est la morale. Si des millions de gens sans espoir ne pensaient pas qu'il est mal de s'en prendre au bien d'autrui, et à son corps, rien ne tiendrait.

C'est ce qui s'est passé. Rien n'a plus tenu.

Le surplus d'exclusion d'un côté, le vacillement des discours positifs de l'autre, tout cela, comme par miracle, sans raison apparente, a fait ce que des siècles de misère et de violences, d'injustices flagrantes, d'abus odieux de toutes sortes, de corruptions variées n'avaient pas réussi : le peuple des miséreux a perdu le respect.

Il s'est produit une sorte de fusion des générations et des milieux sociaux. Les jeunes, qui de tout temps pouvaient verser dans la révolte sans trop d'hésitation, étaient alors facilement circonvenus par la police. Les « vieux », c'est-à-dire les plus de quarante ans, déjà affaiblis par la misère et par l'alcool, ne présentaient pas grand danger pour l'ordre établi.

Or, quelques semaines après l'effondrement de la Bourse, on trouvait dans la rue également des adultes, hommes et femmes, en pleine possession de leurs moyens, venus, comme auraient dit de graves sociologues, des « couches moyennes et moyennes supérieures »… Ce fut un changement décisif. Parmi eux, d'anciens dirigeants politiques, grands ou petits et de toutes opinions. Tous ces gens instruits, pleins de rage et de cynisme, en pleine santé, ayant beaucoup perdu, soudèrent autour d'eux jeunes et vieux.

Cela s'est fait partout avec des aspects « couleur locale ». En Allemagne, en Espagne, en Hongrie, les bandes de voyous reprenaient des bannières nazies, sans savoir, dans la plupart des cas, en quoi consistait cette référence, sinon que c'était ce qui pouvait effrayer le plus les braves gens qu'ils voulaient en effet chasser sur leur passage. En Italie, les mafias donnèrent à certaines bandes (du moins momentanément) leurs cadres d'organisations malfaisantes. En Grande-Bretagne, les jeunes usaient peut-être plus qu'ailleurs de bière et de produits variés qu'ils tiraient de la mise à sac des pharmacies. En France, il y eut des références à la Révolution, celle de 1789, celle de 1968, celle de toujours. Il ne s'agissait cependant là ni d'interpréter le monde ni de le transformer, selon le mot de Karl Marx, mais simplement de le piller, de le casser. En Pologne, en Belgique, ailleurs, ces traits, ou d'autres, se superposaient à la note fondamentale : un mélange de désespoir et de rage. Sur d'autres continents la religion a joué un plus grand rôle.

Il s'est donc passé deux choses, deux événements contre lesquels la civilisation n'a pas pu se défendre avec succès.

Le premier : une crise de confiance dans le monde étrange de la Bourse et des capitaux « flottants », qui est devenue une crise monétaire, puis une crise économique, une crise des subsistances, qui a entraîné une pénurie des énergies.

Le second : la multiplication des bandes, des voyous, comme s'ils sortaient de terre, des fossés, des caves, des ruelles, des dépôts d'ordures, par génération spontanée. Un esprit plus mystique que moi les aurait vus « surgir de l'enfer », par légions entières.

Chacun de ces événements aurait pu être banal : des crises économiques il y en avait tout le temps, et des bandes de voyous aussi. Il est même arrivé qu'un pays tout entier soit la proie de la pire famine, ou livré aux bandes. Mais il s'agissait de phénomènes limités dans le temps et dans l'espace. Des phénomènes sous contrôle, d'un point de vue plus global, sans doute utiles au « bon » fonctionnement du système. Tout à coup, la société a perdu le contrôle. Ces événements se sont étendus, dans l'espace et dans le temps. Le cours du monde est devenu irrationnel, aberrant, stupéfiant, sans commune mesure avec l'expérience du passé. Ce fut ce que des physiciens appellent une transition au chaos.

24. La guerre de l'électricité

La police et bientôt l'armée menaient contre les bandes ce qui devenait chaque jour davantage une guerre sans merci. Très vite, les autorités ont pratiquement renoncé aux emprisonnements : il était trop difficile de gérer les prisons surpeuplées, qui devenaient des creusets de violence incontrôlable où massacres de détenus, assassinats de gardiens devenaient des événements banals.

Aussi, les forces de répression, quand elles avaient le dessus, choisissaient d'exécuter les voyous sur place.

Eux, de même, cherchaient avant tout à terroriser et tuer. Dans cet affrontement, les bandes avaient pour elles le nombre et la dispersion : c'était l'équivalent d'une guérilla, mais d'une guérilla sans projet. L'atout des forces de l'ordre, c'était la coordination et le renseignement, qui leur permettaient de se communiquer entre elles les signalements des bandes, leurs positions, leurs déplacements, et aussi de s'assurer la collaboration des populations, et des gardes ou milices des villes et des quartiers.

D'une manière générale, les voyous attaquaient les gens en déplacement. Ils arrêtaient les voitures avec des barrages, dans la plupart des cas, de simples ferrailles pour crever les pneus.

Ils arrêtaient également les trains, mais ici et là, ils pouvaient avoir de mauvaises surprises. Il est arrivé que la police anticipe, prenne la place des voyageurs et inflige aux assaillants une sanglante défaite. Rien de nouveau dans le domaine de la stratégie depuis le temps des westerns ! Voyant le succès de tels pièges, par vengeance, les bandes s'en sont prises à la circulation des trains en tant que telle : elles détruisaient les voies. En apparence, c'était stupide, puisque la circulation des voyageurs leur était une aubaine. Mais les prédateurs ne calculent pas. En temps « normal », les voyous reconnus, hommes d'affaires, politiciens, respectables mafieux, hôtes des paradis fiscaux, à l'intérieur même de la loi, profitaient de la société sans la détruire. Mais ce n'était pas le résultat d'un calcul. On peut voir ça comme l'occupation d'une niche écologique. Il s'y crée un genre d'équilibre entre prédateurs, parasites, proies. En temps normal, la société sait se défendre, il y a des limites à la prédation.

Après la catastrophe de 2022, les voyous ont rompu les amarres. Dorénavant, ils n'exploitent pas, ils dévorent. Lorsque leurs tentatives de couper les routes, les voies ferrées, les voies fluviales se sont multipliées, la

violence des affrontements avec, disons, les « forces de l'ordre », est montée de plusieurs crans et l'on a vu des hélicoptères de combat patrouiller le long de certains axes, jour et nuit.

Alors les bandes ont commencé à faire sauter des dépôts d'essence et à détruire des centrales électriques.

Pourquoi ? Dans quel but ? Que cherchaient-elles ? Rien.

J'ai envie d'écrire : c'était spontané. C'est la vérité. On cherche des responsables, un « chef d'orchestre », un complot. L'inévitable paranoïa. Il n'y avait pas de chef d'orchestre.

Les bandes n'ont pas de plan, ni individuellement ni toutes ensemble. Elles cherchent la rapine, et, il est vrai, un certain pouvoir, c'est-à-dire qu'elles aussi, elles tendent à construire un ordre. Mais le chaos qui emporte tout et empêche toute construction, sauvegarde ou reconstruction leur impose aussi sa loi, de même qu'à toutes les autres collectivités humaines. Et sa loi est désordre, destruction, dispersion. C'est pourquoi les bandes n'ont jamais établi de pouvoir que fugace. Elles communiquent peu et mal. Elles n'ont jamais eu de plan, là n'est pas la question. Comme tout ce qui s'est produit d'important, la modification du comportement des bandes, quand elles se sont mises à attaquer les pylônes et les centrales électriques, ainsi que les dépôts d'essence, obéissait à une logique élémentaire des faits, et comme telle, pouvait (devait) surgir dans un certain degré de chaos. C'était spontané. J'ai compris cela : la volonté des hommes, qui semble par moments dans l'histoire si impressionnante, passe à l'occasion comme le vent. Seul compte vraiment ce qui surgit de soi-même.

Tout s'est passé comme si les bandes avaient mis au premier rang de leurs priorités l'affaiblissement des moyens de défense de l'organisme social. Elles ont spontanément identifié dans tout ce qui concernait la communication le cœur de ces défenses.

Au fond, ce n'était là que la continuation, sur une plus grande échelle, d'une attitude ancienne. Dans les banlieues, les petits voyous, marginalisés hors des collèges, brisaient en priorité… les cabines téléphoniques. Plus tard, ils volaient les téléphones portables. De même qu'ils volaient ou cassaient les voitures. Inversement, les riches ont toujours privilégié les moyens de communication (téléphone portable, Internet) et les moyens de transport rapides : avions privés, voitures rapides…

Riches et pauvres se sont toujours trouvés aux extrêmes opposés relativement à la servitude humaine devant le temps et devant l'espace. Les pauvres sont cloués ici, et maintenant, pour toujours. Les riches sont à la fois ici et ailleurs, tout de suite, et tout à l'heure, en mouvement.

Après le Krach, les voyous n'ont pas suivi le conseil révolutionnaire « brisez vos chaînes ». Ils ont brisé le réseau qui mettait les riches au-dessus de l'espace et du temps.

Ce fut le troisième événement, encore plus étrange que les deux autres.

25. L'orage

Il a encore plu cette nuit, un orage violent cette fois. Je crois que je n'ai jamais vu un tel déchaînement. La foudre est tombée un peu partout, dans ma vallée, et plus bas. Elle est tombée à quelques mètres de ma grotte, j'ai cru être aveuglé. Ensuite, je me suis terré au fond, après le coude. La grotte tremblait, j'entendais des pierres rouler. Durant presque une demi-heure, c'est comme s'il avait fait jour, avec seulement un noir absolu par instants. Un arbre a commencé à flamber, mais la pluie a très vite noyé le feu.

Avant l'orage, le silence était tout à fait particulier. Comme si tous les bruits avaient été aspirés par le ciel. J'avais du mal à respirer, et de petites nausées à cause de la basse pression.

J'ai eu le temps d'abriter mes affaires, je n'ai pas été inondé car j'avais mis des pierres plates et de la terre là où la fumée sort et la pluie entre. Je m'en suis voulu de n'avoir pas fait cela plus tôt. Inconsciemment, par paresse. Il faut presque une heure pour monter sur le plateau qui domine la grotte, repérer les fissures et les colmater.

Puis, au matin, quand j'ai voulu faire du feu, à nouveau j'ai dû monter pour dégager les fissures. C'est loin d'être pratique, mais c'est une bonne solution. Comme la pluie vient vite, en temps normal, je laisserai les fissures bouchées, et quand il fera beau, je les dégagerai pour faire du feu, cuire des racines et fumer de la viande. Au début, je ne faisais du feu que la nuit, de peur que l'on puisse deviner de loin une présence humaine. J'ai abandonné ce principe, car il me semble qu'il n'y a personne dans mon voisinage, et puis c'est trop contraignant. Je m'en fiche. Si des gens viennent par ici, ils trouveront facilement des traces de ma présence, fumée ou non.

Le temps est nuageux maintenant, je ne pense pas que l'on puisse distinguer une fumée de loin.

Pour la viande, il est vrai que se pose le problème de l'odeur, même de nuit. L'odeur de la viande grillée se repère de loin. Mais je ne peux pas manger régulièrement cru. J'ai aussi besoin de feu pour les racines et diverses salades ou infusions. Selon les cas, je fais longtemps chauffer ces aliments dans une sorte de boudin noué avec des herbes humides, des herbes bien choisies. Ou encore, je fais bouillir de l'eau et des plantes dans une pierre un peu creuse. Mais c'est long et la pierre a peu de contenance.

J'ai encore dans mes affaires un morceau de métal qui, jadis, a été le fond d'une casserole… Ce n'est guère utilisable aujourd'hui.

Ce qui manque à un homme seul, c'est du temps. Et, plus encore, du courage, de la patience. Pourquoi me mettrais-je à reconstruire ici des commodités ? Je ne suis pas Robinson. Lui, il espérait des hommes, moi je les crains. Lui, il était fixé par force, moi je suis obligé d'errer. Écrire mon histoire (si absurde que ce soit) a plus de sens pour moi que fabriquer ceci ou cela. Tout ce qui me reste d'énergie une fois trouvée ma pitance, je le consacre à mon histoire.

L'orage m'a éprouvé nerveusement. J'ai eu terriblement peur. Le bruit de la foudre, l'éblouissement des éclairs m'ont secoué tout entier. Par moments le fracas me rendait sourd. J'étais à la fois éperdu, saisi de peur, disposé à mourir tout de suite, pour que ça cesse, et viscéralement désireux d'échapper à la foudre. J'ai tremblé des pieds à la tête, longtemps. Il m'a fallu plusieurs heures pour retrouver un semblant de contrôle de moi-même.

Ensuite, je suis descendu d'environ trois cents mètres (deux heures aller et retour) jusqu'au lac qui est plus bas. Je n'y ai pas vu de poissons morts. S'il y en a eu, il est possible que des busards les aient pris. Mais je ne le crois pas. Par contre j'ai vu des poissons vivants et j'en ai attrapé un avec un bâton pointu. Ce n'est pas difficile. Je l'ai mangé cru, sur place et en remontant. Je me suis senti mieux. C'était bon, même si les arêtes blessent les gencives.

26. Coupures

C'est donc à Beauvais que nous avons appris, d'abord par la radio, puis par des témoignages, que certains groupes attaquaient les pylônes haute tension, les

dépôts d'essence, les centrales électriques, et même les centrales nucléaires. Au début, ce n'était que des exactions parmi d'autres, comme des bris de vitrines. Du vandalisme absurde. Ils voulaient nous atomiser. On s'interrogeait. Pouvaient-ils réussir ?

En théorie des graphes, une branche des mathématiques, il existe une notion de connexité des graphes, c'est-à-dire de possibilité de passer d'un sommet à un autre. Si l'on supprime une arête, quand le graphe est riche en arêtes, on peut quand même, en trouvant une autre voie, aller de tout point à tout autre point, mais à force de supprimer des arêtes, on finit par tuer la connexité.

Ce qui faisait la force du réseau Internet, c'était son très grand nombre d'arêtes. La panne d'un serveur n'empêchait pas les messages de circuler. Mais le réseau électrique n'était pas un graphe aussi riche. Certains sommets sont particulièrement importants (les centrales) et leur destruction équivaut à la coupure de très nombreuses arêtes.

Les bandes ont réussi à isoler des régions entières, semant la panique dans les populations. Même les centrales hydrauliques, les barrages étaient attaqués à la dynamite et détruits.

Plusieurs centrales nucléaires ont été fermées d'urgence, étant donné l'impossibilité d'assurer leur protection. Des installations ont été murées.

Les bandes ne tenaient nullement à prendre le risque de s'en approcher, dès lors que la production électrique était interrompue.

Je viens de résumer quelque chose qui a mis des mois à se produire. Pendant ce temps, nous étions à Beauvais.

La télévision ne fonctionnait plus aussi régulièrement.

Ces nouvelles nous parvenaient par la radio, et graduellement, nous comprenions, impuissants, de quel crépuscule il s'agissait.

27. Dynamique des populations

Je me demande souvent si je suis seul. Je suis seul dans cette petite vallée, c'est certain, mais au-delà ? À quelle distance d'ici se trouve mon plus proche voisin humain ? J'ai passé un certain nombre de cols en venant, qui me font penser qu'il y a, au sud et à l'est, de régions plus basses. Donc sans doute, je suis à l'extrémité de l'arc alpin, avec les plaines roumaine au sud et hongroise à l'est. La tranquillité dont je jouis est due au fait qu'il est relativement difficile

de se déplacer en montagne et que la température nocturne y est basse. Les survivants sont plus nombreux dans les régions plus chaudes et plus faciles d'accès, et les bandes y sont plus actives. Le processus général et universel s'y poursuit : des gens s'associent pour se défendre et tenter de reconstruire, d'autres s'associent pour agresser les premiers, et tenter de détruire.

Je ne pense pas que la question soit de prédire qui l'emportera : le second courant l'a déjà emporté. La civilisation, pour l'essentiel, est détruite. La rivalité entre, disons, agriculteurs villageois, d'un côté, pillards, de l'autre, ne peut pas s'épuiser complètement. C'est un problème classique de dynamique des populations proies-prédateurs, comme ceux que j'avais étudiés à l'université puis au CNRS. Lorsque les prédateurs sont trop puissants, la population des proies diminue vite, et la population des prédateurs, par contrecoup, en fait les frais. Quand elle-même a chuté, la population des proies recommence à croître, et ainsi de suite. À ceci près qu'il s'agit de la même espèce, et qu'une génération d'humains-proies peut parfaitement donner le jour à des groupes d'humains-prédateurs… Un changement de génération n'est même pas nécessaire. Si, localement, il n'y a plus de proies, des prédateurs peuvent s'établir, planter, construire… devenir des proies. Dépouillées, des proies peuvent s'armer et prendre la route… Et naturellement, des bandes rivales de prédateurs se font la guerre… Ce qui compliquerait considérablement les calculs s'il fallait chiffrer les chances de l'humanité !

En réalité, les choses ne se passent certainement pas ainsi. Tout d'abord, l'effondrement de la civilisation a été si brutal, les conséquences si dramatiques, l'environnement a été rapidement si dégradé, que la plupart des enfants sont morts et que la plupart des couples ont renoncé à procréer, les groupes se débarrassant systématiquement des nouveau-nés, dont la protection n'est pas réalisable.

Donc, dans l'immédiat, la dynamique des populations est dominée par ce phénomène de chute commune.

Les bons et les méchants tombent ensemble, agrippés les uns aux autres, dans un abîme dont on ne devine pas le fond. Plus tard, sans doute, il y aura un plancher, un fond, un palier. Mais à mon avis, ce palier sera encore en pente descendante, à cause de la pollution.

Dans le chaos des années 2023 et des suivantes, après les événements du Moyen-Orient, nous avons su que des armes atomiques avaient encore été utilisées, en particulier en Asie. À quelle échelle, nous ne le savions pas. En

quels lieux, non plus. On disait : vers la Chine, vers le nord de l'Inde, vers l'Ukraine, et aussi vers le Nord. L'environnement est certainement empoisonné. Assez pour, à terme, mettre un point final à la vie sur cette planète ? C'est difficile à croire. La vie a la vie dure, et même les mammifères, et même cette pauvre espèce dite humaine, peuvent encore… durer.

Avec tout ça, je ne sais pas où sont mes plus proches semblables. Je regarde le nord, l'est, le sud, l'ouest, bien incapable de deviner. C'est davantage qu'un souci philosophique. Un temps caractéristique borne la période durant laquelle je ne croiserai personne.

Autrement dit : un jour ou l'autre, une silhouette humaine se profilera à mon horizon. Sauf si je meurs avant, ce qui n'est pas difficile : une crise de colique, une maladie inconnue, une jambe cassée… Dans le cas où, encore vivant, j'apercevrais un « autre », qu'adviendrait-il ?

Est-ce qu'on se parlerait ? Est-ce qu'on se détruirait ? Est-ce que je souhaite cette rencontre ? Je ne crois pas.

28. La ville et la campagne

Comme nous étions jeunes, instruits et actifs, notre intégration dans la ville s'est faite sans difficulté. Tout était dirigé par l'équipe municipale autour d'un homme énergique dont je ne me souviens que du prénom, utilisé par tous : Jean.

Laurence avait été associée aux services de logistique, ceux qui tentaient de savoir quels étaient les biens présents dans la ville, les biens nécessaires, les biens accessibles, comment se les procurer, où les stocker, etc.

Pierre collaborait avec la police, dans une sorte de service de renseignement et sécurité. La sécurité tenait évidemment un grand rôle, sous toutes sortes d'aspects. La sécurité de la ville, de ses portes. Nous étions un peu dans la situation d'une citadelle moyenâgeuse, mais sans les remparts ! D'où la nécessité d'avoir une conception plus dynamique de la défense physique de la ville, en organisant un système de vigilance avancée, disposé à peu près comme un cercle de vingt kilomètres de rayon, dont la ville occupait le centre.

Ces postes avaient pour tâche de prévenir les défenseurs de la cité en cas de menace. Pour ce faire, ils disposaient de moyens, en particulier des relais sonores, pour lesquels des genres de cornes de brume électriques (activées par

des dynamos) avaient été réalisées. J'ai vu, au cours de ces années, toutes sortes de solutions à ce problème de la communication à distance, en l'absence d'un véritable réseau électrique : émetteurs radio alimentés par des dynamos ou par des piles, signaux optiques, les plus rapides par temps clair, signaux sonores, et des moyens plus rustiques : pigeons (il restait des colombophiles !), chiens, relais à cheval…

La sécurité contrôlait très sévèrement toutes les entrées et sorties. Dès le mois de janvier 2024, la ville a été à peu près complètement fermée. Elle surveillait aussi les citoyens à l'intérieur. Les accapareurs, les querelleurs étaient facilement arrêtés, et en cas de trop grand scandale (*a fortiori* en cas de récidive), pendus. Caroline et Sarah participaient à l'organisation de l'une des cantines collectives. Clément s'occupait, dans un département spécial de la municipalité, des questions d'urbanisme. La ville devait être, compte tenu des conditions nouvelles, assez largement modifiée. Il fallait détruire certains bâtiments et en construire d'autres, pour le stockage. Utiliser autrement certaines rues rendues partiellement inutiles par la raréfaction des transports mécanisés.

Un peu plus tard dans l'hiver, quand les problèmes de sécurité sont devenus plus aigus, Clément m'a rejoint dans la milice extérieure. Je ne l'ai pas précisé, mais je suis d'une taille convenable, un mètre soixante-dix-neuf, et assez fort, quatre-vingt-dix kilos. J'ai une bonne vue et j'ai longtemps pratiqué des sports de combat, en plus des sports de montagne, ce qui m'a tout de suite fait intégrer dans les groupes qui se déplaçaient d'une ferme à l'autre, pour accompagner des convois de ravitaillement, parfois à d'assez grandes distances. Certains d'entre nous renforçaient par roulement la protection des fermes. Nous nous déplacions à vélo sur de petites routes, ou bien, quand c'était trop dangereux, à pied à travers champs, le vélo à dos. Nous étions légèrement armés. Un bon couteau, un bon bâton et un revolver, mais la consigne était de ne s'en servir qu'en cas de menace vitale. Non pas pour épargner les agresseurs, mais pour économiser les balles !

La région étant presque sans aucun relief, la seule possibilité de surprise provenait des espaces boisés. Nous avions un système de défense assez complexe. Les convoyeurs, eux-mêmes armés, étaient ordinairement une dizaine. Avec eux se trouvaient cinq miliciens. À quelques centaines de mètres en avant-garde, à nouveau cinq miliciens, se déplaçant avec un maximum de discrétion, et la même chose en arrière. On mettait les plus lourds avec le

convoi, et les plus rapides en avant et en arrière. Ces derniers avaient des sifflets. Les agresseurs, typiquement, à l'hiver 2023-2024, formaient des bandes de cette taille aussi : de douze à vingt hommes. Ils étaient en général jeunes et vigoureux, mais plus mal nourris que nous, souffrant du froid et de différents maux. Ils devaient tout faire : piller, se nourrir, se vêtir, chercher à dormir en sécurité (car les bandes attaquaient les bandes), etc., alors que nous devions simplement protéger, défendre les convois et les fermes. Les affrontements auxquels j'ai participé se résumaient à une galopade à travers des champs en friche derrière un assez pauvre bougre armé à peu près comme moi (il est arrivé qu'on me tire dessus, mais très maladroitement). Je cherchais à l'assommer avec mon bâton, et à l'éliminer. On pourrait penser qu'il est compliqué, pour un chercheur en dynamique des populations, de tuer un être humain. Pas du tout. En situation d'urgence l'effort est relativement modeste. Je n'y ai jamais pris plaisir, mais cela ne m'a pas beaucoup tracassé non plus, même la première fois. Pierre était comme moi. Peu de gens étaient gênés par le meurtre. C'étaient eux, les pillards, qui nous considéraient comme du gibier. Un zèbre peut mutiler une lionne d'une ruade, lui casser la mâchoire et ainsi la condamner à mourir de faim. De même, nous étions un gibier dangereux…

Les bandes possédaient des biens divers : des montres, des piles, des radios, des lampes, des outils d'acier, des armes de poing, des cartes… mais nous ne pouvions pas renverser les rôles et les poursuivre, dans le but de les dépouiller : cela aurait mis le convoi en danger. La consigne était : mettre en fuite et, si possible, éliminer l'agresseur.

Toutefois, au fil des mois, tout devenait toujours plus difficile.

Beauvais payait sa relative sécurité, sa réussite. De très loin, on désirait s'y réfugier. De plus en plus de gens se pressaient aux portes de la ville et il était difficile de la maintenir fermée.

Ainsi, la population augmentait sensiblement, ainsi que les conflits et les difficultés d'approvisionnement.

On mesure ici la limite d'une comparaison avec l'époque féodale. À partir de l'effondrement de l'Empire romain, vécu loin du centre, parmi des populations semi-barbares, il s'agissait alors simplement d'une stagnation, voire d'une très lente croissance démographique, culturelle et technique. Tandis que nous, de la hauteur vertigineuse d'une civilisation technicienne universelle, nous chutions. Rien ne pouvait durablement freiner la dégringolade. Après la Bourse et

l'économie, les autres aspects de la civilisation aussi se comportaient comme la matière d'un trou noir.

À l'extérieur, les bandes attaquaient de plus en plus hardiment les fermes et les points de rendez-vous de producteurs (en particulier les pêcheurs), ainsi que les convois. Il nous est arrivé de devoir fuir en abandonnant les marchandises. C'est une loi bien connue de la guerre (et même du jeu des échecs, qui l'imite) que l'offensive surpasse la défensive. Elle choisit l'heure, le lieu et la manière. C'est seulement si l'on veut organiser le terrain conquis dans l'offensive que la situation se renverse dialectiquement. Mais les pillards n'organisent rien, c'est pourquoi, au jeu de la mort, ils sont gagnants.

Durant l'hiver 2024-2025, qui fut extrêmement dur, avec des températures inhabituellement basses, Caroline est tombée malade.

Elle avait à la fois des bronchites et des coliques en permanence. Peut-être un parasite, ou un virus. La viande que nous consommions n'était pas toujours saine. Le bétail, sélectionné depuis des générations pour faire de la viande en étant protégé par des médicaments, attrapait, sans ces produits, toutes sortes de maladies.

Au début du printemps suivant, très affaiblie, Caroline est morte.

Nous avons commencé à ressentir la ville comme une prison et son système de protection comme un piège, une nasse. Nous avons parlé entre nous de quitter Beauvais.

Pour aller où ?

J'avais déjà l'idée de choisir la direction la moins attrayante : le nord.

29. Gros gibier

Sur l'un des cols qui entourent ma vallée, au nord, ce matin très tôt, j'ai vu des mouflons, qui m'ont paru énormes. J'ai passé quelques heures à les approcher, si bien que je n'ai pas chassé, mais il me restait de la viande fumée, et j'ai apaisé ma faim avec des baies. Ces bêtes n'ont pas peur de moi, il est probable qu'elles n'ont guère vu d'exemplaires de mon espèce. Ce serait une chance extraordinaire que de pouvoir en tuer une. À cause de la viande, de la graisse, et surtout à cause de la peau. Cela me permettrait de survivre même à des températures plus basses, j'en ressentirais un réconfort considérable. Seulement, un mouflon ne s'abat pas d'un jet de pierre.

La seule possibilité d'envisager ce gibier, c'est de faire un arc puissant et des flèches efficaces. Je vais donc descendre demain matin, très tôt, jusqu'à la forêt et chercher une branche convenable, en espérant que cette petite troupe (j'en ai compté onze, dont trois petits) n'est pas très mobile et que je la reverrai à mon retour…

30. Partir, de nouveau

Laurence, Pierre, Clément, Sarah et moi étions décidés à quitter la ville. Nous formions le projet de nous établir dans un village à peu près désert, dans le Nord, au bord de la mer, et de subsister par la pêche. J'étais allé en Norvège avec mes parents, enfant, jusqu'aux îles Lofoten, et j'en avais gardé non pas un véritable souvenir, mais une reconstruction par les récits et les photographies, des visions de paix, d'espace et de lumière. Je croyais savoir qu'en suivant la côte ouest, nous aurions, même en hiver, des températures supportables. Nous pensions trouver des bâtiments de bois sans occupants.

L'un des miliciens avec lesquels je travaillais, Paul, s'est joint à nous. Avant la crise, il était agrégé d'histoire. C'était un homme plus grand et plus lourd que moi, taciturne mais bienveillant, qui avait eu, comme on dit, des malheurs. Un autre de mes camarades avait été tué et nous avions hébergé France, sa compagne. Nous adoptâmes enfin Kemmel, grand garçon osseux d'un peu plus de trente ans, un collègue de Pierre dans les équipes de police de la ville. Avant la crise, il exerçait le métier d'électricien dans l'Est parisien.

Notre troupe comportait donc huit membres, tous à vélo.

Nous avons averti les responsables de notre intention. Personne ne nous approuva, ni le contraire. La ville de Beauvais commençait à être surpeuplée, mais l'équipe municipale appréciait notre groupe. Les gens en général ne voyaient d'issue ni dans le fait de rester, ni dans celui de partir. Même si Beauvais n'offrait que peu de confort et de sécurité, il fallait beaucoup de courage pour quitter cet abri où nous avions nos repères et nos habitudes. La plupart des gens s'accrochaient. Nous ne savions rien de la situation dans le Nord. Ma mère ne pouvait pas et ne voulait pas nous suivre. Elle contenait son émotion en disant qu'il fallait obéir au destin. Nous nous sommes dit adieu.

31. L'arc

Ayant trouvé le bois, j'ai passé de longues heures, près de la forêt, à faire des essais et à tisser et tresser comme j'ai pu des filaments d'écorce avec des boyaux de marmotte pour faire une corde qui puisse supporter une tension.

J'ai aussi trouvé de quoi faire une douzaine de bonnes flèches.

Pour ce qui est de ces mouflons, je n'aurai certainement pas plus d'une chance de tir, mais de telles occasions peuvent se renouveler.

Sur place, j'ai mangé des larves d'insectes qu'on trouve sous certaines écorces. Certes, il y a de quoi faire vomir un civilisé, mais cela fait longtemps que je sais le prix de la survie. C'est loin d'être mauvais, en réalité.

J'ai sans doute eu tort de rester plusieurs heures car ma présence n'est pas passée inaperçue. Quand le soleil a commencé à baisser, j'ai pris conscience que je m'étais attardé et que je pouvais être pris en chasse par des loups et des chiens. Plus qu'une possibilité théorique, c'était une sensation. Ai-je entendu quelque chose, ou senti une odeur ? Tout à coup j'ai pensé qu'ils étaient là à m'observer. Je suis remonté le plus vite possible, quitte à me fatiguer et à m'écorcher les pieds. Dans ma grotte, je me sens à l'abri. Il faut grimper environ trois mètres de roche à la verticale pour y entrer, et c'est à peu près impossible pour un gros quadrupède.

32. La fée évanouie

Beauvais avait, quand nous l'avons quittée, environ quarante mille habitants. C'était une organisation puissante et nous avions encore par les radios des informations à peu près fiables sur le monde entier. Mais nous avons vécu là-bas les premières expériences du « rien d'électrique », le contraire du « tout électrique » ! Les coupures, en effet, ont été d'abord exceptionnelles, puis fréquentes, et finalement, ce sont les moments avec électricité qui sont devenus exceptionnels.

Nous en venions à classer les objets en fonction de ce qui est nécessaire pour les produire, et ensuite pour les utiliser. Par exemple, il est facile de produire du ciment et de monter des murs, puis d'y ajuster un toit suffisamment solide. Il est assez facile, si on est assez nombreux, d'aplanir un chemin et de le renforcer, d'en améliorer la qualité. Niveau un.

Pour produire un couteau, un marteau, des clous, il faut savoir fondre du fer et le travailler, cela nécessite une lourde et complexe organisation. *A fortiori* pour produire un vélo, qui soulève, si l'on peut dire, la vaste question des roues…

Cependant, marteau, clous, soc de charrue et même vélo s'utilisent, une fois produits, sans autre apport d'énergie que celui de la force humaine. Niveau deux.

Il y a ensuite les engins dont l'emploi nécessite de l'énergie mécanique ou thermique apportée par de la vapeur d'eau, plus souvent la combustion du charbon, du pétrole, du gaz. Naturellement, la plupart de nos machines étaient mues par de l'énergie électrique. On doit alors distinguer s'il s'agit d'une petite quantité (petite intensité, petit voltage) ou d'un flux important et précisément calibré, s'il s'agit de courant continu ou alternatif… Dans le premier cas, on peut produire assez facilement l'électricité avec une dynamo, ou en récupérer à l'aide de piles.

Dans le second cas, il faut faire appel au réseau… C'est le niveau trois.

Il y a enfin le monde de l'informatique, de l'ordinateur. Un ordinateur représente, exprime et nécessite toute la civilisation technicienne. Non seulement il est exclu de réaliser ou de réparer sans elle aucune des pièces importantes, mais on ne peut pas l'allumer si le réseau électrique ne fonctionne pas. Rien n'est plus étrange qu'un ordinateur quand il n'y a plus d'électricité ! Même si on pouvait le mettre en marche, les programmes, les supports de données, les périphériques, le réseau Internet feraient encore défaut. Niveau quatre.

Une grande partie de la civilisation reposait sur l'ordinateur, en particulier des pans entiers de son organisation industrielle, socio-économique et comptable. De son côté, l'ordinateur dépendait totalement du bon fonctionnement global de la civilisation. Un vrai cercle vicieux qui n'a alerté personne, alors que la société se démantibulait.

Je me souviens de notre irritation, de notre humiliation devant le simple fait de devoir se reconnaître tributaire de la lumière du jour, de la lumière du soleil. Nous n'utilisions les bougies (et bientôt les lampes à huile, ou à produits divers) qu'avec réticence, parce que cette lumière demandait à nos yeux un effort inhabituel. Le second fait, en importance, c'était le manque de froid. Les réfrigérateurs coulaient et leur contenu puait. Pire : les congélateurs. Au moment où il devenait difficile de s'approvisionner régulièrement, cette

régularité, tout à coup, était indispensable : on ne savait plus conserver. Il a fallu réapprendre à saler et à fumer. Plus d'ascenseurs, plus de ventilation, plus de radios ou de télévisions, plus de machines à laver. Cela s'est produit au printemps, autrement, la question du chauffage aurait été plus importante, d'autant que le fuel était également introuvable. Restait le charbon, pour ceux qui avaient conservé des chaudières à charbon dans les caves de leurs aïeux…

33. La route du nord

Nous sommes partis au début de l'été 2025 avec un important chargement d'effets personnels. Des vêtements, des bouteilles de gaz, des armes, un peu d'argent, des outils, marteau, scie, hache, de la corde, des objets pouvant servir pour le troc, et de quoi nous nourrir durant peut-être un mois, si bien que nous considérions avoir ce délai devant nous pour trouver une solution sédentaire. Il faisait très chaud et le problème de l'eau se posait toutes les trois ou quatre heures.

Ayant traversé une partie des Pays-Bas et du nord-ouest de l'Allemagne, nous sommes parvenus, en évitant les villes et les villages, en moins de deux semaines dans la région de Copenhague, mais les ponts étaient gardés, et nous sommes restés dans la presqu'île du Jutland, vers le nord, sur la côte est.

À la chaleur avaient succédé des pluies incessantes.

Différents indices et quelques rares contacts nous ont fait penser que la population de Copenhague était, à quelques variantes près, organisée comme celle de Beauvais, c'est-à-dire qu'elle rayonnait sur toute la région, dans laquelle elle avait des fournisseurs qu'elle protégeait.

En arrivant dans cette zone, nous avons appris qu'une terrible catastrophe avait, presque sur nos talons, ravagé les Pays-Bas. Des attentats à la dynamite avaient fait sauter des digues en différents points, et la partie de ce pays située sous le niveau de la mer était sous les eaux. Des centaines, des milliers de personnes avaient été noyées, avec d'innombrables bêtes, en particulier des bovins, et toute la structure agricole et industrielle était détruite. Pierre nous fit observer qu'une catastrophe analogue au Bangladesh ferait, si elle avait lieu, non des milliers mais des centaines de milliers de morts. Nous ne savions rien de ce qui se passait au Bangladesh ou ailleurs. Le monde allait son train d'enfer, mais l'information ne circulait plus que recroquevillée, à échelle réduite.

C'est une chance que, dans toute l'Europe du Nord, les gens parlent anglais. Si ma mémoire ne me trompe pas, nous n'avons pas eu de souci avec les bandes dans cette région. Le Danemark était peut-être un pays relativement plus équilibré sur le plan social, avec moins d'exclus, et donc, provisoirement, moins de voyous pillards.

D'un autre côté, les journées étaient très longues, et la lumière ne favorise pas les agressions. Nous nous déplacions rapidement et nous reposions toutes les six heures, environ, les uns dormant, les autres veillant.

34. Bonnes et mauvaises surprises

Ce matin, sur le col des mouflons, deux loups sont assis près d'une carcasse.

Les loups m'ont suivi, mais ils ne m'ont pas attaqué, ils ont préféré s'en prendre à un mouflon, qu'ils ont tué. Depuis un éperon rocheux, je les ai vus procéder, c'est un spectacle fascinant. Ils se déplacent sous le vent presque en rampant de rocher en rocher, guère plus visibles que des fantômes, leur attaque est aussi rapide que silencieuse, l'animal égorgé a seulement émis un genre de grognement.

En apparence, je suis leur dupe et le temps que j'ai passé à faire cet arc n'a servi à rien. En réalité, j'ai fait une excellente affaire. Ils ont dévoré une cuisse du mouflon et je les ai chassés sans peine, en leur jetant des pierres, afin de récupérer la carcasse, que j'ai mise en lieu sûr au fond de ma grotte. Qui sait si, avec mon arc, j'aurais pu tuer le mouflon ? J'ai passé ensuite la journée à la dépouiller et à cuire ou fumer la viande. La peau est abîmée, mais ce qui reste est très utilisable. Je suis un sacré veinard.

Comme il est impossible, spécialement dans ma situation, de rester longtemps sans souci, je me rends compte maintenant qu'il va me falloir protéger sérieusement ma grotte, car l'odeur va attirer les loups, les chiens, et peut-être des ours. Entrer ici est impossible, aussi bien pour un loup que pour un ours, mais je peux me trouver assiégé. Je peux aussi être attaqué au moment où je grimpe.

Par ailleurs, j'ai vu des oiseaux de proie tournoyer de l'autre côté du col. Une sorte de falaise d'une cinquantaine de mètres se dresse au-dessus d'un amas de rochers. J'ai deviné que les loups ont également fait chuter d'autres bêtes, en les attaquant, et qu'elles sont hors de leur portée. À l'heure la plus chaude, je suis

allé voir. On doit pouvoir trouver au moins une bête morte dans la paroi, mais elle est difficilement accessible, même pour moi. J'essaierai quand même d'y aller, c'est trop tentant. Avec deux carcasses, je suis riche.

Je me suis dit aussi qu'à la fin, ou en cas d'agression, je peux choisir de mourir là, en me jetant du haut de la falaise. Cela vaut mieux que de fournir de la distraction à une bande de tortionnaires.

Comme le temps est très clair aujourd'hui, j'ai réalisé que le relief baisse complètement, vers l'est, mais très peu vers le sud. De retour dans ma grotte j'ai réfléchi et j'ai compris que je raisonnais, depuis des semaines, à partir d'une carte imaginaire qui est grossièrement fausse. Pourtant, je connais bien la géographie de l'Europe. C'est l'effet de la solitude. J'ai fait une erreur idiote et il n'y avait personne pour seulement me dire : « Tu es sûr ? » Cela me fait penser qu'avec la solitude, je vais devenir complètement abruti.

À l'est, c'est bien la Hongrie, donc, au sud, ce n'est certainement pas la Roumanie, qui se trouve bien au sud, mais environ cinq cents kilomètres plus à l'est ! Au sud, bien sûr, ce sont les montagnes de Slovénie. Il doit y avoir par là, à une centaine de kilomètres, Ljubljana… Je suis d'ailleurs peut-être en Slovénie. Je n'ai rien vu qui ressemble à une frontière, mais comme j'ai évité les routes, cela ne signifie rien.

35. Mettre les voiles

L'un de nous a fixé l'objectif : voler un bateau. Cela n'était pas impossible, car il y avait beaucoup de bateaux de plaisance dans les petits ports, et si les pêcheurs utilisaient leurs bateaux, les plaisanciers, pour la plupart, avaient alors d'autres soucis.

Quand nous arrivions au voisinage d'un petit port, nous tâchions de passer inaperçus, ce qui n'était pas facile. Paul et moi partions en avant-garde, observant les bateaux qui pouvaient nous convenir : nous cherchions une embarcation sans moteur, qui paraisse robuste et en bon état. D'autre part, nous cherchions une ligne et des hameçons, ou, mieux, un long filin avec des hameçons, pour pêcher à la traîne. Beaucoup de bateaux n'étaient pas gardés, mais les propriétaires présents guettaient les intrus, et même non concernés, ils haïssaient les rôdeurs dans notre genre.

La première fois, nous avons dû filer, tandis que certains propriétaires commençaient à ameuter leur troupe. Un lynchage menaçait.

La seconde fois, nous avons procédé autrement, divisant notre groupe en trois. À la tombée du jour, c'est-à-dire vers dix heures du soir, nous marchions, Paul, Sarah, France et moi, sur le quai, France et Sarah s'aventurant dans tel ou tel bateau non gardé, les hommes demeurant en arrière, le reste du groupe attendant avec les affaires.

France en repéra un qui convenait, grand et robuste, avec un gréement sommaire, dont l'entretien médiocre suggérait l'abandon. À ce moment, nous avons fait un geste et toute notre équipe a convergé vers le bateau, avec les affaires et les vélos. Les gens du cru s'avisèrent vaguement de réagir, de crier, de sortir des bâtons, des perches, mais trop tard, et nous avons pu prendre la mer en brisant à la hache les amarres du bateau.

Il n'y avait absolument aucun vent. Ils n'ont pas cherché à nous poursuivre, sans doute pour éviter le risque d'un affrontement. Les choses se seraient passées autrement si le propriétaire avait été sur place, mais nous avions eu du nez : c'était un bateau de plaisancier. Comble de chance, nous avons trouvé à bord le simple matériel de pêche qui nous suffisait.

Nous nous sommes éloignés à la rame et, à quelques centaines de mètres du bord, nous avons pêché. Dans ces eaux, le poisson est abondant et nous en avons tout de suite attrapé. C'était un genre de lieu noir. Le poisson peut agréablement être mangé cru et c'est même un moyen de se désaltérer, ses humeurs étant moins salées que la mer. Nous savions cependant qu'il nous fallait faire, le lendemain, des provisions d'eau. Comme nous en avions l'habitude, sur la terre ferme, nous avons dormi par quart, après avoir jeté l'ancre.

Le lendemain très tôt, un léger vent s'est levé et nous avons pris le large avec l'idée de filer dans la direction la moins contraire, vers le nord, vers l'est, ou le sud-est, c'est-à-dire, en tout cas, vers la Norvège ou la Suède. Nous avons dormi dans l'île d'Anholt, au milieu du détroit du Kattegat. Il fut aisé d'y trouver de l'eau sans avoir à affronter les rares habitants. Vents et courants nous ont amenés ensuite sur la côte suédoise, au nord de Varberg.

Cependant, nous découvrions que nos tentatives d'installation à terre comportaient des dangers, du fait de l'agressivité des populations. Nous avons navigué ainsi plusieurs jours, tentant de trouver une place accueillante, en remontant la côte suédoise, puis norvégienne. L'hostilité était assez constante.

Presque une semaine plus tard, nous avons trouvé une bicoque abandonnée au fond d'un fjord, bâtie à moitié sur la terre ferme, à moitié sur des pieux surplombant la mer.

Une maison sale et délabrée, puant le poisson séché, mais avec un toit, et des murs ! Cela nous convenait, car par-dessus tout, nous voulions surveiller notre bateau. Nous devions être à une centaine de kilomètres au sud de Bergen.

36. Au fond du fjord

Dans ce réduit, nous nous sommes organisé une vie acceptable. Partage des corvées : pêcher, aller chercher de l'eau, nettoyer, réparer, construire. Au fil des semaines, nous avons pu nouer quelques liens, en anglais, avec des Norvégiens. Chez eux, le phénomène des bandes était moins avancé, mais il existait. Pour ces gens, le monde était devenu fou, ce dont, en fait, ils auraient pu prendre conscience plus tôt, quand la folie ne se déchaînait qu'ailleurs. Le Rwanda, le Cachemire, le Mexique, le Moyen-Orient sont loin d'Oslo, mais sur la même planète…

En Norvège, il y avait de l'électricité, mais les gens savaient que dans des pays entiers, les réseaux avaient été volontairement détruits, et cela les bouleversait, à juste titre. Ils se demandaient si la dévastation les atteindrait aussi, ils devinaient qu'ils ne pourraient pas rester à l'abri, et ne se trompaient pas. Un reste d'État, et en particulier de police, était encore présent chez eux. Certainement, un jour, des autorités viendraient nous demander des comptes.

Nos voisins nous parlèrent de quelque chose de plus immédiatement inquiétant. Nous pensions que sur la côte norvégienne, les hivers étaient doux. Ils nous dirent que le dernier hiver avait été très rigoureux, avec des températures de vingt et trente degrés au-dessous de zéro, des vents très violents, la mer gelant sur des kilomètres.

La raison, selon les météorologues, tenait à une modification du régime et de la trajectoire du Gulf Stream, ce gigantesque fleuve d'eau chaude, tropicale, qui va du Brésil au Spitzberg. Cette mauvaise nouvelle pouvait avoir été inventée pour nous éloigner, mais différents faits nous amenèrent à la considérer comme vraie, ou vraisemblable. Nous avions également connu, à Beauvais, un hiver très froid. Par ailleurs, nous avions été surpris de rencontrer si peu de monde en traversant les Pays-Bas et le nord de l'Allemagne, régions normalement très

peuplées. Il n'était pas absurde d'imaginer que beaucoup cherchaient au sud ce que nous cherchions au nord : un répit et une chance de survie. Il paraissait évident que si la mer devait geler, nous ne pourrions plus nous nourrir, à moins de nous adapter à des techniques différentes.

Partir à nouveau, à peine arrivés, était une décision difficile à prendre.

En quittant Beauvais, au début de l'été, ou Paris, deux ans plus tôt, nous avions l'impression de prendre un peu d'avance sur le malheur. Le fait que nous ayons pu voler un bateau et dénicher cette maison semblait, à nos propres yeux, plutôt valeureux, et encourageant.

Au contraire, partir en septembre, chassés par le froid, pour revenir en arrière, prenait une dimension sinistre. Nous en parlions vivement, certains étant favorables au départ, d'autres préférant tenter de passer l'hiver sur place. Je partageais cette dernière opinion. Tout d'abord, je pensais que nous pouvions aménager des trous permanents dans l'eau de notre fjord, et ainsi pêcher. Le poisson était tellement abondant ! Plus profondément, j'étais, comme les autres, menacé par le désespoir, et je trouvais que mourir ici n'était pas la pire façon de mourir. La route est fatale au désespéré.

Probablement cette position aurait été ralliée par tous, mais un événement, sous la forme d'un contact spécial, est venu tout changer.

37. Une rumeur

Les personnes avec lesquelles nous parlions de temps à autre étaient des Norvégiens qui chassaient dans l'arrière-pays, et d'autres qui pêchaient comme nous. Ils étaient surpris par notre projet, apparemment peu commun : d'une manière générale, seuls les hommes du Nord envisageaient, et encore pas tous, de rester dans le Nord au moment où la brutale contraction des échanges internationaux rendait les conditions de vie plus difficiles, et qu'un changement climatique de grande ampleur semblait devoir rendre ces régions encore plus inhospitalières.

Les autres choisissaient de se déplacer vers le sud.

Nous leur expliquions que le désordre, le chaos, le pillage sont pires que le froid.

Un jour, quelqu'un, un commerçant qui échangeait une partie du produit de notre pêche (poissons, crustacés) contre quelques légumes, nous dit qu'il

s'était créé une place d'ordre dans la mer Baltique.

C'étaient ses mots : une place d'ordre.

Nous l'avons interrogé mais il n'a pas pu nous en dire beaucoup plus. Il expliqua que certaines personnes, appartenant à cet « ordre », circulaient dans le pays, et que, si nous le souhaitions, il favoriserait notre mise en contact.

Nos réactions furent pleines de méfiance, et c'est ce mot, ordre, qui les suscitait. Nous avions déjà constaté à Beauvais que plus d'ordre signifiait plus de contraintes, et nous pensions qu'il s'agissait peut-être d'une formation de type fasciste, du même genre que les bandes, avec peut-être de surcroît des objectifs de pouvoir.

Il pouvait également s'agir d'un piège, d'une rumeur destinée à attirer des groupes pour les dépouiller.

D'un autre côté, à supposer que cette organisation ait des buts qui nous conviennent, quel intérêt trouveraient ses membres, eux, à nous admettre dans ses rangs ?

Notre interlocuteur affirma qu'il s'agissait de gens honnêtes, non de pillards. À la seconde question il répondit que cet ordre donnait beaucoup d'importance à l'instruction et que le fait que nous ayons (en réalité, seulement quelques-uns d'entre nous) un niveau élevé d'instruction pouvait les intéresser. Ces gens, nous dit-il, envoyaient assez loin des éclaireurs, et lui en avait croisé un. Il pensait pouvoir le joindre dans un certain temps et transmettre, si nous le souhaitions, une demande de contact.

Ces déclarations nous intéressèrent. Pierre tirait de son expérience de milicien la considération que les bandes ne faisaient pas tant de manières. Elles montaient des guets-apens, plutôt que d'imaginer des manœuvres compliquées. Nous avons demandé à rencontrer l'éclaireur en question, quand ce serait possible.

Vint octobre 2025, et le vent, la pluie continuelle, puis la neige, le froid mordant s'installèrent. Nous avions consolidé la baraque et amélioré son isolation par d'incessants travaux. Tous les deux jours à peu près, certains d'entre nous partaient pêcher. À vrai dire, nous restions dans le fjord, près des côtes, bien assez riches en poissons, mais ces courtes sorties, auxquelles se consacraient deux hommes, par roulement, n'en étaient pas moins pénibles. Un matin, le vent a soufflé si fort que durant l'embarquement, Paul est tombé dans l'eau glacée. Il faisait équipe avec Kemmel. Ce dernier est parvenu à lui jeter un filin et à le remonter, mais dans la journée, Paul est mort de

congestion. Au soir, nous l'avons remis à la mer, cousu dans une bâche. Cet accident nous a abattus. Paul était un homme fort, taciturne, d'humeur égale. Nous savions peu de chose de lui, sinon que la vie ne l'avait pas épargné.

Il avait préparé et réussi l'agrégation d'histoire tout en faisant des petits boulots. Il avait enseigné, s'était marié, avait eu une fille. Son ménage était déjà mal en point lorsque, à l'occasion d'une consultation dans son collège — ces consultations démocratiques instaurées par la modernisation du statut — il avait perdu son emploi. Les collégiens trouvaient ses cours ennuyeux. Un an plus tard, il était manutentionnaire dans une grande surface. Son épouse l'avait quitté, et il ne voyait plus sa fille que de loin en loin. Il était, en un sens, déjà mort avant la crise, mais ce qui restait de lui, quand nous l'avons connu, nous l'aimions.

38. Le contact

Un mois s'était écoulé depuis notre demande de contact lorsqu'un petit homme aux yeux pâles est venu nous voir.

Il est entré dans notre abri et nous avons parlé quelques heures. Cet homme nous a dit s'appeler Michael. C'était un Letton. Il parlait un anglais très correct, et même recherché.

Nous avions beaucoup de questions, auxquelles il répondait d'une manière minimale. Lui aussi posait des questions, non sur nos motivations, mais sur nos compétences. Il recherchait avant tout des personnes instruites, des scientifiques et des techniciens. Il savait que notre groupe constituait un tout, forgé par la fuite et par une volonté, et qu'il ne pouvait donc pas nous trier. Nous l'intéressions, sous réserve que son opinion soit confirmée par plus responsable que lui, que nous rencontrerions dans l'île de Rügen, en Allemagne.

L'ordre dont il se réclamait n'avait pas de nom ronflant. On pouvait le désigner comme on voulait : l'« ordre de la Baltique », ou encore, l'« ordre de Gotland », du nom d'une autre grande île. Certains le désignaient aussi du nom de l'un de ses créateurs : l'« ordre de Rudy ».

Nous nous faisions des buts de l'ordre une idée simple. Nous pensions qu'il s'agissait de s'entraider pour survivre. Michael nous expliqua qu'il ne s'agissait pas seulement de cela, mais de rassembler, en vue d'un futur quelconque, des

éléments de la civilisation : textes, documents, techniques, objets, outils, connaissances. Une sorte de conservatoire.

Même si nous n'étions pas sûrs de comprendre, la décision fut facile à prendre. Quitter notre abri au fond du fjord était une perspective qui ne nous souriait guère. Nous y avions survécu. Mais Paul était mort et cet événement nous avait fait mesurer notre précarité. Encore une fois la mort nous donnait le signal du départ. Nous embarquâmes donc, à la fin d'octobre, vers les détroits en direction du sud-est, pour « trouver du nouveau ».

Michael ne vint pas avec nous. Il continuait vers le nord, où il avait d'autres contacts à réaliser.

Plus tard nous avons compris que c'était l'un des modes fondamentaux de vie de l'ordre : il lançait ses hommes au loin comme des pseudopodes et ramenait d'autres hommes, ainsi que des connaissances de toutes sortes. Quand un envoyé s'éloignait du centre, des relais retransmettaient les informations fournies par lui, ou le concernant, dans l'autre sens, vers le centre, par toutes sortes de vecteurs. Notre route nous avait été soigneusement expliquée, ainsi que la manière de trouver les gens de l'ordre, à Rügen.

Ceux-ci étaient déjà prévenus de notre arrivée. La route fut dure. Presque chaque jour, nous devions supporter pluies et vents violents. Pierre toussait, Sarah vomissait. Durant la manœuvre, Clément s'était démis une épaule. Laurence elle-même était démoralisée. Elle l'était d'autant plus que j'en étais venu à m'appuyer sur France, dont le caractère semblait inaltérable, fondé sur une sorte de dureté ironique et peut-être méprisante que reflétait son visage, auquel on pouvait reconnaître une certaine beauté. Moi-même j'avais perdu la pitié de soi qui est la base de la faiblesse ordinaire. Et en même temps la pitié des autres.

Kemmel, depuis la mort de Paul, accomplissait ses tâches comme un automate, sans ouvrir la bouche. Notre troupe était en mauvais état.

C'était déjà l'hiver nordique, avec ses jours courts et son soleil bas. Sur certains passages, j'étais frappé par le nombre extraordinaire des oiseaux. Cela me faisait penser au film de Hitchcock, et à son idée fantasmatique : la gent ailée nous survivra.

D'un autre côté, je songeais aux sombres prédictions de certains écologistes : « un printemps sans oiseaux ». Quelle prétention (involontaire) dans cette prédiction !

Certes, la civilisation humaine aurait fini par détruire l'environnement si elle avait duré. Mais elle se détruisait elle-même encore beaucoup plus vite.

Plus rationnellement, je pensais que le déplacement du Gulf Stream et le refroidissement des eaux avaient dû modifier les populations de plancton et des espèces pélagiques, et développer encore les ressources halieutiques, ce dont profitaient certaines espèces d'oiseaux. Plus tard, sans doute, la croissance des populations de mouettes, de guillemots et autres pingouins attirerait d'autres espèces, des prédateurs, aigles des mers, mais aussi renards et autres consommateurs d'œufs.

Bref, il y aurait du mouvement, de la dynamique dans les populations !

39. Le conseil de Rügen

Après presque un mois de traversée, nous arrivâmes dans l'île, épuisés.

Rügen est une grande île allemande abritée des vents par les îles danoises, au nord-ouest de l'embouchure de l'Oder. Je connaissais son existence parce que Brahms, l'un de mes dieux en musique, y avait séjourné.

On nous attendait. Nous eûmes deux jours pour nous laver, dormir, boire et manger à l'abri. Puis on nous présenta au conseil de Rügen, ou du moins à quatre personnages siégeant au conseil.

Si je me souviens bien, il y avait trois femmes et un homme, dans la pièce principale d'une petite maison de pêcheurs. Pas beaucoup de sièges. Plusieurs d'entre nous se sont assis sur un banc. Le soleil, bas sur l'horizon, était cependant à son zénith.

Il faisait raisonnablement frais. Par la fenêtre on apercevait des dunes.

L'atmosphère était détendue, en dépit de la teneur des propos. On pouvait boire du thé ou du vin.

La femme qui nous parla le fit en anglais avec un léger accent que je n'ai pas pu identifier. Elle était brune et fluette et devait avoir entre trente et quarante ans, comme les autres, comme nous tous. J'ai su plus tard qu'elle venait de Finlande, d'une université située sur le cercle polaire, Rovaniemi. Son attitude donnait une impression d'énergie sans raideur.

Les deux autres femmes étaient blondes et plus fortes. L'homme, grand et maigre, avec des cheveux noirs, montrait, quand il parlait, une denture en

mauvais état. Ces gens s'exprimaient sobrement et précisément, sur un ton amical.

On nous déclara d'emblée que notre groupe, s'il le décidait, pouvait rejoindre l'ordre, avant de nous expliquer le fonctionnement hiérarchique de celui-ci. Les responsabilités exercées au centre l'étaient de manière tournante et que donc, tout le monde, à son tour, était confronté à toutes les tâches. Cela faisait penser aux idées communautaires de hippies californiens au milieu du vingtième siècle.

Ensuite, la femme nous décrivit brièvement les buts et les activités de l'ordre.

Elle commença par nous donner une très brève analyse de la situation. Selon elle, il y avait une fourchette : dans l'hypothèse pessimiste, la civilisation serait complètement et définitivement détruite. Dans l'hypothèse optimiste, elle subirait une éclipse durable. L'ordre se situait, par conviction, dans cette dernière perspective. Le courant dominant, c'est-à-dire l'anarchie, les bandes, détruisait tout ce qui, dans la civilisation, pouvait favoriser la défense et la conservation. On pouvait, c'était l'essence de l'hypothèse optimiste, prévoir que ce mouvement de destruction finirait par s'affaiblir lui-même, après la multiplication de grandes catastrophes. Il pourrait alors y avoir une sorte de renaissance, à partir de ce qui n'aurait pas été détruit. Le but de l'ordre consistait à préserver des éléments clés de civilisation, en vue d'une telle renaissance.

Nous aurions voulu poser beaucoup de questions, mais ne savions par où commencer. Pierre demanda de quels éléments clés elle parlait.

La femme, dont le nom était Mariana, répondit qu'il s'agissait de tous les éléments de la culture et de la modernité : aussi bien de philosophie, de peinture, de musique, de littérature, que de science fondamentale et de technologie. Bien sûr, la technologie constituait un domaine particulièrement important, dans la mesure où la technologie est une chaîne. S'il manque un maillon, la chaîne ne vaut plus rien. L'ordre recherchait tout… les éléments de base de la métallurgie… de l'aéronautique… de la production d'électricité… des techniques du vide… de l'optique électronique… les techniques nucléaires… Comment produire des antibiotiques… Comment produire la progestérone… Il avait déjà rassemblé des éléments de connaissances, de savoir-faire et de techniques dans tous ces domaines.

Les prises de parole des uns et des autres étaient entrecoupées d'assez longs silences.

Laurence a posé la question suivante : la technologie n'est-elle pas responsable de la catastrophe de la civilisation ? Pourquoi l'ordre fait-il ce choix, de tenter le sauvetage de toute la technologie ?

Mariana a répondu que le groupe ne considérait pas la technologie comme responsable de la catastrophe. Elle a cité un socialiste du dix-neuvième siècle pour qui « les machines sont complètement innocentes ». La formule « technologie = chômage + dégradation de l'environnement » n'est vraie qu'en apparence, dans une civilisation dont les défauts réels sont moins évidents.

Par ailleurs, nous n'avons pas plus le choix que ne l'avaient nos ancêtres du seizième siècle, quand les sciences et les technologies se sont développées. Voilà la vraie raison : ce que l'homme sait faire, il veut le faire et il le fait. Si nous abandonnons la technologie, et si l'humanité survit, elle remontera (ou descendra) la même pente, et reconstituera la technologie, simplement, cela prendra plus de temps. Il y aura la même floraison de superstitions, la même succession d'impasses, les mêmes épisodes de barbarie.

Tout ce qu'on peut espérer, c'est maintenir une mémoire, une continuité, pouvoir tirer des leçons, prêter autant d'attention à la complexité de la vie sociale qu'à celle de la physique quantique… Il s'agit d'aller en avant, et non en arrière. Nous ne croyons pas que l'humanité ait trop utilisé son intelligence, mais trop peu. La science a été une aventure extraordinaire, mais elle est restée en partie « hors sujet ».

J'ai demandé pourquoi les responsabilités étaient assurées à tour de rôle.

L'homme, dont le nom était Carol, me répondit que l'activité de l'ordre consistait en trois sortes de tâches.

Les tâches de subsistance, les missions de collecte qui portaient à la fois sur des informations, des livres, et les hommes capables de les mettre en œuvre ainsi que de les transmettre. Enfin les missions centrales de vigilance et d'organisation.

Les membres de l'ordre étaient voués par roulement à ces trois branches d'activité, d'importance comparable, de manière assez souple, chaque affectation durant à peu près six mois.

40. Le groupe

Laurence a demandé quand, comment et par qui avait été créé l'ordre. Mariana a répondu que l'ordre avait été fondé par un groupe de Berlinois dont elle-même faisait partie, autour de Rudy, peu après le début du Krach, trois ans auparavant.

Rudy était statisticien, il travaillait pour de grands organismes internationaux, la Commission européenne, l'Unesco. Ses amis étaient de jeunes universitaires, des historiens, des géographes, des linguistes, d'autres mathématiciens. Ils étaient liés par des relations de travail, mais aussi par une camaraderie sportive (plusieurs faisaient partie d'équipes universitaires d'aviron, de canoë-kayak et de ski nordique). C'était encore des gens qui avaient des goûts compatibles en matière de loisirs, presque tous étaient musiciens, ou amateurs de concerts. La plupart avaient d'importants contacts internationaux, mais comme tout le monde, ils avaient vu ces contacts rompus en même temps que les communications à distance. Seuls les contacts régionaux — vers la Pologne, la Russie, les pays Baltes, la Suède — avaient été rapidement rétablis par des moyens plus primitifs : la marche, le canoë et le vélo !

Le groupe, en mars 2022, comptait quinze membres, et l'effectif en février 2025 dépassait à peine le millier. Il était stable depuis presque un an, et la politique des responsables voulait qu'il le soit, de nouveaux arrivants comblant les pertes, quelques abandons et surtout des disparitions par maladie, accident, ou durant les missions. L'ordre était localisé principalement autour de la mer Baltique et de ses golfes, golfe de Gdańsk, de Riga, de Finlande, de Botnie, ainsi que sur les îles, Rügen, Bornholm, Öland, Gotland, Saaremaa. Il avait quelques relais, qu'on pourrait aussi appeler des postes avancés, et presque ironiquement des colonies, non loin des fleuves qui se jetaient dans la Baltique, dans la direction de la mer Noire, le long de routes très anciennes.

J'ai demandé selon quels critères ils avaient décidé de nous ouvrir leurs portes. Carol m'a dit qu'ils voulaient des gens instruits, intelligents, entre trente et cinquante ans, solides physiquement et moralement.

Voilà le casting ! conclut-il.

L'une des autres femmes, Ellen, a ajouté : Nous voulons des personnes de caractère agréable et stable, qui ne soient pas dominatrices, car il est très important de ne pas développer trop de conflits, et quand il y a des conflits, de savoir les surmonter. Ellen avait fait, dans sa jeunesse, des compétitions d'athlétisme à un haut niveau, ce qu'on pouvait deviner à sa carrure, puis elle

était devenue docteur en psychologie expérimentale à l'université de Bielefeld. La femme qui n'avait pas encore parlé dit s'appeler Anna. Elle prit la parole pour dire qu'il y avait ainsi une sélection, mais qu'elle était appliquée souplement. Ainsi, selon le rapport qui leur était parvenu de Michael, nous n'avions pas tous le même niveau d'instruction, de solidité physique et même de solidité psychique. Mais nous formions un groupe, déjà uni, et il n'était pas question pour l'ordre, qui n'était pas une secte, de ressentir de tels liens comme une gêne. Au contraire, s'inspirant en cela des usages spartiates, mais de manière différente (elle faisait ainsi allusion à l'homosexualité encouragée des soldats de cette cité militaire), l'ordre souhaitait que nos liens de solidarité persistent. La rotation des tâches, mission de subsistance, mission de collecte, mission de direction et de coordination, nous concernerait tous de manière égale.

Cela signifiait aussi une sorte de mise en garde. Si l'un de nous venait à se conduire de manière à poser un problème, il nous appartenait en priorité de nous en soucier. Le groupe assemble des groupes. Nous sentions que ceci pouvait concerner, dans son esprit, Clément ou Sarah, ou encore Kemmel, mais aucun de nous ne fit d'objection, car tout ce qui était énoncé là nous paraissait bienvenu. À une autre question, Anna répondit qu'elle était auparavant linguiste à l'université de Cracovie.

Il y eut une pause au cours de laquelle on nous offrit une boisson chaude qui était, je crois, un genre de chicorée. J'en profitai pour me tourner vers mes amis comme pour les consulter avant de confirmer notre souhait de rejoindre l'ordre.

Sarah demanda, avec quelques précautions verbales, ce qui se passerait si une personne refusait une mission ou une responsabilité, ou si elle souhaitait quitter l'ordre.

C'était une question importante, et la réponse nous fit mieux sentir quelle était la nature, la force de l'ordre. On lui répondit, par la bouche de Mariana, que l'appartenance à l'ordre n'impliquait pas de grands avantages matériels. De toute manière, nous devrions nous préoccuper de notre survie matérielle, le dispositif des tâches collectives de subsistance n'apportant qu'un avantage relatif en termes de quantité, de qualité et de confort. Si une personne refusait une mission, on pouvait lui en proposer une autre. Si son refus était trop fréquent, cette personne ne pourrait pas non plus participer aux autres tâches, elle serait donc écartée. Passer de l'état de membre de l'ordre à un autre état

n'impliquait aucune hostilité, sauf en cas de mauvaise conduite. La mauvaise conduite n'était pas difficile à définir. C'est celle qui consistait à dire : « moi d'abord ». Voler, frapper, tromper, tenter d'exploiter un autre membre de l'ordre ou quelque être humain que ce soit, en particulier en mission, excepté les pillards dont il faut se défendre, était puni du bannissement de l'ordre et de mort au cas où ce bannissement ne serait pas appliqué, c'est-à-dire si le coupable tentait de continuer à figurer dans le réseau de l'ordre.

Il était certes possible qu'une personne vienne dans l'ordre pour le détruire, ou bien que, mise à l'écart, elle rejoigne un groupe de pillards. La chose s'était déjà produite. L'ordre avait déjà subi, localement, des attaques de pillards. Mais il était beaucoup plus difficile à détruire qu'un réseau électrique. Les réseaux qu'utilisait l'ordre pour les subsistances étaient variables et peu repérables. Du fait de la rotation des responsabilités, les dirigeants eux-mêmes ne constituaient pas une cible, d'autant plus qu'ils étaient, comme nous le verrions, eux-mêmes dispersés et mobiles. La plus grande richesse de l'ordre était, certes, partiellement matérielle, sous la forme de livres, sélectionnés, cachés et péniblement reproduits. Mais le point décisif, concernant les connaissances, ce sont les cerveaux des gens qui les ont assimilées. Le travail essentiel de l'ordre était dans la transmission et la reproduction de ces connaissances. C'était un travail difficile et lent, mais tout aussi difficile à réduire à néant. Un homme court plus vite qu'un poteau électrique et se cache plus facilement qu'une usine. Or le cerveau d'une poignée d'hommes peut contenir de quoi réaliser cent usines différentes.

Le principe de base de l'ordre était un genre de faiblesse. Ce n'était qu'un réseau de liens, une espèce de cause commune. Ses membres pêchaient avec les autres pêcheurs sur la mer Baltique, d'île en île. Ils habitaient dans de minuscules hameaux regroupant des gens quelconques, pas seulement des gens de l'ordre. Les membres de l'ordre en mission ne se distinguaient en rien, ou presque rien, des vagabonds ordinaires. L'ordre était faiblement ordonné, faiblement centralisé, faiblement unitaire. Il tolérait pas mal de liberté, de dispersion, de différences.

Donc : si quelqu'un refusait une mission, on pouvait lui en proposer une autre…

Kemmel a pris la parole pour dire que les principes d'organisation adoptés par l'ordre étaient originaux et semblaient bien adaptés à la période où nous étions. Il exprima son admiration pour une telle réalisation.

Mariana répondit brièvement que tout cela était fragile, pouvait dégénérer, ou être balayé malgré tout.

Kemmel demanda à nos interlocuteurs si, selon leurs informations, il existait, ailleurs, par exemple autour de la Méditerranée, de la mer Noire, ou plus loin, d'autres groupes organisés dans des buts analogues et avec des principes comparables.

Anna répondit qu'ils n'avaient d'informations que sur des groupes ayant simplement des buts de subsistance et des principes d'organisation beaucoup plus autoritaires. De telles guildes défensives, il y en avait un assez grand nombre. Les bandes aussi entraient dans une logique de regroupement et de dispersion. Groupes de défense et bandes n'étaient pas toujours bien discernables. Certaines bandes provenaient de l'émiettement de mafias, et d'autres bandes cherchaient au contraire, au travers d'affrontements violents, à se constituer en vastes réseaux mafieux. Surgissaient ici et là des sectes et des Églises ! On avait même entendu parler d'un groupe de pillards particulièrement sauvages ayant remis au goût du jour un culte dionysiaque au nord de la mer Caspienne. Ils se faisaient appeler les Sparagmes, c'est-à-dire ceux qui déchirent leurs victimes vivantes… Toutes les barbaries enfouies dans le passé remontaient des profondeurs de la terre.

Cependant, s'il pouvait se constituer ailleurs un groupe comparable à l'ordre, c'est-à-dire voué principalement à la sauvegarde de la civilisation, une relation d'aide mutuelle pourrait être envisagée.

Mariana donna alors une autre précision : l'ordre n'acceptait pas les naissances. Si une femme était enceinte, elle devait avorter, ou quitter l'ordre. Cette règle-là n'était pas appliquée souplement, mais strictement. En entendant cela, nous ne fûmes pas véritablement surpris, et, si la question s'était posée à nous, c'est-à-dire si France, Laurence ou Sarah avait été enceinte, nous n'aurions certes pas choisi d'élever un enfant dans la situation où nous étions. Mais la règle des avortements avait quelque chose de glaçant. En rejoignant l'ordre, nous n'avions pu nous empêcher d'identifier cette organisation à un espoir de civilisation, de sécurité, à une promesse d'avenir.

Les membres du conseil de Rügen insistèrent sur le fait qu'il n'en était rien. L'ordre considérait qu'il n'y avait pas d'espoir de vie normale pour nous, dans aucun avenir prévisible. L'anarchie meurtrière et la propagation des bandes domineraient pour de nombreuses années, peut-être pour des siècles, et feraient peut-être disparaître toute trace de civilisation. Notre situation était

pire que celle des moines des cinquième et sixième siècles durant les grandes invasions barbares. La reproduction de l'ordre, si elle se réalisait, ne se ferait pas par voie d'engendrement. S'il naissait, ailleurs, des enfants, s'ils survivaient, s'ils se trouvaient aspirer à autre chose qu'à la destruction, s'ils avaient, par hasard, bénéficié d'un écho de la civilisation perdue et souhaitaient contribuer à en rassembler les restes, l'ordre se poursuivrait, porté par d'autres générations. Mariana employa une formule surprenante. Elle nous dit : même si notre tentative suppose et implique un espoir, chacun de nous doit travailler sans espoir. L'espoir fait vivre, disait-on autrefois. Mais dans notre situation, il est vrai que l'espoir épuise, égare, tue.

41. Saleté et maladies

Comme si le fait de n'avoir rien écrit sur mon quotidien durant une semaine m'avait attiré un mauvais sort, je n'ai pas cessé durant ce temps d'être plus ou moins malade. J'ai sans doute des poumons exceptionnellement robustes. Quand j'ai un problème, c'est toujours à l'estomac ou aux intestins. De ce côté-là aussi, je suis solide, sinon, vu mon régime ordinaire, je serais mort depuis longtemps. Mais j'ai souvent des aigreurs, des douleurs d'estomac, des diarrhées, des crises d'hémorroïdes. Je suis perpétuellement fatigué. Il est possible que j'héberge maintenant toute une collection de parasites dont les plus bénins peuvent être des vers présents dans la chair des poissons des lacs froids. Il y a aussi de terribles ténias, ou des douves dont les larves peuvent être transmises par l'urine des renards sur les baies. Cela évolue dans l'organisme en une dizaine d'années, creusant des galeries dans le cerveau et dans le foie ! Mais dix ans… mon angoisse ne porte pas aussi loin !

Dans les trois dernières années, j'ai dû perdre environ vingt-cinq kilos. La couche de lard qui enveloppait mon corps, sujet de quelques badineries, a complètement disparu. Loin de m'alléger, cette relative maigreur m'alourdit. En tout cas, je suis plus facilement essoufflé aujourd'hui que naguère.

La question de l'hygiène, vue sous l'angle sanitaire, ou celle de la propreté, vue sous l'angle du confort et de l'image de soi, est sérieuse et constitue un problème de plus.

Mon environnement n'est pas très salissant, par rapport à celui d'une ville. Ne me souillent que les sécrétions naturelles, la sueur, les cheveux gras. Je ne

sens pas ma propre odeur, et je ne vois pas ma figure, que je devine hirsute. Mais je dois surveiller ma peau. Certaines tiques, par exemple, peuvent aussi transmettre des parasites dangereux. Je n'en ai pas vu à cette altitude, mais plus bas, il m'est arrivé d'en trouver une, incrustée dans la peau du mollet. Je l'ai retirée en me brûlant avec un tison. Mes lointains ancêtres jouissaient certainement d'un épiderme moins sensible que le mien. Je me crée parfois involontairement des plaies en grattant jusqu'au sang les piqûres ou morsures de toutes sortes de bestioles, moustiques, mouches, guêpes, araignées. Quand j'en ai le courage, je me décrasse dans la rivière en utilisant, en guise de savon, différentes argiles ou marnes. Je fais de même (avec moins de succès encore) pour mes cheveux. Je gratte ma peau, là ou elle est accessible, avec un racloir de pierre.

Je perds plusieurs dents chaque année, mes gencives sont douloureuses et ma nourriture exigerait, au contraire, une denture parfaite.

Il fait maintenant très chaud dans la journée et j'ai commencé à chercher une grotte plus en altitude. Mais je n'ai trouvé que des anfractuosités beaucoup moins pratiques que celle-ci. La fatigue limite mes excursions, rendues encore plus pénibles par les assauts des mouches. Au coucher du soleil, je subis encore les assauts des moustiques.

Presque chaque nuit, je fais des cauchemars d'une violence que je n'avais plus connue depuis ma petite enfance.

Parfois je m'approche de la falaise et je me laisse fasciner par la perspective d'une fin de tout cela. Tant qu'il y a de la vie, ça parle d'espoir, mais c'est une raison de faire taire la vie.

42. Gravures

Il y a eu un événement. J'ai découvert sur la paroi gauche de ma grotte ce qu'on appelle un pétroglyphe, c'est-à-dire un dessin gravé. J'en ai souvent vu en France, dans la « vallée des Merveilles », et aussi en Suisse et en Italie, du côté de Bolzano. Je ne sais pas comment j'ai pu ne pas voir ce dessin jusqu'à maintenant. Il faut croire que je ne connais pas bien ma grotte.

Il y a un motif très simple en forme de tête d'animal cornu, sans doute un taureau, et un peu plus loin vers l'intérieur, un rectangle partagé en huit par trois traits dans le sens de la largeur et un dans le sens de la longueur. Les zones

ainsi définies sont piquées de points. Cela évoque un ciel, des astres, un calendrier ou bien quelque chose dont la signification relève d'une sorte d'astrologie. Ce sont des dessins bien connus des spécialistes et j'en ai déjà vu, mais je ne savais pas qu'il y en avait aussi loin à l'est. En fait, je ne sais pas de manière certaine si je suis vraiment à l'est. Après ma bévue géographique, je n'ai plus confiance dans ma capacité de me repérer. J'ai peut-être tourné en rond, car je ne me suis pas soucié de manière continue de l'orientation. Je regardais simplement la hauteur des cols et l'allure des vallées. J'ai cru que l'est était ma direction dominante, mais après tout…

Toujours est-il que ces dessins gravés (je me souviens qu'on m'a expliqué par quelle technique presque pointilliste ils furent réalisés, en pressant fortement une pointe et en tournant, sur un enduit naturel prêté par des conditions géologiques favorables) me font sentir d'une autre manière la brièveté du temps de l'aventure humaine. Ceux qui ont réalisé ces motifs vivaient il y a deux ou trois mille ans. Ils avaient élaboré des règles complexes de mariage, d'échange de biens, de parenté, des récits, des mythes. Ils avaient une place sur la Terre et dans l'Univers. Violence, apaisement, douleur et ivresse étaient articulés, nappés et infiltrés de significations, un dessein d'équilibre et d'harmonie maintenait le tout. Ces hommes n'avaient pas encore découvert la puissance technicienne, mais ils n'avaient aucune raison de croire leur temps à ce point compté. Son écoulement était certainement organisé autour des saisons et d'autres phénomènes terrestres et célestes.

Pas d'histoire, pas d'évolution, pas de progression, pas de fin non plus.

Une répétition, mais était-ce la monotonie ? Le retour du printemps, la naissance et la croissance des enfants sont longtemps des joies toujours nouvelles.

Qu'est-ce qui me sépare de ces gens ? Amour, peine, joie, fierté, honte, peur, soulagement, curiosité, compréhension, mystère, ils connaissaient les mêmes affects que moi. Ce qui restait à venir, c'était la croissance, la montée en puissance de l'espèce : les cités, les États, la technique, l'explosion technologique et scientifique. L'atome, la conquête de l'espace. Cinquante siècles à peine, et puis la destruction. Ceux qui ont fait ces gravures — j'ignore dans quel but (s'ils en avaient un) — étaient au bout du chemin (neuf cents siècles derrière, trente devant), mais ils ne le savaient pas.

43. Missions

Nous avons pu retaper un abri dans l'île même de Rügen, au bord de la mer, en vue de notre bateau. Nous nous sommes installés là, et après quelques discussions avec le conseil, Pierre, Clément et Sarah se sont vu confier une mission d'organisation et de direction, Laurence et moi, une mission de collecte, France et Kemmel une mission de subsistance.

En fait, l'ordre consacrait la plus grande part de son activité à l'analyse, au tri, au rangement des fruits de la collecte, à leur dispersion prudente et à l'organisation de la transmission : des séminaires de formation.

Comparativement, les opérations de collecte elles-mêmes étaient très modestes, de même que les missions de subsistance. En effet, il était assez difficile de se déplacer. Nous avions deux moyens de transport : le bateau et le vélo, si possible robuste, « tout-terrain », car nous parcourions de vagues chemins, non des routes, qu'au contraire il fallait éviter. Pour la circulation fluviale, nous utilisions des bateaux plats, n'attirant pas l'attention, propulsés à la rame, ou avec de petites voiles, souvent de nuit, lorsqu'on pouvait compter sur le courant. Mais naturellement, puisque nous étions autour d'une mer, il s'agissait presque toujours de remonter des fleuves : l'Elbe, l'Oder, la Vistule. Cependant, dans les trajets vers l'est, on avait aussi des lacs, et des fleuves à descendre.

Comme les moyens d'échange étaient complètement bouleversés, et que tout contact présentait des dangers, il était difficile de se ravitailler. Les missions étaient donc en général courtes, dix jours aller-retour et on transportait l'essentiel des rations avec soi. Ces missions étaient à la fois modestes et complexes. C'était d'abord du troc. Par exemple, nous apportions du sel et de l'huile de poisson dans des régions où l'on en manquait, et nous prenions en échange du sucre ou des fruits. Nous proposions du poisson séché contre des vis ou des clous, et ainsi de suite. Des chargements plus importants, comme du bois, pouvaient être transportés par terre et par bateau, avec davantage de risques et de difficultés.

Mais c'était aussi des échanges d'informations. Du simple fait qu'un millier de personnes actives étaient coordonnées dans l'ordre, chacun de nous était mieux renseigné sur quantité de questions que les personnes, presque toujours isolées, repliées dans une grande précarité, que nous rencontrions. Nous donnions dix informations contre une, mais nous nous enrichissions toujours,

car les nôtres étaient recoupées, analysées et réparties entre nous par l'organisme de direction.

En ce qui concerne la collecte, quelqu'un de la direction m'avait annoncé en riant : nous sommes des ferrailleurs ! En effet, nous pouvions faire deux cents kilomètres pour revenir avec un ouvrage technique sur les matériaux composites et une bouteille d'hélium liquide… La force de ce travail tenait au fait que quelqu'un, à Saaremaa (par exemple), connaissait les matériaux composites et saurait intégrer ce livre à son enseignement, et que quelqu'un d'autre, à Riga, avait grand besoin d'une bouteille d'hélium pour une expérience, et ainsi de suite.

Qu'il s'agisse de collecte ou de subsistance, les missions permettaient aussi d'établir des contacts et des relais. Il s'agissait de quelque chose de fragile et de mouvant, parce que, d'une part, nous ne donnions que peu d'informations sur l'ordre, et d'autre part nos interlocuteurs changeaient. D'un voyage à l'autre ils pouvaient mourir, tomber malades, prendre la fuite, ou se mettre à nous craindre, parce qu'une rumeur avait couru nous présentant comme, nous aussi, des voleurs de biens et de vies. De l'ordre nous donnions l'image d'une sorte de monastère hors les murs, dédié à la connaissance. Pour presque tout le monde, nous étions une secte à moitié hébétée, bien inoffensive. Cela faisait partie de la stratégie de l'ordre non seulement de se présenter de cette manière, mais encore de faire en sorte de correspondre à une telle définition. Il importait également que l'on nous croie aussi misérables que les autres. Et nous ne l'étions guère moins. Malgré tout, les rumeurs se répandaient qui nous faisaient puissants, magiciens, détenteurs du trésor des templiers… Seule finalement notre dispersion réelle autour de la Baltique nous a longtemps protégés des projets de razzias. L'ordre avait une présence ténue.

44. Changements

Au fil des missions, quelque chose est arrivé que j'hésite à raconter, parce qu'il semble étrange de se préoccuper de tels sujets quand tout meurt, quand tout ce qu'on a connu et aimé se détruit. Mais nous étions des hommes et des femmes, pas des êtres de fin du monde. Kemmel et France ne s'entendaient pas. Kemmel avait formé le projet de s'instruire quelque temps dans l'ordre, puis de tenter d'aller vers le sud, vers la mer Noire, pour y créer un ordre

similaire. C'était un beau projet, mais exigeant une personnalité exceptionnelle, et Kemmel, aussi vif qu'instable, me semblait le moins apte de nous tous à entreprendre quoi que ce soit d'important. France le méprisait et, assez méchamment, le lui laissait deviner.

Dans ce conflit latent, ma compagne Laurence prit le parti de Kemmel, pour qui elle éprouvait une attirance aussi bien physique que morale. Elle aimait son désir de grande aventure, je crois. Finalement, elle fit équipe avec lui et, en tant que compagne, me quitta pour vivre avec lui.

France se rapprocha de moi. J'ai pensé que tel était son but depuis longtemps. Nous vivions au jour le jour, avec le sentiment vague qu'il s'agissait des derniers jours, et pour cette raison peut-être, tout cela s'est passé simplement. Mais il se peut que j'exagère le poids des circonstances. Changer d'amour, cela arrive.

J'ai cessé de coucher avec Laurence, et c'est France que j'ai tenue dans mes bras, tandis que Laurence vivait avec Kemmel. Ma relation avec Laurence datait de l'époque « normale », et c'était une relation normale, franche, un peu tiède, préconjugale. France au contraire me désirait violemment et j'étais sensible à cette ardeur. Nous étions à ce moment-là en bonne santé et le vieillard que je suis aujourd'hui était, il y a seulement deux ou trois douzaines de mois, un homme vigoureux et sensuel.

Comment expliquer que tout cela s'accompagnait pourtant d'un sentiment de glace ? Je sais pourquoi. L'esprit n'est pas homogène, c'est un composé dont les parties ne comprennent pas la réalité (elle-même composée) de la même manière ni à la même vitesse. J'ai tendance à penser que l'amour n'est jamais exempt d'un espoir d'enfants. Tant que je vivais avec Laurence, et bien que j'aie parfaitement compris et admis la règle de l'ordre, je considérais nos anciens projets comme seulement suspendus.

Avec la fin de cette relation, et le début de l'autre, une autre partie de mon esprit comprenait dans quelles ténèbres nous avancions, et que c'était un aller sans retour.

Mes amis se dispersaient dans les rouages subtils de l'ordre. J'agissais avec France dans les missions, mais les autres, Pierre, Caroline, Sarah, je ne les voyais que de loin en loin.

45. Conversation avec Rudy

À quelque temps de là j'ai rencontré Rudy, le fondateur du groupe. C'était, comme on dit, un leader, mais d'un genre spécial. Il semblait toujours souriant et détendu, riait discrètement, sans aucune exubérance. C'était quelqu'un qui parlait peu, et seulement après avoir écouté. Pourtant, il frappait les esprits par sa concentration, son attention. La vérité, disait-il, « se joue de ses amoureux. Quand on est le plus sûr de la tenir, elle est un peu à côté, ou de l'autre côté ».

Son projet était vaste, mais il comportait, en toutes ses parties, quelque chose de minimal. Son influence dans le groupe était telle qu'il était le plus souvent suivi en l'absence de lois et de hiérarchies figées. D'emblée il me parla de Kemmel. Kemmel va partir, dit-il, et il va sans doute échouer. Pourtant, il n'a pas tort ! Essaimer, c'est ce qu'il faudrait pouvoir faire.

« Figure-toi, nous avons une réponse à sa question sur l'existence d'autres groupes. Michael, qui vous a rencontrés, fait partie d'un filament, d'une chaîne de contacts qui va jusqu'en Islande, jusqu'au Groenland, jusqu'au Labrador. L'Amérique du Nord, tu le sais, est devenue un enfer. Mais le Canada, même à l'est, est moins ravagé.

Des amis de Michael ont rencontré un groupe basé autour de la baie d'Hudson, à partir du Nunavik, le petit État inuit au nord du Québec. Les Inuits se sont entendus avec le peuple des Algonquins, qui leur servent d'ambassadeurs auprès des autres tribus situées au nord du Saint-Laurent. Tout comme nous, ils veillent à peser légèrement sur la terre, c'est-à-dire à la discrétion. Ils établissent des liens fragiles et tentent de préserver une mémoire. Dans leur cas, il ne s'agit sans doute pas de ce que nous, ici, appelons la civilisation. Je ne crois pas non plus qu'il s'agisse simplement des coutumes indiennes. Peut-être un genre de mélange ? Enfin, nous en saurons peut-être davantage plus tard.

— Kemmel va échouer, dis-tu. Pourquoi ?

— On ne peut pas exporter la révolution, n'est-ce pas ! C'est ce que disait Lénine. Ou Staline ? » Il rit doucement. « On ne peut pas non plus exporter ce genre de résistance. C'est très difficile. Il faut un germe pour faire ça, n'est-ce pas ? Combien ? Dix, vingt, trente gars ? Ici, rien qu'avec mes amis nous étions plusieurs dizaines à nous connaître depuis des années. Où vas-tu aller dans le sud ? Tu vas remonter l'Elbe, la Moldau, traverser la Bohême, et tu vas rejoindre le Danube ? Des itinéraires plurimillénaires… Crois-tu que les bandes ne les parcourent pas ? Elles doivent pulluler dans un tel carrefour. La mer Noire ? Pourquoi pas ? Remonter la Vistule ou l'Oder et tenter de

rejoindre le Dniestr au travers des montagnes slovaques, puis voguer jusqu'à Odessa. Les pires mafias locales. Et où sont tes vingt premiers gars ?

— Alors pourquoi dis-tu qu'il a raison ?

— Parce qu'un jour ou l'autre, nous serons balayés d'ici. Nous sommes dans l'après-catastrophe d'un monde extrêmement mobile. Aucune solution sédentaire n'est tenable. Si discrets que nous soyons, ils peuvent nous éradiquer, et ils le feront. La seule chose à faire, c'est constituer un réseau plus vaste, mais je ne vois pas comment.

— Le Nunavik ?

— Le Nunavik, c'est très bien, mais eux, ce n'est pas Goethe ni Von Neumann, c'est la baleine leur référence. Sauf s'ils connaissent Shakespeare ? Enfin je ne sais pas. Le Nunavik ne me convainc pas complètement. J'imagine qu'ils veulent à leur manière refaire le monde, ce monde qui s'écroule. Et il ne faut pas faire ça. Si tu construis, ça peut être détruit. Il faut construire le moins possible. C'est le principe de la pyramide, la construction-tas, déjà écroulée. C'est pour ça qu'elles ont traversé les siècles, en Égypte, en Irak, au Guatemala, au Pérou… Il faut construire du déjà détruit, du déjà saccagé, déjà dispersé. Il faut hiberner, attendre, rassembler des éléments, les trier, les étiqueter, mais ne pas les assembler… Seulement, il faudrait aussi pouvoir bouger, et ça…

La construction est dans nos têtes, autant que possible collectivement.

C'est pourquoi on ne peut pas non plus instaurer une véritable discipline. Discipline ou pas, répression ou pas, il n'y a ni plus ni moins de transgressions. Seules tiennent les choses acceptées intérieurement, sauf s'il y a un énorme appareil d'État, et naturellement, il n'en est pas question. Michael est allé leur dire ça, mais je ne sais pas ce qu'ils en pensent. Et ils ont bien le droit de penser autrement, car je ne sais pas si c'est réalisable. Ça l'est un certain temps, et dans une certaine mesure. »

46. Traces

L'ordre faisait un travail de fourmi. C'était véritablement un état d'esprit monacal, pour ce que je sais de la vie des moines, c'est-à-dire bien peu de chose ! Dans la pratique de chaque jour, on ne se posait pas de questions, on avait ce grand réconfort : des tâches assignées. Mais Rudy avait raison de penser qu'une contradiction souterraine mûrissait.

Les principes de l'ordre disaient que nous devions recueillir et transmettre à quelques-uns les connaissances et les techniques. Ils disaient aussi que nous ne devions pas mettre sur pied des productions matérielles importantes, qui auraient immanquablement attiré les pillards. Mais on ne peut pas transmettre les techniques sans travaux pratiques, et ceux-ci nécessitent de produire certains objets. Par exemple, pour apprendre à faire des lampes, il faut (parmi d'autres choses) de l'électricité. Celle-ci est facile à produire, mais difficile à conserver. Il faut donc des piles. Voilà une autre technologie. Ces piles sont bel et bien des objets, faciles à transporter, d'une grande valeur d'échange, mais aussi, faciles à repérer. Nous faisions des fausses piles Mazda, Duracell, pour qu'elles aient l'air anciennes, mais un œil attentif voyait immédiatement la différence, nos « faux » étaient grossiers. Toujours pour fabriquer des lampes, il nous fallait souffler du verre de silice. Nos lampes n'avaient pas exactement la forme standard. Pour les filaments métalliques (du tungstène ou un alliage) il s'agissait de récupération. Le centre aurait préféré que notre matériel d'expérience ne soit pas utilisé pour les échanges, le troc. Mais la tendance à construire et à produire est presque irrépressible chez les humains. Dans certaines zones il y avait des divergences entre responsables sur ce point, et certains produits passaient à l'extérieur, renforçant les rumeurs de richesses et de trésors cachés.

47. Le conservatoire

Dans le cadre de la mission de direction et d'organisation, comme je l'ai dit, le travail était considérable. Allez donc constituer un conservatoire vivant de la civilisation moderne, couvrant aussi bien les arts et lettres que les sciences et techniques ! Allez donc choisir ce qui mérite d'être conservé, repris et transmis, et ce qui ne le mérite pas. Ce n'était pas trop difficile en littérature. Nous conservions à peu près tout. Bien sûr, beaucoup d'ouvrages étaient, au moment de leur parution, à peu près complètement dépourvus d'intérêt. Mais dans notre situation, même les Mémoires d'une vedette de la télévision ou d'une Miss France pouvaient contenir des informations qui serviraient à recouper, pour d'éventuels historiens du futur, d'autres faits. De même, toutes les peintures, toutes les partitions musicales, tous les instruments, toutes les méthodes pouvaient être conservés. Nous avions quelques musiciens, et quelques personnes disposées à apprendre la musique, qui, par conséquent,

faisaient vivre ces partitions et ces instruments. Selon Rudy, lire les notes était aussi important que lire les lettres. La musique n'a pas de sens, disait-il, mais, ajoutait-il comme une boutade, « le sens non plus n'en a pas. La musique est donc à égalité avec le sens ».

Pour ce qui concernait la science, de même, à peu près rien n'était considéré comme inutile, sur le plan de la conservation, même si les théories dépassées ou réfutées n'étaient pas étudiées. Le secteur le plus délicat était celui des techniques. Presque tous les ouvrages étaient conservés, mais que devait-on étudier et transmettre, y compris sur le plan pratique ? Ce qu'on appelait, avant la crise, la haute technologie était une technologie résultant d'une longue chaîne de produits eux-mêmes difficile à réaliser.

Exemple typique : l'ordinateur. On utilise largement l'informatique et les ordinateurs dans la production des cartes à puce qui sont le cœur des ordinateurs. L'œuf fait la poule, qui pond l'œuf. Il est également difficile de produire des mémoires et des disques durs. On pouvait amasser des produits de récupération, mais presque toujours, l'assemblage était irréalisable, il en manquait au moins un, et les autres n'étaient pas raccordables. Les composants étaient régulièrement trop spécifiques. Du temps de la concurrence et de l'effervescence du marché, chaque constructeur voulait se singulariser… En outre, un ordinateur exige une source électrique stable difficile à réaliser. Les batteries, de même, sont le résultat d'une haute technologie. Et elles ne sont pas très efficaces. Il est étrange de constater que notre civilisation dépend si profondément de l'électricité. C'est une civilisation de l'électricité. Or l'électricité n'est pas locale, en ce sens qu'on la stocke mal, et seulement pour une courte durée. L'électricité circule, elle dépend du réseau, de la collectivité.

Nous aurions dû sentir qu'une telle civilisation ne pourrait pas supporter trop de fractures, trop d'inégalités. Sans solidarité, pas d'électricité… Je me répète.

Donc, pour toute une série de savoir-faire technologiques, nous devions nous borner à la théorie, en essayant de reconstituer, au moins sur le papier, une chaîne, un processus complet de production.

Nous avions affaire à une coexistence d'éléments de niveaux et de temporalités disparates. Une chose qui n'avait pas d'importance pour nous pouvait en avoir pour nos héritiers. Par exemple, l'industrie charbonnière. Abandonnée au profit de sources d'énergie plus efficaces, le pétrole, le

nucléaire, elle pouvait redevenir un passage obligé. Les techniques minières d'extraction du charbon devaient donc être étudiées.

Pour le nucléaire, la question était encore plus embrouillée. Nous savions que dans différentes régions du monde, des groupes, ou des restes d'États, étaient encore capables d'employer cette technologie, soit comme source d'énergie, en passant par une production électrique, soit pour constituer des armes de destruction massive, qui pouvaient être utilisées comme cela avait été fait au Moyen-Orient.

Selon des informations difficiles à vérifier, de telles armes avaient également été utilisées aux États-Unis dans une horrible guerre civile, ainsi qu'en Ukraine, en Asie centrale et je ne sais où. Certains, dans l'ordre, voulaient que l'on se saisisse d'une centrale et que l'on développe cette technologie. Rudy s'y opposait. Il disait que, bien avant d'être une arme, une centrale est une cible. Nous avions quand même un important secteur « nucléaire » au sein duquel on cherchait à étudier la théorie atomique et, jusque dans le détail, la technologie des centrales, l'enrichissement du combustible, comme celle de la fabrication des armes, et les questions (très délicates) du stockage des déchets radioactifs, mais cela restait théorique.

Enfin, le travail de tri des ouvrages était encore soumis à une sélection dans la sélection. La seconde était aussi sévère que la première était large. Il s'agissait des ouvrages à sauvegarder en priorité absolue. Nous appelions cela le « Résumé ». Par exemple un exemplaire des *Affinités électives*, en allemand, une *Divine Comédie*, un *Paradis perdu*, un *Gargantua*, un *Quichotte*, un *Roi Lear*, etc. Même chose en musique : une partition de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, une des *Études* de Chopin, le *Stabat Mater* de Pergolèse, celui de Vivaldi… et en science : des copies originales des livres d'Euclide, les œuvres de Ptolémée, d'Aristote, d'Archimède, de Newton, de Galilée, d'Einstein, de Pavlov, de Mendeleïev, de Planck, le cours de physique de Richard Feynman, l'origine des espèces de Darwin, *The Art of Computer* de Knuth, le *Traité de mathématiques* de Nicolas Bourbaki (lequel, par certains côtés, semblait exactement conçu pour de telles circonstances, puisque c'est un chef-d'œuvre de concision et d'efficacité), et quelques autres.

Pour cette sélection, nous prenions nos responsabilités. Carol nous a rappelé la réplique prêtée à Freud concernant l'éducation : « Faites comme vous voulez, de toute façon, ce sera contestable, voire mauvais. » Naturellement, nous ne pouvions absolument pas éviter les deux types d'erreur : laisser un chef-

d'œuvre de côté, et accepter au contraire un ouvrage surfait. Nous faisions de notre mieux selon nos faibles lumières, dans l'urgence.

48. Vin et philosophie

Bien après que les stocks de pétrole ont été épuisés et que ce fluide est devenu introuvable, il n'était pas difficile de se procurer, dans les ruines des villes ou des villages… du vin ! Même si les pillards buvaient ce qu'ils trouvaient, il restait des caves, il restait des bouteilles. Je me souviens d'une nuit éclairée par un soleil horizontal, à la fin du mois de juin 2026, sur l'île de Gotland. Nous vidions des bouteilles de vin du Rhin. Rudy n'était pas là, je crois qu'il était en mission sur le Niémen vers Vilnius. Il y avait quelques-uns des membres fondateurs de l'ordre, en particulier Mariana et un Russe que je n'avais pas encore rencontré, Gretchaninov. « Buvons, car le temps est court, disait-il, tous les peuples ont eu des poètes pour enseigner cette vérité suprême. »

Nous parlions et buvions très librement, et j'ai fait observer, à propos du fonctionnement de l'ordre, qu'en dépit de la rotation des tâches, il n'y avait pas de véritable démocratie, l'autorité de quelques-uns, en particulier celle de Rudy, ne rencontrant pratiquement jamais d'opposition.

Mariana me répondit que la rotation des tâches n'avait pas pour but la démocratie, mais plutôt une expérience commune, une certaine égalité, une mise en commun des dangers et des soucis. « Démocratie, c'est le pouvoir du peuple, n'est-ce pas ? Dans l'ordre il n'y a pas de peuple, puisque nous cooptons. Le peuple doit être non trié. »

L'autorité des fondateurs, en réalité, était contestée, quelquefois en paroles, le plus souvent en actes. Mariana pensait aux productions, à l'établissement de liens trop réguliers avec quelques communautés citadines.

Quelqu'un parla de la conception qu'avaient les Grecs de la démocratie, qui mélangeaient parfois élection et tirage au sort de certains responsables.

Nous avons disputé des avantages et des écueils de cette position politico-philosophique.

France déclara qu'elle n'était pas certaine de parfaitement comprendre la position de l'ordre. « Nous sommes dans une situation comparable à celle de l'Europe des cinquième, sixième, septième siècles, quand les Goths et les autres

barbares dévastaient les régions. Que s'est-il passé ? On a construit des châteaux forts. Des remparts. Pourquoi ne pas réaliser des places fortes, par exemple à Lübeck ? Ne sommes-nous pas dans les terres de la ligue hanséatique ?

— Ma chère, dit Mariana, nous ne sommes pas à l'époque dont tu parles. »

Quelqu'un l'interrompit pour remarquer, à propos de Goths, que l'île où nous nous trouvions avait été ainsi nommée par référence à ces tribus.

Mariana fit observer qu'au septième siècle, les pillards attaquaient les murs des villes avec des flèches, et les assaillaient avec des échelles. Il existe aujourd'hui, précisa-t-elle, des quantités de mitrailleuses, des bazookas, des canons à longue portée, des lanceurs de missiles, la dynamite. Par rapport à toutes les situations qu'a explorées Clausewitz, la vérité qu'il a posée de l'infériorité structurelle, de la défensive sur l'offensive, est mille fois plus vraie aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Dans les guerres de libération de la seconde moitié du vingtième siècle, les guérillas ont réussi à l'emporter contre des occupations militairement bien plus puissantes, parce qu'elles ne défendaient pas de position, mais seulement une idée, un vent d'indépendance.

Nous devions être encore mille fois plus effacés, moins saisissables, que les guérillas. Cela me semblait plutôt convaincant.

C'est alors que Gretchaninov parla. Il avait pas mal bu, mais cela n'altérait en rien sa pensée ni son élocution.

Il dit : Il n'y a aucun doute que cette stratégie est juste. Si l'ordre peut survivre cinquante ou cent ans, ce que nous faisons sera utile.

France demanda : Pourquoi le cycle des violences et des pillages s'arrêterait-il ?

Gretchaninov : Toute la société va descendre vers la ruine et la famine. Partout, sur la planète, des masses humaines ont déjà péri. D'autres périront. À un certain niveau de misère générale, il n'y aura plus grand-chose à piller, et des pillards s'établiront. Ils vont s'embourgeoiser… Ils vont vouloir planter, construire.

France : Eh bien, d'autres pillards retrouveront donc des cibles, des proies ?

Gretchaninov : D'ici quelques dizaines d'années, les armes les plus sophistiquées seront déglinguées, et personne ne saura en faire d'autres. Alors il sera possible d'en venir aux villes fortifiées, de faire reculer les pillards.

Moi : Et l'ordre pourra jouer un rôle, en particulier réintroduire des techniques ?

Gretchaninov : Oui, s'il existe encore. Sinon… Il restera des livres.

France : Plus personne ne saura lire.

Gretchaninov : Oh, si. En Auvergne, en Carélie, dans le nord de la Sibérie, à Vanuatu, en Patagonie, dans des caves de Baton Rouge ou ailleurs, il y aura encore des gens qui sauront lire et écrire, qui parleront l'anglais, l'espagnol, le chinois, le russe, l'allemand, l'arabe, le français, et qui l'auront enseigné à leurs enfants. Si nos trésors n'ont pas été détruits, s'ils sont découverts, ils permettront à la société de remonter la pente, en gagnant, grâce à nous, quelques siècles.

49. Le paradoxe de Fermi

Nous nous taisions et Gretchaninov a continué : La question, c'est que la suite de l'histoire de l'humanité a toutes les chances de ressembler à ce que nous savons de son passé : une lente montée vers de grandes réussites techniques, des guerres incessantes et une énorme faillite sociale, de nouveau.

Moi : Tu es trop pessimiste, il n'y a aucune fatalité.

Gretchaninov : Écoute. Je connais un argument… de nature cosmologique ! Au siècle dernier, quelqu'un a dit : « La Terre est le berceau de l'humanité, et on ne peut pas passer toute sa vie au berceau. » Des gens sont allés sur la Lune, notre satellite. On se préoccupait de savoir s'il existait, ailleurs, sur d'autres planètes, autour d'une autre étoile, des êtres vivants et peut-être des êtres pensants, comme nous nous disons, des êtres « intelligents ». En fait, on veut dire par là : des êtres capables de développer une technologie aussi spectaculaire que la nôtre.

Moi : Y a-t-il des repères pour ce que tu appelles une très haute technologie ?

Gretchaninov : Je dirais… l'énergie nucléaire, bien sûr. Les manipulations génétiques. Les ordinateurs. La communication d'informations à longue distance, par ondes. Les avions, les satellites, les fusées.

Moi : Certains médicaments ? La pilule ?

Gretchaninov : C'est un moyen assez élégant de contrôle des naissances, mais beaucoup d'animaux contrôlent les naissances. Bref. On a écouté l'espace sur différentes longueurs d'onde, on s'est demandé si nous avions des semblables dans l'Univers.

France : Oui, je sais. Mais… des semblables ? Qu'est-ce à dire exactement ?

Gretchaninov : Des gens à qui parler. Auraient-ils des écailles et huit pattes, s'ils parlent, c'est-à-dire rendent compte de la totalité (la presque totalité) de leur expérience individuelle dans un langage, si nous pouvons traduire chacun des langages en l'autre, ce sont nos semblables.

Moi : Je ne suis pas certain que ta définition soit bonne. Le langage lui-même est lié à une articulation très spéciale entre le sujet et la collectivité (mon sujet de thèse non faite sur les termites continuait à me préoccuper). On peut imaginer une définition qui parte de ça.

Gretchaninov : Peut-être. En tout cas, il n'est pas impossible de se mettre d'accord, entre nous, et avec « EUX », sur ce que sont nos semblables. Mais je continue. Un grand physicien, Fermi, a formulé le raisonnement suivant : si, à une date D, une espèce parvient, quelque part dans l'Univers, disons, quelque part dans notre galaxie, au niveau de technologie où nous sommes, elle pourra en comptant en millénaires de nos années, avant D + 1, se déplacer à des vitesses relativistes, vingt pour cent, disons, de la vitesse de la lumière. Dans ce cas, s'il existe d'assez nombreuses planètes autour des différentes étoiles, et si une proportion raisonnable de ces planètes est habitable pour cette espèce, elle les colonisera. Fermi disait que, sous des hypothèses favorables, cette espèce aura, en moins de cinq millions d'années, c'est-à-dire cinq mille millénaires, des colons, des relais, vivants ou robotiques, dans toute la galaxie. Partout dans la galaxie…

Mais, ajouta-t-il, qu'est-ce que c'est que cinq millions d'années ? C'est de l'ordre de ce qui nous sépare d'un ancêtre commun avec le chimpanzé. C'est très peu de temps à l'échelle de l'Univers.

C'est environ un millième du temps qui s'est écoulé depuis la formation de cette planète-ci. Notre système solaire, pour autant que nous le sachions, n'est ni précoce ni tardif. Il faudrait vraiment que l'Univers soit étrangement synchronisé pour que nous soyons les premiers à être parvenus à ce niveau. Il suffirait qu'une seule espèce, ailleurs, quelques secondes plus tôt, je veux dire deux, trois, cinq millions d'années plus tôt, ait réussi à quitter son environnement planétaire d'origine, et ces « autres » devraient être omniprésents, nous les aurions rencontrés. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

France : Il y a des tas de gens qui disent qu'on les a rencontrés…

Gretchaninov : C'est d'ailleurs possible, du fait même de ce raisonnement. Ce qui n'est guère croyable, c'est qu'il y ait doute. Quand les peuples du Nouveau Monde, les Amérindiens, ont vu arriver les bateaux européens, il n'y a

pas eu doute. Je n'imagine pas que des gens franchissent des centaines d'années-lumière, ou des milliers, arrivent sur terre et passent à peu près inaperçus.

France : Il y a aussi une théorie selon laquelle la vie sur cette planète serait une importation, qu'elle serait originaire d'une autre planète.

Quelqu'un a plaisanté : Cela me fait penser à la théorie selon laquelle les œuvres attribuées à Shakespeare auraient en fait été écrites… par un homonyme.

Moi : Dans ce cas, il y a encore unicité de la vie intelligente. Le paradoxe reste entier.

Mariana : Est-ce vraiment un paradoxe ? Ou une simple rêverie ?

Gretchaninov : C'est un paradoxe ! Ça l'est si on ajoute que depuis, disons, 1975, toutes les découvertes en astrophysique, en cosmologie, en chimie organique, en biologie vont dans le sens de banaliser ce qui s'est passé sur cette planète. On sait aujourd'hui que la plupart des étoiles ont un cortège de planètes, qu'il n'est pas rare d'en trouver une ayant la bonne taille, la bonne composition chimique, la bonne température moyenne. Des phénomènes de résonance dans la contraction du nuage de poussière qui donne naissance au système font qu'il y a presque toujours une ou deux planètes telluriques situées à la bonne distance de l'étoile.

Des quantités de transitions qu'on ne pouvait, dans le temps, concevoir sans intervention divine, ou sans un hasard extraordinaire, unique, sont apparues plus tard comme le produit presque inévitable du travail du hasard et du temps. Bref il est hautement probable que la vie a démarré dans une bonne proportion des millions de systèmes de la galaxie. On comprend aussi que l'évolution a dû produire, parmi beaucoup d'autres espèces, des espèces dites intelligentes. Cela relève d'*automaton*, cela se fait tout seul, il y a, avec le temps, du « plus complexe » qui se conserve.

Je l'ai approuvé. Oui, en un certain sens au moins. Il est frappant de constater que l'intelligence est un phénomène de convergence, comme l'homéothermie. Des phylums complètement différents ont des espèces intelligentes. La pieuvre, le corbeau, l'éléphant… Pour les comportements complexes d'arthropodes, la problématique est sans doute différente.

Gretchaninov : Sauf si quelque chose d'essentiel nous a échappé, il doit apparaître de temps en temps, de place en place, dans la galaxie une espèce qui

parle, et dont la relation individu-groupe, pour reprendre ton point de vue, permet l'accès à cette fameuse « haute technologie ». Voilà.

Nos semblables sont légion. Probablement. Où sont-ils ? Pourquoi ne les avons-nous pas vus ? Ils devraient être partout, et en particulier ici, ou pas loin. Les sociétés intelligentes devraient occuper l'Univers presque autant que les atomes d'hydrogène. C'est le paradoxe.

50. Et sa solution

Mariana : C'est très intéressant, mais je vois de nombreuses objections au caractère paradoxal, ou disons énigmatique, de cet énoncé. Pourquoi de telles espèces désireraient-elles nécessairement s'étendre dans l'espace ? Pourquoi ne pas plutôt s'organiser un paradis sur place ?

Gretchaninov : C'est vrai. Mais la vie s'étend toujours. Toutes les espèces ont toujours occupé le maximum de place possible. Pour survivre, pour s'extraire du hasard, toutes les espèces ont cherché à conquérir le plus d'espace disponible. Et la niche écologique d'une espèce semblable à la nôtre, c'est *a priori* l'Univers entier. D'ailleurs, à moyen terme, c'est bien un problème de survie. Une grosse météorite nous menacerait gravement…

Mariana : C'est un raisonnement, en effet. Mais nous sommes une espèce spéciale, et nos semblables, s'il y en a, le sont aussi. Ils peuvent avoir d'autres aspirations.

Gretchaninov : Oui, mais nous n'avons rien dans notre expérience pour le suggérer. En ce qui nous concerne, nous humains de cette terre, la conquête de l'espace nous a immédiatement tentés. Déjà du temps de Cyrano de Bergerac.

Moi : Bien avant. Mais peut-être que le déplacement dans l'espace n'est pas une difficulté comme les autres. Certes, pour les Papous, il est impossible qu'une masse de plusieurs tonnes s'élève à trente mille pieds et se déplace à mille kilomètres par heure, et pourtant nos avions le font. C'est en raisonnant par analogie que nous disons, dans cent ans, ou dans mille ans, on pourra se déplacer d'un soleil à l'autre. Mais la difficulté est peut-être beaucoup plus radicale.

Gretchaninov : Tu as raison, surtout pour des êtres vivants. C'est moins plausible pour des robots. Mais même s'il est en fait impossible de se déplacer dans l'espace à des vitesses relativistes, assez vite pour pouvoir franchir les

distances qui séparent les systèmes stellaires, dans des temps raisonnables, pour des organismes vivants, même dans ce cas, il reste la question des ondes.

Une civilisation avancée comme la nôtre émet des ondes dans l'espace, en quantité. Et ces ondes voyagent. Vous savez bien qu'il y a des scientifiques qui écoutent le ciel depuis des années, dans toutes les directions, à toutes les longueurs d'onde.

Carol : Et ils n'ont jamais rien observé qui puisse laisser penser à une origine volontaire, intelligente, c'est exact.

Mariana : Donc nous serions seuls, ou les premiers. Il faut bien des premiers.

Gretchaninov : Oui, mais que nous, nous soyons les premiers, c'est statistiquement peu probable, si j'ose dire ! Que nous soyons les seuls est impensable, au sens propre : ça ne se pense pas.

Un événement qui, dans toute l'étendue des possibles, dans tout l'espace et tout le temps, ne se produit qu'une fois ne peut être l'objet d'aucune réflexion sinon mystique.

Je ne sais pas si vous le savez mais un pionnier du calcul des probabilités, Borel, pensait qu'à la base de ce genre de considérations, il y a la conviction qu'un événement de trop faible probabilité ne se produit tout simplement pas… Si nous sommes les seuls, et que notre apparition n'est due qu'au hasard, nous n'existons pas…

Moi : J'ai entendu parler de cette opinion de Borel, mais je n'en ai jamais vraiment compris le sens.

Carol : Ça me rappelle quelque chose… Quand tu définis un événement dans un ensemble de possibles, tu peux lui calculer une certaine probabilité. La probabilité qu'il pleuve demain. Mais si tu précises ta définition, la probabilité diminue. La probabilité qu'il pleuve demain après-midi une pluie très fine d'une température entre dix et quinze degrés. Si tu continues à préciser, la probabilité de réalisation de ton événement tend vers zéro, et ta prédiction ne se réalisera tout simplement pas.

Moi : Est-ce que c'est ça, l'idée de Borel ?

Carol : C'est justement l'idée qu'on ne peut faire entrer dans le calcul que des événements qui se produisent. Et « se produisent » signifie : plus d'une fois. On peut aller dans l'autre sens. Tout est absolument singulier, mais il y a des événements voisins. Pour penser, on réduit un peu la singularité, de manière à disposer de plus d'un cas. Il faut qu'il existe des phénomènes voisins du

phénomène humain, sinon, il n'est pas pensable. Voisins en quel sens, ça, je ne sais pas.

Mariana : Donc si nous sommes seuls, on ne peut faire aucun calcul à propos de cette apparition. Supposons que l'homme comme phénomène unique soit « impensable », et est-ce que cela implique, puisque nous sommes là, que nous ne sommes pas seuls ?

Gretchaninov : Nous ne pensons pas forcément la réalité. Nous pensons ce que nous pouvons penser. La seule manière solide de penser une absolue singularité, c'est la révélation. L'absolu singulier, c'est obligatoirement Dieu, pour l'esprit. Si on ne prend pas cette voie, il est impossible de croire que nous sommes absolument singuliers. Même si c'était la réalité. Je le répète : les avancées de la science ne suggèrent pas que le phénomène vivant, ni humain, soit totalement singulier.

Il y eut un assez long silence. Puis Gretchaninov reprit : Pour ma part, j'ai une solution à proposer pour ce paradoxe. Je dis que, lorsqu'une espèce parvient au niveau de technologie où nous sommes, elle se détruit elle-même en peu de temps. C'est d'ailleurs plus ou moins ce que disait Fermi. Dans son cas, il s'agissait simplement d'argumenter contre l'emploi de la bombe atomique. Mais moi je pense que sa solution est la bonne, pour de très profondes raisons.

En tout cas, l'idée qu'une civilisation avancée n'a une durée de vie que de quelques siècles résout le paradoxe avec une grande simplicité, et si nous suivons le principe scientifique du choix de la solution la plus simple…

Moi : Le rasoir d'Ockham…

Gretchaninov : … nous devons l'accepter. Il y a de la vie et de l'intelligence dans cet univers, mais fugaces. Le fait que l'on ne puisse pas observer, en guettant le ciel dans toutes les directions, de signes de volonté et de vie intelligente, en particulier sous forme d'ondes, s'explique alors très bien.

Si une telle civilisation apparaît, mettons, dans un système stellaire sur dix mille, il y en a énormément dans la Galaxie. Mais quand je dis : « Il y en a », je me place dans un espace qui est un espace-temps. Si je veux m'exprimer en tenant compte du fait que je suis en fait dans un temps fixé, notre époque, notre moment à nous, je dois dire : il y en a, il y en a eu, il y en aura…

Or, si une civilisation de ce niveau, une fois apparue, durait très longtemps, indéfiniment, nous pourrions observer des traces (au moins par ondes radio) de toutes les civilisations déjà apparues. Et c'est toujours comme ça que nous

raisonnons ! Mais si la durée moyenne d'une telle civilisation n'est que de deux cents ans, par exemple…

Mariana : Tu exagères, notre civilisation existe depuis plusieurs millénaires !

Gretchaninov : Mais elle n'émet des ondes dans l'espace que depuis moins de deux cents ans ! Même s'il y a (au sens du présent de l'espace-temps, c'est-à-dire : même s'il y a eu, même s'il y aura) des dizaines de milliers de civilisations dans la galaxie, pour qu'une civilisation puisse en observer une autre, il faut une coïncidence extraordinaire ! Il faut qu'elles soient toutes les deux dans la minuscule période où elles peuvent émettre et interpréter des ondes, avant de se détruire, au même « moment » compte tenu de la distance qui les sépare ! Imaginez cela : nous observons un système, à une distance de cent trente-sept mille neuf cent quarante-huit années-lumière, système sur lequel, pourquoi pas, une civilisation s'est développée, ou se développera. Cette étoile est comme la nôtre, elle a une durée de vie d'environ dix milliards d'années. Les deux malheureux siècles qui nous intéressent peuvent se situer dans une très large plage de plusieurs milliards d'années, et nous ne l'observerons que si elle est précisément synchronisée avec notre époque, moins exactement cent trente-sept mille neuf cent quarante-huit ans, plus ou moins deux siècles…

Moi : Oui, c'est une probabilité très faible, bien difficile à calculer, puisqu'il faudrait au moins connaître le nombre probable de toutes les civilisations de la galaxie. Cependant, que notre civilisation n'ait pas le loisir d'entrer en contact avec une autre civilisation ne signifie pas que cela ne puisse se produire pour deux autres.

France : Ce qui ne va pas, c'est ton hypothèse de destruction automatique au bout de deux cents ans. Tu généralises notre situation. Notre espèce va peut-être se détruire, mais ce n'est que le résultat d'une série d'erreurs, de crimes et de ratages.

Gretchaninov : Dans mon esprit ce n'est pas une pure hypothèse, c'est un moyen d'expliquer et de résoudre le paradoxe de Fermi, qui est contraignant. Et c'est la seule solution, je le maintiens, simple et rationnelle.

Tu vois, il y a des impasses de l'évolution. On connaît le cas de ce grand cerf, mégacéros, je crois. Les femelles choisissaient les mâles ayant les plus belles ramures. La pression de sélection a fini par donner des bêtes ayant des ramures tellement grandes qu'elles les gênaient pour se déplacer à couvert dans les forêts, et les prédateurs les ont éliminés. Le prestige des ramures et la capacité de survivre dans l'environnement se sont révélés incompatibles. Je crois

vraiment qu'il y a quelque chose comme ça pour nous, comme si notre intelligence impliquait à la fois nos succès technologiques et notre faillite sociale.

Comment dire ? D'abord, pourquoi avons-nous un si gros cerveau ? Personne ne sait bien expliquer la pression de sélection qui a fait tripler le volume crânien de nos ancêtres directs ou indirects en trois ou quatre millions d'années. On sait pourquoi les pattes de la lignée éohippus, qui a conduit au cheval, se sont allongées. Il y a eu une dialectique avec la vitesse de course des prédateurs. Mais pour les préhominiens ? On ne sait même pas, à mon avis, à quoi nous sert un si gros cerveau. Quand on voit ce que fait une fourmi avec un vague ganglion de neurones, ou bien un corbeau avec un cerveau gros comme un pois chiche…

Moi : La pression de sélection a dû résulter de la concurrence entre les différents préhominiens. Australopithèques robustes contre, je ne sais plus lesquels, *Homo gracilis*, *Homo sapiens sapiens* contre néandertalien, etc.

Gretchaninov : C'est possible, encore que, par exemple, je crois que les néandertaliens avaient une capacité crânienne au moins aussi importante que la nôtre. Quoi qu'il en soit, ce que tu dis me convient parce que le processus d'hominisation semble auto-entretenu. La pression de sélection n'a pas résulté du milieu ou de prédateurs d'une espèce très différente. Ça s'est passé à l'intérieur du genre *Homo* et à son voisinage biologique immédiat. Tous ces êtres qui ont disparu (sans qu'on sache pourquoi, d'ailleurs) étaient peut-être en concurrence, mais en concurrence pourquoi ? Et en concurrence comment ?

Moi : En concurrence pour le terrain, pour la nourriture. En concurrence par l'organisation, par les outils…

Gretchaninov : C'est quand même bizarre. Les babouins, les chimpanzés, les gorilles n'ont pas été éliminés durant le même temps… J'ai tendance alors à penser que le terrain de la concurrence était extrêmement spécifique, que c'était déjà la parole et le système symbolique. Tel australopithèque aurait été éliminé parce qu'il parlait, ou bien en tout cas qu'il était dans le système symbolique, ou au bord, éliminé par une autre espèce qui, sur ce terrain-là, était meilleure. Les chimpanzés non, parce qu'ils ne couraient pas dans la même catégorie…

Mariana : Mais pourquoi éliminé, si ce n'est pas pour une question de terrain de chasse ou d'accès aux ressources ?

51. Le point aveugle

Gretchaninov : Et pourquoi la guerre de 14 ? Les peuples européens avaient de quoi manger en 1914. Pourquoi les guerres de religion ? Les croisades ? Je fais l'hypothèse qu'il y a trois millions d'années, dans l'Olduvai, les raisons des exterminations (brutales ou graduelles) et des extinctions d'espèces voisines étaient déjà, sans doute sous une forme que nous avons peine à imaginer, de nature symbolique. Et je pense que l'énorme machinerie de notre grosse glande cervicale est dévolue à cette fonction spécifique : la création du monde symbolique, et son étrange vie. Il ne s'agit pas d'intelligence au sens de la relation au monde naturel. Les vers de terre, les corbeaux, les loups se débrouillent admirablement, mais pour l'homme, c'est différent.

Moi : Bon, je te suis. Quel rapport avec ton paradoxe ?

Gretchaninov : Ce n'est pas mon paradoxe, c'est celui de Fermi… Cette excroissance d'une fonction nouvelle, qui n'est ni la locomotion, ni la sexualité, ni la vision binoculaire, mais la fonction symbolique, a donc été le champ sur lequel une rivalité d'espèces a fourni la pression de sélection. Il s'est ensuivi des systèmes de parenté et des systèmes sociaux complexes, des cultures, des civilisations. Puis, en Europe et au seizième siècle, étrangement, cette énorme machinerie (encore) a donné un produit culturel d'un genre nouveau, tourné vers le monde matériel : la science, avec comme principal résultat, en quatre siècles, le développement foudroyant de la haute technologie, jusqu'à la maîtrise de l'atome. L'une des conséquences de ces formidables succès est un développement démographique explosif, lui aussi, et des instabilités sociales qui constituaient une transition vers le chaos. Le chaos est arrivé.

Moi : Tu n'as pas montré en quoi c'était fatal, et pourquoi des causes voisines donneraient des effets voisins.

Gretchaninov : Alors laisse parler ma subjectivité. Je suis russe. Mes grands-parents étaient communistes, staliniens. Le communisme a échoué, on peut le dire ! Pourquoi ? Parce que, à mon avis, les hommes veulent rivaliser librement, s'opposer, s'élever grâce à la collectivité, mais contre elle, sur elle. On dit : ce sont les bureaucrates qui ont perverti le système. Mais presque n'importe qui, à la place qui permet d'avoir des privilèges, s'arroge les privilèges. Trotski a dit : c'est parce que la Russie était un pays arriéré qu'elle a produit cette fameuse bureaucratie. Ce n'est pas totalement convaincant. En Amérique, les inégalités ont été encore plus sauvages. Les communistes disent : c'est à cause de la

propriété privée. Mais l'acceptation de la propriété collective peut-elle être stable ? Les gens peuvent-ils l'accepter largement et durablement ?

D'accord, je ne suis pas un théoricien de la politique. Je suis subjectif dans ce domaine. Enfin, je doute qu'il y ait une solution. Ce n'est qu'un tout petit aspect de la question. Quand on regarde l'histoire humaine, on ne peut même pas dire : à tel moment, le côté humain de l'humanité a failli gagner, la volonté d'équilibre, de développement maîtrisé, de justice était à deux doigts de l'emporter. Non, jamais. Les tentatives d'établir une société, disons, juste ont toujours été très minoritaires, très limitées, très localisées, fugaces. La violence et la rapacité ont toujours été largement dominantes, simplement quelquefois habillées d'oripeaux généreux.

Un progrès social équilibré, plus de justice, une démographie maîtrisée, des conflits négociés, tout ceci est-il compatible avec le génie humain turbulent et agressif qui a produit la science et ses merveilles. Voilà ce que je me demande.

Moi : Mais pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas remédier à cette difficulté si elle est réelle et qu'elle a des conséquences aussi graves ?

Gretchaninov : Comment y remédier ? Je ne sais pas. Le cerf mégacéros aurait dû changer d'environnement… Il aurait dû quitter les forêts et chercher sa pâture dans les steppes, où ses bois ne le gênaient pas (je ne sais pas si c'était, du point de vue de son régime alimentaire, possible…). Mais il ne l'a pas su, et il ne l'a pas fait.

Nous, à cause de la science, nous sommes persuadés que nous avons, comme Dieu, une vue au-dessus de notre sort d'espèce.

C'est vrai que nous avons des yeux au-delà de nos yeux, des oreilles au-delà de nos oreilles, des capacités de calcul au-delà de celles de nos cerveaux, mais ces différentes merveilles de la science ne font que prolonger, que magnifier quelque chose qui est nous. Cela ne fait que nous donner des moyens d'atteindre nos désirs. Cela ne va pas au-delà de nos désirs eux-mêmes.

S'il y a des limites ou des contradictions dans notre système symbolique collectif, la science ne peut pas les discerner. L'agressivité, le fait que nous désirions « réussir », contre les autres, n'est peut-être qu'une conséquence de la nature du système symbolique.

Mariana : Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Gretchaninov : Si, tu le comprends un peu, tu le devines, et je ne le comprends pas plus clairement que toi.

La science humaine a étudié le comportement, par exemple, des abeilles, ou du hareng de la Baltique. Elle a essayé d'avoir une vue complète, globale, dans certains cas. Elle a aussi étudié la société du peuple guarani. Mais elle n'a pas étudié le comportement de l'espèce humaine dans son ensemble et sa globalité. Pourtant, ça existe !

Mariana : Il faudrait le point de vue d'une espèce « supérieure », ou de Dieu, mais nous n'en connaissons pas. Et s'il n'en existe pas ?

Gretchaninov : C'est précisément ce que je veux dire : même s'il n'en existe pas, même si nous ne rencontrons ni Dieu ni espèce capable de nous superviser, une telle supervision existe tout de même.

Moi : Comment cela ? C'est très idéaliste comme point de vue !

Gretchaninov : C'est au contraire tout à fait réaliste. Le sens de cela, vous l'avez en plein dans la gueule : c'est que notre espèce peut (et sans doute va) disparaître dans un délai court. Le fait de la disparition, c'est une supervision. C'est un fait, qui fait la somme de ce que nous sommes, et qui tire un trait !

Ce qu'on appelle le « paradoxe de Fermi » est une intéressante remarque sur le temps. Notre temps à nous humains, notre horloge interne est formidablement rapide au regard du temps de l'Univers, de celui des étoiles et celui des planètes. Un autre physicien, Feynman, pensait que nous avions, en trois siècles, mis au jour à peu près toutes les lois fondamentales de la matière. Et elles nous ont servi. En un clin d'œil, nous avons mis les lois de l'Univers à genoux. Alors, qu'est-ce qui n'a pas marché ? Les lois qui nous gouvernent nous-mêmes, nous n'y avons vu que du feu. Du feu !

Mariana : Tu me fais penser à cet auteur français, je ne sais plus si c'est Racine ou Corneille, qui fait dire à un empereur romain : « Je suis maître de moi comme de l'Univers. » Tu veux dire, toi, que nous sommes, à la limite, maîtres de l'Univers à ce détail près que nous ne maîtrisons rien de ce qui nous fait tels que nous sommes.

Gretchaninov : Et au contraire, le même mouvement qui nous fait exploser de créativité technologique, scientifique, productiviste, nous fait exploser socialement et nous détruit.

France : Si c'est vrai, finalement, nous ne sommes maîtres de rien du tout.

Gretchaninov : En effet ! Nos maîtrises sont parfaitement illusoires. Nous sommes trop intelligents pour exister durablement. Ce qui marche avec l'énergie nucléaire — on a pu contrôler la réaction en chaîne — ne marche pas

pour l'homme. Le communisme était une tentative, elle a échoué. Pour moi, c'est un théorème.

Moi : Intuitif…

Gretchaninov : J'aimerais formuler ça de manière plus précise, mais… Tu vois, on sait qu'il ne peut pas exister d'animal terrestre au-delà d'un certain volume, parce que, quand la taille augmente, le volume, donc le poids, augmente comme le cube de la taille, tandis que l'aire de contact avec le sol n'augmente que comme le carré. Alors la pression par unité d'aire augmente et les structures dures des animaux ont toujours une limite de résistance. Quand une baleine est échouée, elle s'écrase elle-même. Tu vois, c'est plutôt ça mon analogie, c'est mieux que l'histoire du mégacéros, parce que là, c'est vraiment un théorème. Ce sont des maths. Les physiciens appellent ça de l'analyse dimensionnelle. Il y a beaucoup de choses comme ça. Compte tenu de la manière qu'ont les insectes de se procurer et d'utiliser l'oxygène de l'air, il ne peut pas exister d'insecte de plus d'un mètre dans la plus grande longueur, etc.

Moi, je dis que l'intelligence capable de faire équivaloir la masse et l'énergie, bon, c'est la maîtrise de l'énergie atomique, est une intelligence collective qui implique des choses comme un système symbolique, une organisation sociale complexe et… des relations entre l'individu et la collectivité qui transitent vers le chaos et conduisent à l'autodestruction. Pas à cause de nos fautes, pas seulement sur la Terre. Partout, toujours.

Le paradoxe de Fermi, c'est quelque chose de très fort. La solution proposée est basée sur l'hypothèse que ce qui s'est passé sur cette planète n'est pas unique, n'est pas extraordinairement exceptionnel. Nous ne sommes pas les seuls, nous ne sommes pas les premiers, nous sommes un cas commun, générique. Dans ce cas, le fait que nous n'observions pas la présence de nos semblables nés ailleurs mène presque inéluctablement à la conviction qu'il y a autodestruction. L'autre façon de voir, c'est celle des religions, si tu veux : Dieu a créé la vie, et l'homme, ici, et nulle part ailleurs. Dans ce cas, soit dit en passant, nous avons nous-mêmes bricolé un parfait enfer sur terre. L'idée que nous sommes les seuls êtres intelligents à avoir surgi dans l'Univers est la suite logique de toutes les idées anthropocentriques, et la seule base pour de telles idées, c'est le dogme religieux.

France : Et les prêtres ont brûlé Giordano Bruno pour avoir soutenu le contraire…

Moi : Ce n'est pas tellement nouveau, ton histoire, c'est celle de la tour de Babel. Si on monte trop haut, on se dispute et la catastrophe s'ensuit.

Gretchaninov : Tu as raison, c'est la même chose, sinon que mon histoire, notre histoire, est plus dramatique. Nous n'avons pas eu le choix, il nous a fallu monter une très haute tour, nous sommes tous dessus, et elle s'écroule.

Moi : Si tu as raison, à quoi bon faire ce que nous faisons ? À quoi bon l'ordre ?

Gretchaninov : Mauvaise pensée ! Nous faisons la seule chose à faire. L'espoir n'est nullement nécessaire dans un tel cas. Il n'y a pas de supervision avant la fin du film, personne ne sait le fin mot, moi non plus. Donc, il faut faire ce qu'il faut faire, et c'est tout.

Carol : Écoutez, j'ai une remarque positive à faire.

Nous avons tous ri.

Carol : Voilà. Vous vous souvenez de l'apparition et du développement de la vie sur cette terre ? Il y a d'abord eu les archéobactéries… pendant, je ne sais plus, un milliard d'années ? Puis les bonnes bactéries, eucaryotes, modernes, avec un noyau. C'est bien ça ? Encore combien de temps ? Cinq cents millions d'années ? Et après ça, il y a eu les premiers organismes pluricellulaires, et tout est allé relativement plus vite, tout s'est extraordinairement complexifié en quelques malheureuses centaines de millions d'années. Imaginez que pour nous ce soit pareil. Nous ne durons pas assez longtemps pour entrer en contact avec d'autres civilisations. C'est parce que nous sommes comme les archéobactéries. Mal fichus, pas assez ou mal… architecturés. Dans un certain temps surgiront peut-être des civilisations mieux structurées, comme les eucaryotes… Elles auront assez de temps devant elles pour entrer en contact avec leurs semblables… Qu'en pensez-vous ? Je ne suis pas tout à fait convaincu par le théorème de Gretchaninov qui établit mathématiquement que la civilisation ne peut être que fugace. L'Univers sera encore intéressant, pas trop froid, durant plusieurs dizaines de milliards d'années… Le temps peut tout. Non ?

France : C'est effectivement très réconfortant !

Gretchaninov : Oui, c'est une belle idée, bien que les archéobactéries pussent se rencontrer dans certains bouillons naturels, il pouvait y avoir mélange, échanges. La rencontre de deux civilisations fugaces est plus improbable… Très improbable. Mais en effet, pourquoi l'exclure ? Est-ce que ça pourrait changer le destin ? Peut-être. Les prochains dix milliards d'années gardent leur secret…

Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi (tout le monde a pu le constater) lorsqu'une assemblée tient des propos graves ou désespérés, ses membres sont plutôt joyeux. Nous avons continué à boire et à regarder le ciel livide au-dessus de la terre noire, prêts à rire pour des riens. Comme si l'humanité (que nous pensions d'une certaine manière représenter !) devait être soulagée par la nouvelle de son échec.

Comme si la tension du sens à donner à la vie était plus insupportable que la perspective de la mort.

52. Invasions

Rédiger cette longue conversation m'a demandé plusieurs semaines. J'ai déchiré de nombreux essais. J'y ai mis toutes mes forces, au mépris de ma santé (dont je ne veux plus parler), et je suis relativement satisfait du résultat, même si, bien sûr, la rédaction reste bien trop rigide, logique, épurée comme le texte d'une conférence ! Maintenant je suis épuisé, et je veux terminer mon récit.

Lorsque Kemmel et Laurence sont partis vers la mer Noire, au début de l'hiver 2026, ils ont pris la route de l'est, par la Vistule. Il était convenu qu'ils devaient nous envoyer des informations, si possible. Ils ne l'ont fait que durant trois semaines. Celles qui nous sont parvenues, deux mois environ après leur départ, étaient sinistres. Ils seraient allés jusqu'en Ukraine, mais avant d'avoir pu négocier une embarcation pour descendre le Dniestr, des voyous les auraient abattus. Pour aller aussi loin ils avaient choisi d'emporter des objets de valeur pour le troc, et cette richesse mal dissimulée les avait signalés et mis à découvert.

Une fois leur décision prise, Rudy s'est intéressé à cette mission, bien qu'il l'ait déconseillée. Il attachait beaucoup de valeur aux informations même indirectes à propos de l'Est lointain. Quelques bribes entendues autour de postes de radio nous paraissaient révéler d'énormes troubles au nord de l'Inde, et d'autres au nord de la Chine.

Lui-même voulait créer une voie vers la Caspienne, en quittant la Baltique par le golfe de Finlande, puis le lac Ladoga et les autres lacs qui s'enchaînent jusqu'à Iaroslavl et Gorki, rejoignant ainsi la Volga.

Quand nous avons su l'échec de Kemmel, Rudy a emmené une mission à quatre voyageurs, deux hommes isolés, un troisième homme et une femme, se

suivant à six heures de marche, ne glissant sur les eaux que de nuit dans des embarcations minuscules, vivant de petite pêche et de rapines. Quand ils parlaient, les quatre voyageurs le faisaient en allemand, dissimulant qu'ils comprenaient parfaitement le russe, l'ukrainien, et plus ou moins le lituanien. À peine plus visibles que des fantômes et pas plus loquaces, ils écoutaient et observaient.

Au bout d'un mois, bien avant d'atteindre la mer Caspienne, Rudy, qui était devant, rebroussa chemin et ramena à toute vitesse ses compagnons vers les bases de l'ordre. Tous quatre pensaient en savoir assez, et Rudy donna un signal, qui était celui de la dispersion.

J'étais présent quand son message parvint sur l'île Saaremaa, près de la côte qui reliait Tallinn et Riga.

Il pensait avoir eu confirmation d'une guerre déclenchée entre la Chine, le Pakistan et l'Inde. La famine dans ces régions avait atteint une extension et une intensité inédites.

Une information incroyable se propageait : des bombes atomiques tactiques auraient été lancées sur la face sud de l'Himalaya, intentionnellement sur les sources du Gange, à l'ouest, et celle du Brahmapoutre, à l'est. Comme si on avait voulu cracher du venin sur le toit du monde, souiller les plus anciens mythes.

La fonte brutale d'immenses glaciers aurait entraîné des inondations sans précédent et une terrible pollution radioactive. La pulsion de mort paraissait triompher au-delà de toute limite.

Le Bangladesh, déjà presque entièrement inondé par les précipitations des mois passés et l'élévation sensible du niveau de la mer au cours des dernières années, n'avait plus d'eau potable en suffisance et ses populations mourantes envahissaient l'Inde, dont le nord tout entier était empoisonné. Les morts se comptaient dans cette région par dizaines de millions.

Victorieuses au sud-est, des foules de soldats, de voyous et de miliciens chinois progressaient vers le nord-ouest par le Kazakhstan, suscitant des réactions de fuites en chaîne à travers l'immense Russie et ses voisins au sud, jusqu'en Iran.

Comme Rudy, Carol, Mariana et les autres prévoyaient que le cours séculaire des choses allait se reproduire encore cette fois. L'Europe allait être balayée par des pillards et des populations clochardisées, venus de l'Est. Pas nécessairement les Chinois, mais d'autres, peut-être des Turcs, eux-mêmes

poussés du sud au nord par les soubresauts de l'Afrique de l'Est et du Moyen-Orient, ou encore des Iraniens, des Géorgiens, des Ukrainiens… Une partie du courant irait au nord, principalement à cause de la pollution en Europe du Sud et des mafias d'Ukraine. Les foules suivent les fleuves, les fleuves vont à la mer. La Baltique aurait sa part, cela suffirait pour rendre la région invivable et pour nous balayer.

53. Dispersion

L'ordre organisa dans la fièvre le transport des éléments du « Résumé » plus au nord, vers le Spitzberg, et aussi à l'ouest, vers les îles Shetland, les îles Féroé, l'Islande, le Groenland et le Labrador. On était en avril 2027. Le froid, le vent, les tempêtes rendaient ces voyages extrêmement difficiles, mais un temps moins mauvais aurait favorisé les pirates.

Nous voulions que les équipes en route vers ces destinations ne soient pas trop nombreuses, qu'elles n'attirent pas l'attention. Certains d'entre nous décidèrent de rester sur place, sur les îles. D'autres prirent la direction de montagnes norvégiennes. D'autres encore s'en allèrent au sud-ouest, vers l'Angleterre ou la Bretagne française. Auparavant, ces régions nous paraissaient dangereuses, mais tout est relatif et la perspective d'un déferlement « barbare » de populations traumatisées et désespérées par l'est rendait tout le reste moins effrayant.

N'ayant pas été désigné pour participer au transfert du « Résumé », je n'avais qu'à essayer de fuir. Avec un groupe d'une douzaine de compagnons, j'ai formé le projet de rejoindre les Alpes par la Savoie, pour y trouver refuge, convaincu que deux mille mètres de pente restent une bonne protection. J'aurais pu y parvenir par la Bavière et la Suisse, mais je voulais avoir une idée de la situation en France, aussi ai-je décidé de descendre au sud par le Rhin, puis d'entrer en France par la Moselle. C'était un très mauvais choix.

Entre le moment où j'ai quitté les rivages de la mer Baltique et celui où j'ai commencé à monter dans les Alpes-Maritimes se sont écoulés trois mois, les plus durs de ma vie, plus durs même que les jours de mon existence présente.

54. La fuite

À cette époque, la peur nous tenait, une peur panique.

Je raconterai brièvement cette dégringolade. En Allemagne et en France, les populations mouraient lentement de diverses maladies dues à la pollution et à la malnutrition. Presque rien ne poussait dans les champs car l'agriculture avait, depuis le début du siècle, opté pour des espèces plus résistantes aux parasites et plus nutritives, mais stériles. Les plantations dépendaient, dans nombre de cas, de la livraison de semences nouvelles produites par des industries. Comme le commerce international s'était effondré, celles-ci n'arrivaient plus et les paysans ne savaient pas comment se procurer les anciennes espèces.

Les rats pullulaient, disputant aux hommes le moindre stock, menaçant les enfants, donnant aux voyous l'occasion de réinventer d'atroces tortures sur leurs malheureux prisonniers, dont il m'est arrivé de découvrir une dépouille au visage à moitié dévoré.

Il était devenu presque impossible, dans certaines régions, de se procurer de l'eau potable, l'eau des rivières, et en de nombreux endroits, même celle des nappes phréatiques était souillée de phosphates et de nombreux autres polluants. La production de l'eau dépendait, presque partout, des stations d'épuration. Mais le fonctionnement de celles-ci (quand bien même elles n'auraient pas été endommagées ou détruites par les voyous) exigeait des fournitures mécaniques et chimiques devenues introuvables, sans parler du manque d'électricité. Les populations s'empoisonnaient plus ou moins vite.

Nous n'avions pas connu cette pénurie dans les îles de la Baltique. En Norvège, en Suède, en Finlande et en Pologne, l'eau naturelle, potable, abondait encore. De même, on trouvait dans le nord des cultures pauvres qui, pour cette raison, n'avaient pas intéressé les industries alimentaires et dont il existait des semences d'espèces végétales non stériles.

Nous traversions donc, avec toute la vitesse dont nous étions capables, des régions affreusement sinistrées. Souvent, nous devions nous défendre d'agressions mineures, ou fuir précipitamment. Comme toujours, nous utilisions nos vélos et de petits radeaux de fortune pour descendre, voire remonter, les rivières et les fleuves. France était malheureusement enceinte. Bien sûr, ce genre d'accident arrivait souvent aux femmes, puisqu'il n'était plus aussi facile de se procurer des moyens anticonceptionnels, tant chimiques que mécaniques. Aussi précieux et presque aussi rares étaient les produits abortifs. Sur la Baltique, nous en avions, du fait de l'entraide et des échanges. Par

ailleurs il existe, dans la nature, des herbes qui peuvent avoir cet effet mais leur utilisation est dangereuse. Nous n'étions pas assez compétents. C'est à ce genre d'expédient qu'avait été contrainte France, elle ne pouvait ni nous suivre à cette vitesse, ni rester sur place. Elle devait essayer de se débarrasser du fœtus et elle en mourut.

J'étais personnellement si mal en point que c'est tout juste si cette mort a ajouté à ma détresse. Nous vivions, comme je l'ai dit, dans la peur, au point de trembler au moindre bruit mal identifié, au point de ne pas pouvoir avaler les nourritures misérables que nous parvenions à nous procurer, au point de vomir même de l'eau saine.

On croisait des troupes de chiens errants dont il fallait parfois se défendre. C'était une vision frappante. La vieille alliance des hommes et des chiens avait ses racines dans le lointain passé. Il y a soixante mille ans, l'homme était déjà l'homme, mais les chiens n'étaient pas encore les chiens. Lui, émergent, avait en quelque sorte débauché quelques loups, quelques chacals… Suivant les troupes humaines, rongeant leurs restes, ces animaux s'étaient isolés de leurs congénères et mélangés, constituant au fil des millénaires une espèce un peu différente, polymorphe : les chiens. Ils ont préféré le collier, tant que ça en valait la peine. Ça n'en valait plus la peine. L'alliance se défaisait, chacun pour soi. La fidélité a des limites. Le chien avait fait alliance avec la civilisation. Celle-ci se délitant, il retournait en arrière, non sans difficultés, sans doute. Biologiquement, le composé « chien » allait évoluer, diverger, disparaître. Comme l'écume de l'humanité.

Il était devenu impossible de communiquer avec qui que ce soit, les gens se terrant chez eux, barricadés dans l'attente du pire, quand ils n'erraient pas à la recherche du nécessaire.

Une fois, pourtant, nous avons croisé un autre groupe, fuyant comme nous la Baltique. Nous leur avons demandé s'ils ne pensaient pas que nous aurions dû rester dans les îles du Nord. Leur réponse fut négative. Selon eux, il fallait bel et bien tenter de fuir par le sud. Des Russes de Carélie et de la péninsule de Kola, persuadés que l'ordre cachait un trésor matériel, progressaient depuis le golfe de Botnie et le golfe de Finlande. Ils étaient armés et agressaient systématiquement tous les pêcheurs, brûlaient les personnes, les bateaux et les biens.

Nos deux groupes ont progressé ensemble. Après la Moselle, nous avons suivi la vallée de la Saône, entre Bourgogne et Franche-Comté. Puis nous avons

coupé vers l'est au travers de Dombes, vers le massif du Bugey. Je voulais aborder les Alpes par la vallée de la Maurienne. Mais nous n'avons pas pu aller jusque-là.

Non loin de Chambéry, nous avons été attaqués par une bande d'une dizaine d'individus, dont quelques-uns, deux ou trois, je pense, étaient à cheval. Dans ces terrains accidentés, nos vélos n'étaient pas aussi rapides, en tout cas à la montée. Ils ont pu sans peine nous disperser. Ceux qu'ils attrapaient, ils les frappaient avec une arme, une sorte de fouet ou de nunchaku, formée de morceaux de bois et de fer assemblés par de la corde. J'ai pu fuir dans une forêt de taillis, abandonnant mon vélo et une partie de mes bagages. Je ne sais pas ce que sont devenus mes compagnons, auxquels je n'étais de toute façon plus lié que par de maigres et sinistres souvenirs.

J'ai fui quelques jours, à travers le Vercors, le Dévoluy, les Baronnies, le massif du Ventoux et du Luberon. J'ai fui mes semblables.

Ces jours-là, je me suis souvenu de ce que signifiaient, dans toutes les sociétés les plus anciennes, les rites d'initiation.

Cela servait à faire des semblables.

Ensuite, il y a eu les baptêmes ou circoncisions des grandes religions, et les éducations religieuses. Cela servait à avoir une vue commune du bien et du mal. Puis il y a eu l'école laïque. Elle aussi faisait des semblables.

Or, depuis un quart de siècle, nous avons laissé une fraction de plus en plus importante de la jeunesse sans rien : ni initiation, ni religion, ni école. L'école, ceux-là n'y entraient que pour y vomir leur haine. Si bien que, à l'heure dite, nous avons vu parvenir à l'âge adulte des gens qui, à proprement parler, ne se connaissaient pas comme nos semblables. Ne voyaient en nous que des êtres à parasiter, ou du gibier.

De ce moment, je me suis rappelé mes talents de montagnard et j'ai commencé à regarder les sommets.

En octobre 2027, j'ai traversé plusieurs villages. Certains étaient habités, et pratiquement fortifiés. Impossible d'entrer en contact avec qui que ce soit. À plusieurs centaines de mètres, j'étais repéré et menacé par des chiens et même des fusils.

D'autres groupes d'habitations, au contraire, étaient abandonnés. Là, il était possible de se procurer ceci ou cela, un couteau, de la corde, un sac, ou encore ces cahiers et ces crayons. Je mangeais ce que je trouvais au bord des chemins. On trouve quelquefois des fruits, des noix, des baies. Plus rarement un hérisson

ou un animal errant. Je me suis construit un arc, que plus tard j'ai perdu, ou abandonné, je ne me souviens plus. Il m'est arrivé de mâcher un bout de charogne encore fraîche.

Finalement j'ai remonté sur quelques dizaines de kilomètres le cours de la Durance et puis celui du Verdon. J'ai passé l'hiver dans des maisons abandonnées. Enfin, par le Mercantour, au printemps 2028, j'ai commencé, comme j'ai dit au début, à rester au-dessus de deux mille mètres quand la saison le permettait, en me déplaçant non plus tout à fait comme un fuyard, mais comme un berger, un berger sans troupeau. J'ai vécu une année entière en exilé de toutes les nations, ne croisant que quelques montagnards fugitifs aussi farouches que moi-même, avec lesquels j'avais des rapports distants. Cela fait six mois que je suis absolument seul.

55. L'impossible fin

Voilà, j'ai raconté l'essentiel. Ce qui m'est arrivé durant cette année ne mérite pas d'être davantage noté. J'ai désappris à penser, jusqu'à ce que me reprenne l'étrange idée d'écrire, qui m'était venue à l'esprit quand j'avais ramassé ces cahiers.

Je m'accoutumais à me passer du sens, et j'ai quand même tracé tous ces signes, écrit toutes ces pages, en moins de cent jours.

À nouveau, le sens est éteint. Je vais faire de même. L'homme ne vit pas de pain, il vit de sens.

Que me reste-t-il à faire ? À mourir. Ce n'est pas original. C'est ce que tout homme a toujours eu devant lui.

Mes pensées ne trouvent pas d'objet. On dit que le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face. Pourtant, ce qu'ont connu mes ancêtres n'était qu'une sorte de mort relativement limitée. Ils mouraient, mais leurs proches, leurs descendants souvent, en tout cas certains de leurs amis, de leurs connaissances, leurs contemporains ou les générations issues de leurs compagnons vivaient après eux. Qui plus est, ils mouraient dans le même monde, ou un monde ayant évolué sans grande rupture, que les survivants, avec des valeurs communes, des désirs, des craintes et des espoirs communs. Il y avait transmission. On ne mourait pas tout à fait.

Moi, je suis, comme d'autres, tous isolés, devant une mort plus absolue. Je ne peux imaginer aucun prolongement, donc aucun sens à quoi que ce soit qui me soit arrivé, et qui va m'arriver. Je vais mourir seul, tous ceux que j'ai connus et aimés sont morts, ou vont mourir sans que je sache rien d'eux — mon père, ma mère — ni eux de moi.

Tout ce que j'ai aimé, tout ce à quoi j'ai participé, l'œuvre de mes parents, celle de mes ancêtres, celles de mes maîtres, de mes amis, collègues de travail et de mission, a disparu et finit de disparaître. Je n'ai pas d'héritiers.

Il me semble qu'il ne restera rien de l'aventure humaine, en dépit de tant d'efforts, de tant de rêves.

C'est comme si rien de tout ce que les hommes ont rêvé n'avait jamais existé.

La bête humaine survivra-t-elle ? Je ne sais pas. Sans la civilisation, nous sommes moins que des animaux. L'espèce homme, traumatisée, ayant perdu une part importante de son effectif, ayant gravement endommagé son environnement, peut disparaître. Elle est maintenant très vulnérable.

Qu'une pandémie, une simple résurgence de la variole, une flambée de la peste, un virus inconnu ou des maladies nouvelles viennent s'ajouter à ses autres maux, comment ferait-elle face ?

Il est également possible que, en l'absence d'une espèce rivale capable de la balayer de la Terre, l'espèce homme remonte lentement la pente et que, dans cinq cents ans ou mille ans, elle soit de nouveau puissante et civilisée. Avec ou sans les éléments sauvés par l'ordre de la Baltique. Un jour, de nouveau, la Terre serait couverte de bâtiments et de machines. Et alors ?

Si Gretchaninov a raison, tout recommencera de même. Qui tirera les leçons ? Elles sont perdues, même si les hommes dénichent de vieux livres dans une caverne du Groenland. On tirera des leçons, oui, fausses, plutôt que d'autres.

On fera des dictatures avec des moyens militaires, chimiques, génétiques, des dictatures cyniques, des dictatures morales, des dictatures éthiques ! Quelque citadelle que nous bâtissions contre la barbarie, l'ennemi sera à l'intérieur, puisque c'est nous-mêmes.

Le chaos nous a emportés. Si l'humanité avait évité cette crise économique absurde, on peut penser qu'elle aurait continué, dans ce siècle et les suivants, de saturer la planète par une démographie incontrôlée et un empoisonnement profond, irrémédiable, de l'environnement. L'effet de serre aurait bel et bien abouti à un emballement et à une destruction plus radicale de nombreuses espèces.

Qui sait si la Terre n'aurait pas connu un destin comparable à celui de la planète Vénus, brûlée sous un ciel d'acide ?

Ou bien l'océan aurait fini par être irrémédiablement empoisonné.

Ou encore, une guerre nucléaire générale aurait entraîné la fin radicale de la vie. Les hommes avaient dix, cent façons de se détruire.

Avaient-ils une seule chance de survivre durablement ?

Je l'ai pensé mille fois : ce qui s'est produit a été une chance pour la vie sur la Terre, puisque, peut-être, notre espèce s'est elle-même anéantie avant de contaminer irrémédiablement l'air et les eaux. Nous avons fait des dégâts, mais quoi ? Quelle est la durée de stabilité de nos déchets ? Quelques centaines d'années au maximum, mis à part certains déchets nucléaires peu disséminés. Dans mille ans, la Terre sera en pleine santé.

L'évolution se poursuivra selon ses lois, dont celle qui nous élimine à présent.

Les hommes sont-ils « aussi bêtes et aussi méchants » que l'a dit Voltaire ? En un sens, oui ! Mais si Gretchaninov a raison, encore, il n'y a pas de culpabilité humaine, l'homme est tout simplement une impasse de l'évolution. Sa méchanceté n'est pas plus criminelle que son génie technologique, l'un et l'autre sont comme les bois du mégacéros, disproportionnés.

Tout comme il y a des lois que l'homme a pu mesurer, la loi de la pesanteur, les lois qui régissent les interactions, il y a une loi qui mesure l'homme, la vie et l'intelligence. C'est la réponse au paradoxe de Fermi : il n'y a pas que la gravitation à vaincre pour quitter la planète.

Ici se termine mon témoignage, et mon récit. Je suis fatigué d'écrire et de vivre. Enfin.

Il fait presque nuit. Je regarde le ciel et la Lune vaine.

Je reste encore quelques instants auprès de cette haute montagne, sur le flanc de laquelle je me suis réfugié, contre la marée montante de la misère humaine.

Ce qui a été, a été. Ce que j'ai aimé, je l'ai aimé. Ce soir c'est fini.

Je vais enterrer mes cahiers à l'abri de l'humidité dans ma grotte, puis je poserai mon crayon et j'avancerai jusqu'à la falaise.

Été 2029. Quelque part dans les Alpes.

PRÈS DE
BERGEN
AUTOMNE
2025
GÖTLAND
JUIN 2026
RÜGEN
DEC. 2025
BOBIGNY
2023-2025
PARIS
2022-2023
FUITE
AVRIL 2027
ROBERT POINSOT
DANS LES ALPES

POSTFACE

La dizaine d'années écoulée depuis la première parution de ce livre n'en a certainement pas diminué l'angoissante actualité.

Au moment où j'écris, l'exacerbation des tensions politiques et militaires dans le monde entier (agression russe en Ukraine, conflit israélo-palestinien, campagnes djihadistes au Proche et au Moyen-Orient, ainsi qu'en Afrique, antagonismes renaissants entre Chine et Japon, accession de nouvelles puissances à l'armement nucléaire, palinodies des nations occidentales, stagnation sociale et économique de l'Europe, résurgence des conflits raciaux aux États-Unis), les menaces sur la santé humaine (éclosion répétée de nouvelles épidémies, développement des maladies environnementales), sur fond de détérioration écologique et de changement climatique, rendent plus plausible encore un effondrement civilisationnel à relativement court terme tel que le décrit Jean-Pierre Boudine.

En même temps, à la déjà ancienne interrogation cosmologique et métaphysique : « sommes-nous seuls dans l'Univers ? », une réponse négative voit sa probabilité augmenter rapidement. Il faut tenir pour l'une des avancées majeures de la science contemporaine la mise en évidence récente de planètes en nombre considérable autour d'autres étoiles de notre Galaxie. Après les premières découvertes datant d'une vingtaine d'années, ce sont aujourd'hui des milliers de planètes qui ont été repérées à des distances de quelques dizaines à quelques centaines d'années-lumière, dans notre proche voisinage galactique en quelque sorte. Les données préliminaires actuellement disponibles sur la nature de ces exoplanètes, ainsi que les progrès dans la connaissance de nos voisines du Système solaire, montrent la très considérable diversité des répartitions, tailles, masses, compositions chimiques, températures de ces astres. L'existence sur certaines de ces planètes ou leurs satellites de conditions comparables aux nôtres rend parfaitement plausible leur capacité à héberger des formes de vie

telles que nous les connaissons et sera probablement très bientôt avérée. Nous sommes plus incertains quant à la probabilité que ces conditions nécessaires soient aussi suffisantes pour qu'apparaisse et se développe la vie, mais nos savoirs en matière de biochimie ne semblent montrer aucun obstacle rédhibitoire à cet égard, bien au contraire. Selon les dernières estimations proposées récemment par la spécialiste en exoplanétologie Sara Seager [1], il paraît vraisemblable qu'avec nos seuls moyens techniques actuels nous détections dès les prochaines années la présence de formes primitives de vie sur quelques exoplanètes, grâce à l'empreinte chimique mesurable que des organismes vivants laissent dans l'atmosphère de leur astre hôte.

Dans le cas où ces formes de vie auraient évolué en civilisations technologiquement avancées disposant de moyens de communication radioélectriques, nos propres instruments seraient en mesure de détecter leurs émissions (et réciproquement), en supposant qu'elles soient du même ordre de grandeur que les nôtres, à des distances de plusieurs centaines d'années-lumière. Or le simple bon sens indique que, puisque nous venons tout juste d'accéder à ce niveau de technologie, d'autres civilisations éventuelles n'auraient aucune raison d'être en synchronie avec nous et devraient avoir une avance de plusieurs millions d'années, rendant d'autant plus élevée la possibilité de communications dans un sens ou dans l'autre. Précisons que nous n'envisageons ici que des communications à distance, des échanges d'information, à l'exclusion de toute forme de voyages interstellaires conduisant à des contacts matériels, les lois de la physique rendant assez improbables de tels déplacements pour des raisons liées aux énergies colossales et aux durées qui seraient nécessaires (on estime que le simple envoi d'une sonde vers l'une des étoiles les plus proches exigerait une énergie égale à l'ensemble de la production mondiale actuelle sur une année).

Alors, « où sont les autres » s'ils sont potentiellement si nombreux, et pourquoi n'en recevons-nous aucun message ? comme le demandait déjà le grand physicien Fermi en 1950.

La réponse qu'apporte Jean-Pierre Boudine à ce paradoxe semble hélas, après plusieurs décennies de débats, la plus crédible. La durée de vie d'une civilisation techniquement avancée et capable de communications interstellaires serait tout simplement trop brève pour qu'elles aient le temps d'entrer en contact et d'échanger des messages. Qui peut aujourd'hui affirmer avec assurance que notre propre civilisation surmontera les défis croissants

qu'elle se lance à elle-même et que l'humanité sera encore présente sur Terre d'ici quelques milliers ou dizaines de milliers d'années, et dans un état de développement technique égal ou supérieur à l'actuel ? Or si l'on suppose à titre d'exemple que le rythme d'apparition dans la zone galactique de quelques milliers d'étoiles qui constitue notre proche environnement de civilisation cosmocommunicante est de l'ordre d'une par million d'années, la probabilité que deux telles civilisations existent contemporainement est extrêmement faible. Ainsi, nous ne serions pas seuls dans l'Univers considéré dans sa spatiotemporalité globale, mais seuls néanmoins dans la tranche temporelle limitée qui nous serait allouée. L'histoire de la vie intelligente dans l'Univers serait alors celle de multiples mais fugitives apparitions, brèves étincelles de conscience isolées et ignorantes les unes des autres. Mais peut-être est-il possible d'imaginer des alternatives à cette vision non dénuée d'une tragique grandeur.

Bien sûr, il se pourrait que l'apparition de la vie soit commune, mais que son évolution vers des formes de civilisation capables de communications interstellaires soit en revanche très rare. Mais cette solution du paradoxe de Fermi, si raisonnable soit-elle, n'est guère excitante pour l'esprit. Plaçons-nous plutôt dans l'hypothèse inverse, où l'émergence de formes de vie conscientes et techniquement développées serait sinon banale du moins assez fréquente pour exiger au paradoxe de Fermi une réponse autre que celle — plausible, répétons-le — d'une existence par trop éphémère. On pourrait évidemment imaginer des civilisations *a priori* découplées du monde cosmique, vivant par exemple dans les profondeurs d'un océan recouvert d'une épaisse couche de glace (comme il semble en exister sur Europe, satellite de Jupiter), mais il est quand même vraisemblable qu'à un niveau de développement technique avancé de telles civilisations auraient pris conscience de l'univers extérieur. Supposons donc qu'existent en nombre conséquent des civilisations qui auraient trouvé une stabilité temporelle suffisamment importante pour leur laisser le temps d'établir des contacts interstellaires. Et reposons-nous la question : pourquoi n'avons-nous détecté aucun signal ?

Une première possibilité, compte tenu comme nous l'avons vu de la probable très grande antériorité de telles civilisations, est qu'elles communiquent par des moyens techniques que nous ne connaissons pas — des rayonnements d'une nature par nous encore ignorée ou en tout cas non maîtrisée (ondes gravitationnelles, par exemple). Si tel est le cas, il ne nous reste

qu'à travailler patiemment avant de pouvoir être admis au sein de l'Upesco (Union des planètes pour l'éducation, la science et la communication).

Une deuxième possibilité est que ces civilisations ont établi depuis belle lurette un réseau stable de contacts fondés sur des communications ciblées auxquelles les petits derniers que nous sommes n'avons pas accès. Il se peut d'ailleurs fort bien, dans ce cas, que notre arrivée récente au rang des admissibles à l'entrée dans ce réseau ait été repérée par nos émissions électromagnétiques tous azimuts, qui se sont déjà répandues dans une sphère de plusieurs centaines d'années-lumière. Mais au vu des informations qu'ils reçoivent sur l'état de notre planète et des émissions de téléréalité qu'ils captent, nos voisins extraterrestres seraient plus que fondés à attendre que nous fassions preuve d'une maturité suffisante et démontrions notre capacité à survivre pour qu'ils daignent se manifester. C'est la situation que Tristan Bernard a décrite avec son ironie coutumière dans un conte où les Terriens, ayant perçu des signaux incompréhensibles en provenance de Mars, envoient un message demandant quelques explications et s'attirent pour seule réponse : « Ce n'est pas à vous que nous parlons [2]. »

Une troisième possibilité serait que de telles civilisations, ayant fait temporairement l'expérience de contacts interstellaires, y auraient renoncé. Les raisons d'un tel repli ne manqueraient pas : soit que ces communications se soient montrées culturellement et socialement trop disruptives, soit au contraire qu'aucune forme d'échanges intelligibles et pertinents entre des êtres par trop différents ne se soit développée au-delà de prises de contact initiales rudimentaires, voire de l'incompréhension mutuelle complète des messages échangés, soit enfin, à l'inverse (mais avec nettement moins de plausibilité), que les êtres en question se soient révélés si semblables (intellectuellement et techniquement parlant) que leurs échanges n'aient rien apporté de vraiment intéressant et que, blasés, les uns et les autres aient renoncé à un commerce décevant.

Une quatrième possibilité, fort dystopique. Imaginons que la première civilisation à atteindre un niveau technique avancé suffisant ait pris peur devant la perspective de l'émergence d'une concurrence interstellaire et ait instauré une veille permanente pour détecter l'éclosion d'autres civilisations développées afin de les annihiler dans l'œuf. Il n'est pas nécessaire à cette fin de concevoir des guerres d'annihilation physique, le contact matériel entre civilisations galactiques séparées par plusieurs centaines d'années-lumière restant des plus

improbables. Mais après tout, nous avons des exemples sur Terre de contacts purement communicationnels menant à la disparition complète de certaines cultures. On peut donc penser que cette civilisation dominante aurait mis au point des messages, probablement subliminaux, porteurs de perturbation culturelle et sociale conduisant à une autodestruction programmée des civilisations ciblées. Et d'ailleurs, peut-être sommes-nous sur Terre précisément en butte à de telles attaques qui expliqueraient les crises actuelles ? Sans doute la science-fiction a-t-elle déjà exploré un tel scénario.

Reste enfin une solution paradoxale — ne serait-ce que pour le plaisir du jeu de l'esprit. Parmi les chercheurs et penseurs qui, sur Terre, ont consacré quelque réflexion au paradoxe de Fermi, il s'en trouve pour qui la solution élémentaire brutale, à savoir que nous serions vraiment seuls dans l'Univers, reste la plus convaincante, malgré les arguments contraires résumés plus haut. Imaginons qu'ils aient réussi à imposer cette idée. Personne alors ne se poserait plus la question et aucune tentative ne serait faite pour intercepter ni entreprendre des communications interstellaires. Il se pourrait alors aussi bien que toutes les autres civilisations aient fait le même constat et abouti à la même conclusion, renonçant ainsi à tout projet de contact. Le paradoxe de Fermi serait ainsi à lui-même sa propre solution. Un tel univers, où coexisteraient des civilisations autistes, techniquement capables de communication mais délibérément repliées sur elles-mêmes, ne serait-il pas encore plus pathétique qu'un univers où seule la brièveté des civilisations cosmiques les empêcherait d'entrer en contact ?

Si passionnantes soient les questions scientifiques que pose l'hypothèse de formes de vie et par-delà de civilisations extraterrestres, le plus important peut-être est de noter que les sciences de la nature à elles seules ne peuvent apporter de réponse à des problèmes qu'elles ont pourtant fait émerger. La cosmologie, l'astrophysique, la planétologie, la biologie restent, on l'a vu, impuissantes à résoudre le paradoxe de Fermi, et même à l'énoncer dans toute son ampleur. Sans mettre en œuvre les sciences sociales et humaines (et même exosociales et ultrahumaines en l'occurrence, si embryonnaires soient-elles), sans s'appuyer sur le socle ancien et fécond des débats philosophiques et sans faire appel à la littérature, qui reste la grande pourvoyeuse de cette imagination dont nous avons tant besoin, inutile d'espérer y voir un peu plus clair face à de tels défis pour la pensée.

Jean-Marc LÉVY-LEBLOND,
septembre 2014

---

1. Voir : http://www.cfa.harvard.edu/events/2013/postkepler/Exoplanets_in_the_Post_Kepler_Era/-Program_files/Seager.pdf

2. Tristan Bernard, *Contes de Pantruche et d'ailleurs* (illustrations de F. Vallotton), Juven, Paris, 1897, « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous dire ? », p. 14-16.

Collection LUNES D’ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Pour la présente édition :
© Éditions Denoël, 2015

Illustration de couverture : Aurélien Police

DU MÊME AUTEUR

La Géométrie de la chambre à air, chroniques
Olympiades internationales de mathématiques,
énoncés et solutions, en collaboration avec François Lo Jacomo et Roger Cuculière
Homo mathematicus, essai
Le Krach éducatif
(trente-deux propositions pour tenter de l'éviter), essai
Sur la route des terres rares, roman

Jean-Pierre Boudine

Le Paradoxe de Fermi

Dans son repaire situé quelque part à l'est de l'arc alpin, Robert Poinsot écrit. Il raconte la crise systémique dont il a été témoin : d'abord le salaire qui n'arrive pas, les gens qui retirent leurs économies, qui s'organisent pour trouver de quoi manger, puis qui doivent fuir la violence des grandes villes et éviter les pilleurs sur les principaux axes routiers.

Robert se souvient de sa fuite à Beauvais, de son séjour dans une communauté humaniste des bords de la mer Baltique et des événements qui l'ont ramené plus au sud, dans les Alpes.

Quelque part dans le récit de sa difficile survie se trouve peut-être la solution au paradoxe de Fermi, à cette célèbre énigme scientifique : dans un univers aussi vaste que le nôtre, l'espèce humaine ne peut pas être la seule douée d'intelligence ; alors où sont les autres, où sont les traces radio de leur existence ?

Jamais auparavant l'effondrement de notre civilisation ne fut décrit de façon plus réaliste.

Professeur agrégé de mathématiques, Jean-Pierre Boudine est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont deux romans : *Sur la route des terres rares* et *Le Paradoxe de Fermi*.

POSTFACE DE JEAN-MARC LÉVY-LEBLOND

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : AURÉLIEN POLICE

Cette édition électronique du livre
Le Paradoxe de Fermi de Jean-Pierre Boudine
a été réalisée le 3 février 2015
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207123751 – Numéro d'édition : 276512).
Code Sodis : N68462 – ISBN : 9782207123768.
Numéro d'édition : 276513.